

elixir

---

HILARY DUFF



HILARY DUFF

# Élixir



MICHEL LAFON

Dans les rêves

Comme

En Amour

RIEN N'EST

impossible.

# Chapitre 1

JE N'ARRIVAIS PLUS À RESPIRER.

Coincée au milieu de la foule, j'ouvrais grand la bouche, mais l'air me manquait. Tous ces corps en mouvement dégageaient une chaleur étouffante. La transpiration alourdissait l'atmosphère. Paniquée, je cherchais une issue du regard, mais les spots m'aveuglaient. Je ne savais plus où j'étais.

Je n'en pouvais plus. J'allais m'évanouir.

Je devais respirer à fond et retrouver mon calme. Tout allait bien. Après tout, qu'avais-je à craindre sur cette piste de danse ? J'étais dans la boîte de nuit la plus chic de Paris. Des gens faisaient la queue pendant des heures, dans le froid, pour danser dans cet endroit !

Mais c'était de pire en pire. Le rythme lancinant de la musique résonnait péniblement dans ma tête. Cinq notes qui se répétaient en boucle... j'allais hurler ! Il y avait de plus en plus de monde. Je ne pouvais pas bouger les bras, à peine tourner la tête. Soudain, une idée m'a traversé l'esprit. Et si ça ne s'arrêtait jamais ? Et si j'étais condamnée à rester pour l'éternité dans cet espace aussi confiné qu'un cercueil ?

Un cercueil, celui de mon père. Avait-il seulement été enterré ? Quelqu'un pouvait-il me dire quand il était mort ? S'il était seul, perdu dans la jungle ? Avait-il été attaqué par des bêtes sauvages ? L'avait-on trouvé et torturé ? Avait-il prié pour qu'on lui vienne en aide avant qu'il ne soit trop tard ?

Stop ! Mon esprit partait trop loin. Voilà que je suffoquais. Les yeux fermés, je jouai des coudes pour me frayer un chemin parmi les corps gesticulants. J'écartai les bras comme une nageuse qui se débat pour regagner la rive. Soudain, j'ai atteint l'air libre et les larmes m'ont submergée. Ouf ! J'étais sur la terrasse ! Je me suis dirigée vers une loveuse d'un pas titubant et me suis écroulée dans les coussins pour jouir pleinement de l'air frais.

Peu à peu, la vie reprenait son cours. J'étais saine et sauve. Prenant une inspiration plus longue, je découvris la vue qui s'offrait à moi. Dans la nuit, la tour Eiffel scintillait de mille feux. Comme elle était belle ! D'un geste machinal, je portai une main à ma taille pour saisir mon appareil photo. Où avais-je la tête ? Je ne l'avais pas pris. Déçue, je remontai la main vers mon pendentif en argent, celui qui ne me quittait jamais. C'était un iris composé de trois pétales dressés et de trois feuilles tombantes. « Ils symbolisent la foi, le courage et la sagesse, m'avait expliqué mon père en me passant ce bijou autour du cou le jour de mon cinquième anniversaire. Tu possèdes ces trois qualités, ma petite chérie », avait-il poursuivi avant de se placer à ma hauteur. Plantant son regard dans le mien, il avait ajouté : « Et dans les moments difficiles, ce pendentif sera là pour te le rappeler. »

— Clea ? Est-ce que ça va ?

Je souris en me retournant vers ma meilleure amie, ma grande complice. Elle s'avavançait vers moi en faisant claquer ses talons. Avec ses escarpins à lanières, sa robe dorée, ses jambes interminables et son épaisse chevelure de boucles rousses, elle avait tout d'une déesse grecque.

— Oui, ça va, ai-je dit pour la rassurer.

À sa façon de plisser les yeux, je vis qu'elle ne me croyait pas.

— Tu étais en train de penser à lui ? demanda-t-elle en remarquant mes doigts serrés autour de mon pendentif.

Devinant la réponse, elle reprit :

— Le manque de sommeil n'arrange rien, tu sais. On devrait rentrer à l'hôtel. Comme ça, tu pourrais...

Je l'interrompis d'un geste. Je me sentais vraiment mieux, et de toute façon, m'allonger ne m'aurait pas aidée. Depuis un an, dormir ne me servait qu'à faire des cauchemars.

De plus, je savais que Rayna n'hésiterait pas à partir si je le lui demandais, même si elle n'en avait pas envie. La fin des vacances était proche et dans trois jours elle allait devoir retourner à Vallera Academy, dans le Connecticut, pour terminer sa dernière année. Je n'avais aucun mal à me mettre à sa place puisque l'an dernier, à la même époque, nous étions ensemble. J'avais dû insister pour que ma mère accepte de me

laisser rentrer à la maison et suivre les cours par correspondance. Pour tous les étudiants, ces vacances d'hiver sont un événement à ne pas rater. Mon amie et moi profitons de ces trois semaines pour voyager et faire la fête avec la jet-set. Il était hors de question de lui faire perdre une seule seconde de son séjour à Paris en restant à l'hôtel.

— Je t'assure que tout va bien. J'avais juste besoin de prendre l'air. Le Féroce est ouvert toute la nuit et la fête ne fait que commencer !

— Tu as raison ! Je vais aller chercher nos amoureux, annonça Rayna avec le plus grand sérieux.

Je la regardai s'éloigner en souriant. Nos amoureux ! Comme elle était amusante ! On les avait rencontrés au bar une heure plus tôt.

M'adossant confortablement, je me suis tournée vers Paris en imaginant les photos à prendre et les contrats que j'aimerais signer à mon retour. J'avais envie d'un projet constructif, éventuellement lié à GloboReach, la fondation à but caritatif créée par mon père. La dernière année de sa vie, la presse n'avait plus parlé que de ces fioles qu'il avait découvertes. On en aurait presque oublié qu'il s'était consacré à des choses plus importantes, comme sauver des vies.

— Et voici les garçons, Pierre et Joseph ! s'exclama Rayna avec théâtralité, nos « amoureux » sur les talons.

— Merci ! ai-je dit en acceptant le verre que me tendait Joseph.

— De rien ! C'est un honneur de faire plaisir à *deux belles filles*<sup>1</sup> comme vous.

Pierre déposa deux verres sur une table basse avant d'appeler Rayna.

— Viens, ma chérie ! Viens !<sup>2</sup>

Enjoué, il passa les bras autour de la taille de Rayna pour l'attirer vers lui. Son audace n'avait pas l'air de perturber mon amie. Gloussant joyeusement, elle alla s'asseoir sur ses genoux.

---

1 En français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2 En français dans le texte.

— En voilà des manières ! le gronda-t-elle d'un air faussement grave.

— Oh, c'est rien ! Allez, prends ça, c'est pour toi, se défendit-il en lui offrant un rafraîchissement, comme pour se faire pardonner.

— Merci ; répondit Rayna en plongeant ses yeux dans ceux de Pierre.

Tout en buvant, elle se cambra au point de gagner une taille de soutien-gorge, puis reposa son verre.

— Et ça, c'est pour toi, ronronna-t-elle en rapprochant ses lèvres des siennes pour se lancer dans un long baiser.

Elle était fascinante ! Grâce à mes parents, j'avais pu admirer les plus grandes actrices sur scène. Mais Rayna dans le rôle de la séductrice les battait toutes à plates coutures. Cela dit, je n'étais pas convaincue par son choix. Pierre était si beau que ça aurait été un crime qu'il ne soit pas mannequin. Mais il était bien trop mince. Apparemment, sa maigreur ne dérangeait pas Rayna. Elle se détacha de lui pour reprendre son souffle et lui offrir son sourire le plus prometteur. Se penchant vers moi, elle murmura :

— Pierre est mon âme sœur.

J'étouffai un rire. Si je me retenais, c'est parce que je savais qu'elle était sincère. Elle n'avait pas dit ça pour assurer à Pierre qu'il ne gaspillait pas son argent en consommations. Non, comme je la connaissais, elle en était persuadée. Aussi fermement que lorsqu'elle avait dit la même chose au sujet d'Alexei, de Julien, de Rick, de Janko, de Steve, d'Avi... de tous ceux pour qui elle avait eu un coup de cœur au cours de ces trois dernières semaines.

Je ne croyais pas en l'existence des âmes sœurs. Rayna raffolait du concept. De même qu'elle adorait le romantisme étourdissant des premiers instants. C'était comme une drogue pour elle. Dans ces moments-là, elle se sentait plus vivante que jamais. Et à chaque nouvelle rencontre, elle affirmait que cette fois-ci, c'était la bonne. Peu importe que ça ne dure pas, son optimisme restait intact. Je l'admirais, même si j'étais tout son contraire.

— Je suis heureuse pour toi, ai-je dit en souriant.

Et je le pensais vraiment. Si fantasmer sur ce jeune homme squelettique la rendait heureuse, je n'avais rien contre. Elle me rendit mon sourire avant d'embrasser Pierre. Il fallait être habile pour ne pas s'empaler sur son menton ou ses pommettes.

Joseph se rapprocha de moi, l'air mécontent. Le pauvre avait dû s'attendre à avoir toute mon attention dès son arrivée.

— Désolée, ai-je dit en me tournant vers lui.

— Ça va mieux ? Tu avais l'air paniquée en quittant la piste de danse, demanda-t-il avec son accent anglais raffiné.

Oh, non ! J'imaginai déjà les gros titres qui allaient paraître dans la presse à scandales : « La fille de la sénatrice Victoria Weston a pétié les plombs dans une discothèque parisienne. »

— À ce point ? Tu crois que quelqu'un l'a remarqué ?

— Avec tout ce monde ? Personne n'a rien vu, à part nous trois. Ou nous deux. Pierre ne voyait rien d'autre que ton amie et ses...

Il essaya d'imiter l'obsession de Pierre pour les seins de Rayna mais il était trop bien élevé pour y arriver. C'était tellement craquant !

— Laisse tomber, j'ai compris.

— Tant mieux ! répondit-il en éclatant de rire.

Je le trouvais amusant. D'ailleurs, j'aurais peut-être dû m'intéresser à lui plus tôt. Je l'avais éliminé d'emblée en le réduisant au rôle de l'ami de Pierre. L'avais-je jugé trop rapidement ? Physiquement, je n'avais rien à lui reprocher. Il dépassait légèrement mon mètre soixante-quinze. Le teint clair, il était brun, avec une mèche qui menaçait en permanence de lui retomber sur le visage. Il était mince, mais son corps était visiblement ferme et puissant. Il ressemblait à...

— Tu joues au football ? Tu me fais penser à un joueur de foot.

Bravo ! Voilà que je devenais aussi classe que Pierre ! Mais j'allais me rattraper.

— Enfin, je voulais dire...

— J'ai compris ! Et il se trouve que je joue effectivement au foot. Pas professionnellement, mais je...

Il se mit à me parler de lui. Je l'écoutais attentivement mais surtout j'observais ses yeux.

« Les yeux sont le miroir de l'âme, Clea. » C'est ce que mon père m'avait appris alors que je n'étais qu'une petite fille. Quand j'ai été suffisamment grande pour comprendre qu'il s'agissait d'un cliché, c'était trop tard. Je l'avais déjà adopté comme une vérité essentielle.

Joseph avait un regard franc et ses yeux étaient d'un bleu très clair. Un peu trop clair à mon goût. Depuis un moment, j'attendais de les voir s'enflammer. Allait-il me parler de ce qui le faisait vibrer ? Quand il me raconta qu'il avait pris deux années sabbatiques pour « voyager et trouver sa voie », je sus que c'était fichu. J'avais besoin d'un homme qui vive ses passions, pas d'un vagabond qui court après ses rêves. Rayna dirait que ça n'a aucune importance. Que Joseph n'avait pas besoin d'être l'homme de ma vie pour me faire passer un bon moment. Elle avait peut-être raison. Sauf que l'idée de devoir faire semblant de m'intéresser à lui toute la nuit me fatiguait d'avance. Quand Joseph s'est penché vers moi, sa mère est venue lui cacher les yeux.

— Maintenant que je t'ai tout dit, parle-moi de toi, Clea Raymond.

— En fait, j'ai plutôt envie d'aller danser, ai-je dit sans chercher à fuir.

— Super, allons-y !

Le voyant se lever, je fis non de la tête.

— Je préférerais être seule, ai-je dit en souriant avec toute la gentillesse possible.

— Tu en es sûre ?

— Oui, vraiment. Et surtout, ne m'attends pas ! Je ne voudrais pas que tu gâches ta soirée pour moi. Il y a plein de filles, ici !

Je vois, lança-t-il.

L'avais-je blessé ? Cette idée m'ennuyait, mais il finit par sourire. Il avait compris le message, même s'il ne l'appréciait pas.

— Bon. Alors... ça m'a fait plaisir de bavarder avec toi.

Je serrais la main de ce charmant jeune homme. En le voyant s'éloigner, je lui souhaitais de trouver quelqu'un. Avant d'aller danser, je tapais sur l'épaule de Rayna pour l'informer de

mon départ. Puis, en traversant la terrasse, je fus surprise par le froid. Ma robe en soie était trop légère pour la saison, malgré les lampes chauffantes. En revanche, avec ses bretelles, c'était la tenue idéale pour danser ! Et par danser, je n'entendais pas me replonger dans l'enfer de l'étage principal, mais simplement danser.

Dès que j'ai ouvert les baies vitrées, je me suis sentie bien. Le *lounge* situé à l'étage du Féroce était l'opposé du rez-de-chaussée. C'était tout ce que j'aimais ; éclairage subtil, banquettes somptueuses, bougeoirs, long bar en acajou. Au bout de la petite piste de danse, une chanteuse reprenait des morceaux de jazz sur une scène modeste. Elle était fabuleuse ! Séduite par l'ambiance, je me frayai un chemin parmi les danseurs. Une fois devant l'estrade, je pus m'abandonner à la musique.

J'adore danser. Qu'y a-t-il de plus envoûtant que de la bonne musique ? Quand je me laisse aller, je suis capable de tout oublier. Comme Rayna quand elle pratique le yoga et la méditation. Ou encore quand je fais de l'escalade. Seule, accrochée à une paroi, je dois concentrer toute mon attention sur la prise suivante. La douleur musculaire, qui augmente à mesure qu'on approche du sommet, me pousse à aller toujours plus haut.

Tout en dansant, je laissai mon esprit s'évader. Je me surpris à penser à Joseph. Quelle tournure aurait pris notre conversation ? Il m'avait fourni un indice suffisant en prononçant mon nom de famille. Mon expérience me permettait d'en déduire qu'il n'aurait pas tardé à me demander : « Alors, qu'est-ce que ça fait d'être la fille de Victoria Weston ? » C'était une question idiote, surtout quand elle était posée par quelqu'un comme lui. Joseph avait fait allusion à ses liens de parenté avec la couronne britannique et aux apparitions de sa famille dans les tabloïds, si ma mémoire était bonne. Il connaissait donc la vie des célébrités. Non, s'il l'avait posée, ça n'aurait pas été pour connaître mon point de vue mais pour avoir quelque chose à dire.

Rayna adorait cette question. On la lui posait souvent, mais dans cette version légèrement modifiée : « Alors, comment c'est

d'être une proche des Weston ? » Après cette parfaite entrée en matière, elle commençait par plonger ses yeux dans ceux de son interlocuteur. Ensuite, elle expliquait en minaudant : « Ah, les rencontres que je fais grâce à eux ! Voilà ce qui est formidable ! Tous ces gens merveilleux... »

Cette réponse ne pourrait jamais être la mienne. J'étais moins sociable qu'elle. C'est probablement ce qui m'avait permis de faire ma terminale à domicile sans en souffrir. Rayna m'avait confié qu'elle en serait incapable. Ne pas pouvoir prendre part à la vie des autres et à tous les drames du quotidien la rongerait. Ça ne m'avait posé aucun problème. Pourtant, il serait faux de dire que je n'aimais pas les gens. Il y avait même certaines personnes sans lesquelles je ne pouvais pas vivre. Du moins, je m'en croyais incapable jusqu'à l'an dernier. Depuis, j'avais appris que si j'avais du mal à être heureuse sans ces êtres chers, la vie continuait malgré tout.

Rayna faisait partie des gens que j'aimais de tout mon cœur. Je la connaissais depuis toujours. Wanda, sa mère, était la responsable équestre de ma mère. Autrement dit, c'était la nounou de ses chevaux. C'est un travail constant qui implique de vivre sur place. Pour cette raison, elle et George, le père de Wanda, habitaient une maison sur notre propriété. Ma mère et Wanda étaient tombées enceintes exactement en même temps. Mon père avait failli devenir fou en les voyant travailler jusqu'au bout. L'une comme l'autre refusait de l'écouter et de se reposer. Enceinte de neuf mois, Wanda continuait à s'activer à longueur de journée. Avec son gros ventre, elle allait nettoyer les écuries ou soulever des pelletées de céréales. Jusqu'au dernier jour, elle s'était chargée personnellement de la toilette et de la promenade de chaque étalon. À cette époque, ma mère était dans la politique locale. Si ses déplacements étaient régionaux, ils restaient fréquents. D'après mon père, c'était un miracle qu'elle se soit trouvée à la maison au moment où le travail avait commencé. Ses contractions avaient débuté cinq minutes avant celles de Wanda. Comme George était au bureau, mon père avait dû les emmener toutes les deux à la maternité. Sur la banquette arrière de la voiture, les deux futures mamans, haletantes et gémissantes, se sont tenues enlacées pendant tout

le trajet. Alors qu'elles étaient sur le point d'accoucher, elles se maudissaient de devoir délaissier leurs responsabilités. Mon père a conduit le plus vite possible tout en craignant de se faire arrêter. On aurait pu l'accuser de polygamie et s'interroger sur son penchant pour les femmes à la conscience professionnelle suraiguë, se disait-il.

Rayna et moi sommes nées à cinq heures d'intervalle. C'est moi l'aînée ! Depuis ce jour, nous sommes inséparables. Des jumelles avec des parents différents, comme nous le disions souvent. À l'inverse, la presse préférait souligner l'écart de nos origines sociales. Ils pouvaient dire ce qu'ils voulaient, car pour moi, Rayna faisait partie de la famille. Pour mes parents aussi. Ils s'étaient assuré qu'elle puisse aller dans les mêmes écoles privées que moi et elle avait été invitée à partager toutes nos vacances.

Malgré tout, pour les autres, ce n'est pas une Weston. Tant mieux pour elle ! Je suis une Weston, et qu'ai-je de plus ? Le droit d'avoir des paparazzis aux trousses depuis ma naissance ? Des journalistes qui s'amusaient à expliquer en quoi ma venue au monde avait affecté la carrière de ma mère ? Ou qui se demandaient sur des pages si j'allais vouloir changer le monde comme mes parents ? Grâce à mon nom de famille, deux mois après ma rentrée en cinquième, on avait pu me voir sous toutes les coutures dans le magazine *People*. Le titre annonçait : « Clea Raymond est devenue une drôle de jeune fille ! ». En dessous s'étaient étalées d'ignobles photos prises en colonie de vacances, à mon insu. On avait pu me découvrir au réveil, les cheveux emmêlés, portant mes lunettes à verres épais. Ou encore les doigts dans le nez. Qu'y avait-il de mieux, pour une jeune fille de douze ans à l'amour-propre incertain, que de voir ces images placardées sur tous les murs de son école ? J'en avais eu des nausées jusqu'au lycée.

Pour ne voir que le bon côté des choses, je pouvais compter sur Rayna. Elle seule se réjouissait dès que mon nom était cité dans la presse. Ça lui plaisait de savoir que je parcourais le monde avec mes parents. Et elle criait de joie quand je lui racontais que j'avais assisté à tel événement au milieu de célébrités. Elle n'avait jamais été jalouse de moi. Et même si elle

baignait dans cet univers depuis sa naissance, elle ne s'en lassait pas. C'était avec un enthousiasme inépuisable qu'elle m'accompagnait à une soirée, en boîte ou en vacances dans un pays lointain. Cet hiver, nous combinions les trois.

Je ne m'étais pas rendu compte que je dansais les yeux fermés avant qu'une main ne m'agrippe le bras. Ouvrant les yeux, je découvris Rayna, les yeux pétillants d'alcool et d'excitation amoureuse.

— Clea, je vais chez Pierre ! Il a un loft qui donne sur la tour Eiffel ! *C'est super, non ?* cria-t-elle de façon à couvrir la musique.

De toute évidence, elle trouvait ça *vraiment super*, alors pourquoi la contredire ?

— D'accord, mais fais attention à toi ! Il t'a donné son adresse ?

Comme elle acquiesçait, je lui tendis mon téléphone pour qu'elle y entre ses coordonnées. Et j'en profitai pour lui poser une autre question.

— Tu as ta bombe lacrymogène sur toi ?

Levant les yeux au ciel, elle sortit le vaporisateur de son sac. Rassurée, je poursuivis :

— Surtout, appelle-moi si quelque chose ne va pas. N'hésite pas ! Et si tu ne m'envoies pas de SMS dans les douze heures, j'appelle les SWAT !

— Nous sommes en France ! Les SWAT n'existent pas ici ! me rappela-t-elle avant de plaquer son front contre le mien.

Me regardant droit dans les yeux, elle ajouta :

— Tout va bien se passer. Tu ne me perdras jamais.

Depuis un an, c'est ce qu'elle me répétait chaque fois que nous devions nous séparer. Autant j'appréciais sa délicatesse, autant le mot « jamais » ne me plaisait pas. J'avais l'impression qu'elle tentait le diable en l'employant. Quand je lui avais confié mes craintes, Rayna s'était moquée de mes « folles superstitions ». À l'entendre, il était normal que la vie lui offre une nouvelle âme sœur tous les soirs, mais pas de craindre que le sort se rebiffe si on lui donnait un ordre. Selon moi, le destin était trop capricieux pour qu'on puisse lui faire confiance.

Je restai assez longtemps pour que Rayna ne me voie pas partir. Si elle pensait que je n'étais sortie que pour lui faire plaisir, elle s'en voudrait. De retour à l'hôtel, je plongeai avec gourmandise dans le coffre-fort de la chambre pour en sortir mon appareil photo.

Aussi loin que mes souvenirs remontent, la photo a toujours été mon échappatoire. Je n'avais que quatre ans quand mon père m'avait donné mon premier appareil. « N'oublie pas, Clea, prendre des photos est une grosse responsabilité. Dans de nombreuses cultures, on dit qu'on vole l'âme des gens que l'on photographie », m'avait-il appris.

Comme toujours, je l'avais écouté solennellement, buvant chacune de ses paroles, croyant tout sans poser de question, même quand ma mère avait ri en levant les yeux au ciel. « Grant, regarde-la, avait-elle dit d'une voix débordant d'adoration pour nous deux. Elle a les yeux ronds comme des soucoupes. Dis-lui que ce n'est pas vrai.

— Ce n'est pas vrai », avait-il confirmé en souriant.

Mais comme il tournait le dos à ma mère, elle n'avait pas pu voir qu'il croisait les doigts. J'avais souri, transportée de joie par notre complicité.

Dès qu'il m'avait donné cet appareil photo, ce dernier m'était devenu indispensable. Mon père aussi était un mordue de la photo et il était fier de me voir passer des heures dans son atelier, au sous-sol. Mes parents avaient toujours affirmé que j'étais plus proche de ma mère avant de découvrir la photo. Je n'en avais aucun souvenir. Dans ma tête, il n'y avait que papa et moi, parlant, riant, et partageant tout pendant que nous travaillions ensemble à nos prises de vue artistiques.

Rayna se moquait toujours de moi. Vu mon aversion pour les paparazzis, ça la faisait rire que je sois collée à mon appareil photo. Mais pour moi, ce que je faisais, c'était de l'anti-paparazzi. Les médias de TMZ<sup>3</sup> ne veulent saisir que la surface. Quand l'image est au point, tant mieux. Mon but est de capturer ce qui se cache sous la surface. Il y a une histoire derrière chaque visage, chaque paysage, chaque nature morte. Il y a une

---

3 Site de potins de stars.

âme dans chaque sujet, et quand mon appareil et moi réussissions à nous exprimer pleinement, quand nous travaillions vraiment ensemble, nous arrivions à la capturer.

Dans ma chambre d'hôtel, je le posai délicatement sur le lit avant de me préparer à affronter le froid en m'habillant plus chaudement. J'avais emmené mon instrument préféré en voyage : un Digital SLR que mon père m'avait offert pour mon anniversaire, juste avant son dernier départ pour GloboReach. De nouveaux modèles prétendument meilleurs étaient sortis depuis, mais j'avais l'impression que celui-là était fait pour moi. Rapidement, j'enlevai ma robe de soirée et mes talons pour enfiler mon jean préféré, un sweat-shirt à capuche et un bonnet de laine. Pas de gants – les gants forment une barrière entre moi et l'appareil photo, ils rompent la connexion.

Emmitouflée à l'extrême, j'ouvris la porte donnant sur le balcon et sortis. La température était passée au-dessous de zéro. Le givre recouvrait les balustrades en fer forgé et le mobilier extérieur. D'un rapide coup d'œil, je regardai le ciel tout en sachant que je ne le verrais vraiment qu'à travers l'objectif. Prenant une profonde inspiration, j'ai savouré l'instant avant de placer le viseur devant mon œil. Immédiatement, je me suis mise à prendre photo sur photo. D'ici, je voyais tout : les petits cafés avec leurs clients tardifs, les magasins endormis jusqu'au matin, leurs secrets cachés pour la nuit. Et par-dessus tout, majestueuse à couper le souffle, Notre-Dame animée de mille lumières vives.

Je suis restée des heures sur le balcon, à tout contempler avec mon appareil, et à tenir compagnie au Quartier latin. Quand le soleil s'est levé sur la ville et que tout a commencé à se réchauffer, je me suis aperçue que j'avais les doigts gelés.

Une nuit parfaite. Et je n'avais pas besoin de dormir.

En retournant dans la chambre, la chaleur m'a immédiatement saisie. Je me suis félicitée d'avoir pensé à monter le thermostat avant de sortir.

Mes mains étaient tellement endolories que j'avais du mal à appuyer sur les touches du téléphone. Après deux tentatives ratées, j'ai fini par y arriver. J'ai demandé au service d'étage de m'apporter un chocolat chaud, leur plus grande théière et un

pain au chocolat, en insistant pour qu'on laisse tout devant ma porte si je ne répondais pas. J'avais l'intention de rester sous la douche jusqu'à devenir rouge comme une écrevisse et que chaque partie de mon corps soit réchauffée.

Quarante-cinq minutes plus tard, j'étais enveloppée dans un peignoir épais. Assise sur mon lit, je buvais mon chocolat chaud et dévorais mon pain au chocolat. La chaleur émanait encore de mon corps après cette merveilleuse douche, aussi délicieuse que mon encas. Satisfaite, j'ai allumé la télé en me demandant si j'allais apercevoir ma mère aux infos. Où était-elle cette semaine ? Je ne m'en souvenais pas. En Israël, peut-être ? Moscou ? Était-il possible qu'elle soit en Europe ? M'adossant à une pile d'oreillers, je m'installai pour regarder la télé...

Et sans comprendre ce qui m'arrivait, je fus cernée par les flammes.

Elles étaient partout. J'ai fermé les yeux le plus fort possible pour me protéger du brasier rougeoyant qui faisait rage, mais ce ne fut d'aucun secours. Je savais que les flammes étaient là. Même les yeux clos, je les voyais.

Et l'odeur. L'odeur âcre des produits chimiques toxiques qui se dégagent du plastique, des tapis et du matériel hi-fi en train de fondre. L'odeur écoeurante des cheveux qui brûlent. Des cheveux humains. Mes cheveux ?

Non. C'est alors que je le vis. L'homme vacillait dans le brasier qu'était devenue ma chambre d'hôtel, le feu dansant autour de ses bras, de ses jambes, de ses cheveux. En voulant étouffer les flammes, il ne faisait que les alimenter ! Au moment où elles ont atteint son visage, il s'est tourné vers moi et j'ai vu le dernier cri d'horreur de mon père...

— Non ! ai-je hurlé, haletante, en me redressant d'un bond.

Le cœur battant, je sentais des larmes de désespoir couler le long de mes joues. Où étais-je ? Je voulus serrer mon collier, mais ma main ne rencontra que les plis épais de mon peignoir. Effrayée et bouleversée, je regardais autour de moi, totalement désorientée, le nez à l'affût de l'odeur du feu.

Mon regard s'est arrêté sur le plateau du service d'étage posé sur le lit, à côté de moi. Des miettes de pain au chocolat. C'était précis. Concret. Ma respiration irrégulière s'est calmée, et j'ai

regardé par la fenêtre l'éclat réconfortant de Notre-Dame. Concentrée sur la cathédrale, je me suis appliquée à respirer lentement et profondément.

D'après mon psy, mes rêves allaient cesser avec le temps. Mais ça faisait un an que mon père avait disparu et ils revenaient constamment. À présent, le psy avançait que c'était dû à l'incertitude. Si je savais ce qui s'était passé, si seulement j'avais quelques réponses...

Mais comme il n'y en avait aucune, mon esprit remplissait les vides de toutes les horreurs que j'entendais, lisais ou voyais. Et depuis que j'avais l'occasion de travailler comme photojournaliste, je voyais toutes sortes de choses.

En d'autres termes, mon cerveau était rempli de sujets de cauchemars.

Ce dernier point était malgré tout contestable, et je n'étais pas fière de moi. C'était ridicule. Si j'avais une seule certitude, c'était que mon père n'avait pas péri dans l'incendie d'un hôtel. Il ne logeait pas à l'hôtel. Il était dans un avant-poste de GloboReach. Alors, pourquoi ce rêve ?

Quand mon regard s'est posé sur le téléviseur, j'ai tout compris. Sur l'écran, il y avait un incendie. Dans mon sommeil, j'avais dû l'entendre et l'incorporer à mon rêve. Je notai dans un coin de ma tête de prendre l'habitude d'éteindre la télé avant de m'endormir. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était qu'on m'aide à faire des cauchemars.

À la télé, l'incendie me fit grimacer d'horreur. Il était gigantesque et dévorait un bel immeuble résidentiel imposant qui devait exister depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dire qu'il avait vécu plus de deux cents ans, pour être détruit en un rien de temps !

J'ai monté le volume avec l'envie d'en apprendre plus sur le bâtiment et les personnes qui se trouvaient à l'intérieur. Malgré mon français rudimentaire, je crus comprendre que le feu avait pris dans les étages supérieurs, ceux qui sont convoités pour leur vue sur la tour Eiffel.

Mon sang ne fit qu'un tour.

Ce soir, on m'avait parlé d'un point de vue sur la tour Eiffel.

Non, je tirais des conclusions trop hâtives... c'était impossible.

J'entendais encore Rayna me dire : « Je vais chez Pierre ! Il a un loft qui donne sur la tour Eiffel. C'est super, non ? »

Beaucoup d'appartements à Paris donnent sur la tour Eiffel. Les chances qu'il s'agisse du même bâtiment...

M'emparant de mon téléphone, je cherchai l'adresse de Pierre que Rayna avait entrée, tout en lançant des regards furieux à la télé.

— Allez ! Dites-moi où c'est ! Quelle est l'adresse ? les pressai-je.

— Le feu est au 24 de la *rue des Sœurs*... finit par dire la présentatrice.

Tout se figea.

Les adresses étaient identiques.

— Non ! ai-je crié au Destin, ou à la version de Rayna qui était bien plus indulgente que la mienne. S'il te plaît, pas ça, Non, non, non !

J'ai appelé Rayna mais ça sonnait dans le vide.

— Décroche, Rayna ! S'il te plaît, décroche ! murmurai-je.

Rien. Aucune réponse.

— Merde !

Après avoir raccroché, j'enfilai mes vêtements et sortis de la chambre précipitamment, ne faisant demi-tour que pour attraper mon appareil photo au vol. C'était purement instinctif. C'était une chose que je panique au sujet de Rayna, mais l'incendie était une info et j'étais faite pour prendre l'actualité en photo.

— J'ai besoin d'un taxi *maintenant* ! ai-je dit au portier en sortant au pas de course, puis j'ajoutai un rapide « s'il vous plaît ».

Ayant saisi le désespoir dans ma voix, le portier s'était déjà précipité dans la rue pour arrêter une voiture. C'était trop long ! En y allant en courant, gagnerais-je du temps ? Non, il valait mieux attendre, même si rester là me rendait folle. J'avais besoin de faire quelque chose. J'ai vérifié l'heure : neuf heures du matin. Trois heures du matin à New London, Connecticut. Pas grave. Je l'appelai malgré tout.

Il répondit à la troisième sonnerie, d'une voix réveillée et vive, même si je savais qu'il était couché depuis des heures.

— Clea ? Ça va ?

Vive l'affichage du numéro ! Ben savait que je ne l'appellerais pas en plein milieu de la nuit si ce n'était pas vital.

— Ben ! Ben, c'est Rayna... il y a le feu... un énorme incendie !

Ma voix se brisa dans un sanglot. Je ne tiendrais pas le coup s'il arrivait quelque chose à Rayna. Je ne pourrais pas.

— Respire tranquillement et dis-moi tout. Raconte-moi.

La voix de Ben était calme et posée. J'aimais ça chez lui. Plus la situation était difficile et troublante, plus il réussissait à prendre du recul pour l'appréhender avec logique et méthode. Sa voix était mon réconfort depuis un an.

— Je ne sais pas, ai-je dit.

Le portier avait enfin trouvé un taxi et je me suis engouffrée dans la voiture en criant l'adresse de Pierre au chauffeur.

— Rapidement, s'il vous plaît, rapidement !

Recroquevillée sur le siège arrière, je me calmais lentement en racontant à Ben ce que j'avais vu. Sa voix réussit à m'apaiser à plus six mille kilomètres de distance.

— D'accord, ne panique pas. Tu ne sais rien pour l'instant. Tu vas là-bas, c'est ça ?

— Aussi vite que possible, ai-je dit en cherchant dans mon sac une poignée d'euros que je tendis au chauffeur. *Plus rapidement, s'il vous plaît*, le hâtai-je.

— Super, continue de me parler jusqu'à ton arrivée, dit Ben.

Je ne sais pas ce que je deviendrais sans Ben. Mon cercle d'amis de confiance se réduisait à deux personnes : Ben et Rayna. Même pas assez pour former un cercle, à peine une ligne d'amis de confiance.

Je parlais à Ben pendant chacune des secondes composant les dix minutes du trajet. Je n'avais pas d'autre solution. Seul le son de ma voix empêchait mon corps entier d'éclater en morceaux pour se réduire à un tas de molécules affolées.

— Stop ! Stop ! ai-je crié au chauffeur, même si ce n'était pas nécessaire.

Un barrage nous empêchait d'aller plus loin.

— J’y suis ! Je sors de la voiture. Je te rappelle dès que je sais quelque chose ! ai-je dit à Ben.

— Je ne bouge pas, a-t-il répondu, et je savais qu’il serait toujours là.

Je tendis une autre poignée d’euros au chauffeur avant de sortir rapidement de la voiture. Immédiatement, j’ai dû fermer les yeux pour me protéger de l’air âcre. Remontant mon col roulé sur ma bouche et mon nez pour filtrer la fumée et les cendres, je courus jusqu’à l’immeuble en flammes, repoussant des badauds à chaque pas. Des camions de pompiers étaient sur place, mais les tuyaux semblaient déverser un écoulement insignifiant, comme un pistolet à eau pour enfant, face à l’immensité du brasier.

— Rayna ! Rayna ! hurlai-je au mur de flammes.

— Clea !

Je me retournai d’un bond. J’avais besoin de voir son visage comme j’avais besoin d’oxygène, besoin de m’assurer qu’elle allait bien, qu’elle ne m’appelait pas d’un brancard, dans un dernier soupir...

— Clea... Clea... tout va bien... je vais bien... je suis juste là.

Elle était emmitouflée dans un long manteau de laine cinq fois trop grand pour elle. Ses boucles étaient cachées sous un énorme bonnet gris à rabats pour les oreilles qui ne pouvait être décentement porté que dans la Sibérie des années 30. Ou par un mannequin anguleux.

— Oh, mon Dieu, Rayna ! m’écriai-je.

La prenant dans mes bras, je l’ai serrée trop fort, incapable de me contenir. J’avais besoin de sentir qu’elle était vraiment là.

— Je n’ai rien. Pierre et moi étions sortis prendre un verre. Nous n’étions même pas là quand le feu a pris.

Elle a reculé de façon à venir plaquer son front contre le mien et m’a regardée dans les yeux.

— Je t’avais bien dit que tu ne me perdrais jamais, non ?

— Pas ça, ai-je répondu d’une voix menaçante.

Mais l’affolement s’estompait progressivement et je réussis à sourire. Je la pris de nouveau dans mes bras. Et même en s’écartant l’une de l’autre, nous sommes restées enlacées.

— As-tu déjà vu un truc pareil ? a-t-elle demandé d'une voix solennelle.

J'ai suivi son regard vers le bâtiment et toute la partie centrale qui était engloutie par les flammes brandissantes.

J'avais déjà vu ce genre d'incendie mais cela n'atténuait en rien le choc. Le feu est toujours magnétique, comme l'alliance presque illicite d'une force destructrice et d'une beauté intimidante. Je me forçai à détourner mon attention des flammes dansantes pour regarder vers la rue. Je vis la sombre détermination des pompiers, leurs visages qui ne trahissaient aucune émotion. Je vis les spectateurs, partagés entre la curiosité et un profond bouleversement. Les premiers avaient les yeux tournés vers le haut, bouche bée, dans un état d'émerveillement exalté, alors que d'autres étaient réunis en groupes effrayés, fumaient cigarette sur cigarette en arpentant le trottoir, comme Pierre. Je vis les arcs-en-ciel produits par le reflet du soleil dans l'eau qui jaillissait des tuyaux.

— Tu as le doigt qui te démange ? m'a demandé Rayna en souriant.

Je suivis son regard posé sur ma main droite, celle qui avait déjà sorti mon appareil photo de sa sacoche.

— Ne te prive pas, je vais aller voir comment va Pierre. Et si tu me donnes ton téléphone, je vais rappeler Ben pour lui dire que tout va bien. En supposant que tu l'aies appelé, ajouta-t-elle en souriant.

Rayna me connaissait beaucoup trop bien. Je l'enlaçai une dernière fois avant de lui tendre mon portable et de disparaître derrière mon appareil, en me fondant dans le décor. Je me sentais à ma place.

En prenant ces photos, je ne savais pas à quel point elles allaient changer ma vie.

## Chapitre 2

DE RETOUR CHEZ MOI dans le Connecticut, j'étais plongée dans l'image affichée sur l'écran. J'avais les yeux irrités par le manque de sommeil et les heures passées devant l'ordinateur. Après un long voyage en avion, une attente interminable pour les bagages et des bouchons sur l'autoroute, Rayna et moi étions arrivées à la maison de Niantic en début d'après-midi, heure américaine – mais tard le soir pour Paris. Épuisées, nous nous étions tendrement dit au revoir avant d'aller nous coucher, chacune chez soi.

Sauf que je n'y arrivais pas. J'avais une carte mémoire de seize giga-octets pleine de photos de voyage qui n'attendaient que d'être classées.

Je les avais chargées dans mon disque dur avant de commencer à les trier. Comme il m'aurait fallu une éternité pour rendre justice à chacun des clichés pris au cours de ces trois semaines de voyage, j'avais préféré laisser mon instinct faire le tri. Je m'étais autorisé un passage rapide sur chaque image, enregistrant celles qui m'attiraient dans un dossier spécial. Encore et encore je répétais le procédé, m'accordant un peu plus de temps par image à chaque passage. Je mis de côté celles que je pourrais regarder pendant des heures, celles qui m'avaient happée de façon totalement instinctive et émotionnelle.

Ça m'avait pris du temps, mais j'avais fini par n'en garder que vingt qui retraçaient chaque partie de notre voyage : Trafalgar Square le soir, une gargouille jaillissant d'une colonne de la cathédrale Saint-Vitus de Prague, Rayna qui, tournant le dos à la fontaine de Trevi, jetait une pièce de monnaie de la main droite par-dessus son épaule gauche, comme le veut la tradition.

Mais mes yeux revenaient sans cesse sur la photo de l'incendie de l'immeuble de Pierre. Je l'agrandis à la taille de

l'écran. Elle montrait deux pompiers au sol. À ce moment-là, la fumée était dense et ils portaient tous deux des bouteilles d'oxygène sur le dos et des masques coniques qui leur cachaient le visage. Des tenues lourdes et noires, des gants et des casques les recouvraient entièrement. Et pourtant, leur émotion transparaissait. Ils étaient penchés en arrière dans un mouvement parfaitement symétrique, un gros tuyau calé entre eux, et envoyaient de l'eau sur les flammes. L'angle de leurs corps reflétait le courage, la résolution et l'espoir.

L'image était captivante et dynamique, mais plus je l'observais et plus mon attention se détachait des pompiers pour se porter sur leur camion, loin derrière eux.

Je zoomai sur le camion. Une forme se découpait sur le panneau des commandes, sur le côté, à l'endroit où l'on raccorde les tuyaux, et où l'on ouvre ou ferme les valves d'eau. Il y avait une ombre sur l'image, mais c'était encore trop petit pour qu'on pût la distinguer clairement.

Je fis un nouvel agrandissement de ce point précis du tableau latéral. C'était la silhouette d'un homme. Il avait l'air jeune, dans les vingt ans, même si je distinguais mal son visage qui ne faisait pas face à l'objectif. La tête tournée, il tenait d'une main l'échelle fixée sur le côté. Il baissait la tête et tous les muscles de son corps semblaient tendus.

Pouvait-il s'agir d'un pompier ? Il en avait la carrure, mais pas l'uniforme. Il était habillé d'une veste en cuir noir, d'un jean et d'un tee-shirt gris. Et même s'il avait le visage négligé de quelqu'un qui aurait passé la nuit à la tâche, il n'était pas du tout impliqué dans le feu. Il avait plutôt l'air perdu dans ses pensées. Sa masse de cheveux bruns ébouriffés, ses pommettes saillantes et ses épais sourcils étaient saisissants, mais une peine intérieure donnait à son beau visage un air dur, profond.

Je n'arrivais pas à détacher mon regard de ce jeune homme.

Que se passait-il dans sa tête ? Le feu avait-il démarré chez lui ? Je l'imaginai sur les lieux au moment où les engins étaient arrivés, hurlant aux flammes de s'éteindre comme si sa seule volonté pouvait suffire. Ou peut-être était-il encore à l'intérieur quand les pompiers étaient entrés ? Il s'emportait contre le feu grossissant, toussait à cause de la fumée, tout en cherchant à

étouffer bravement des colonnes de flammes à l'aide de couvertures mouillées dans son évier. Je le voyais bien résister aux pompiers qui voulaient le forcer à quitter son appartement. Je le voyais bien...

La sonnette de l'entrée me ramena à la réalité.

— Piri ?

J'avais crié son nom, oubliant que notre gouvernante ne travaillait pas aujourd'hui. Je lui avais donné sa journée pour pouvoir décompresser toute seule. À contrecœur, je quittai l'ordinateur pour aller ouvrir la porte. En bas, je ne trouvais personne, mais un gros bouquet d'iris de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel m'attendait sur le perron. Elles étaient magnifiques. Je les portai à l'intérieur pour les placer sur la table de la cuisine avant de lire la carte.

« Bienvenue à la maison ! Désolée de ne pas pouvoir être là. Je t'aime. On se voit la semaine prochaine à mon retour d'Israël. Bisous. Maman. »

C'était tout. Malgré les fleurs qu'elle avait choisies, elle ne faisait aucune allusion à mon père. Elle n'en avait fait aucune depuis le lendemain de son enterrement : dans un cercueil sans corps, sous une pierre tombale qui ne marquerait jamais le lieu où il reposait. Elle m'avait avoué de but en blanc qu'elle se sentait incapable de parler de lui, et que donc nous n'en parlerions pas. Point final. Au début, c'était dur. Ensuite, elle avait gagné son siège au Sénat et, devenue un membre important du comité des relations internationales, elle parcourait le monde sans interruption. Depuis ce jour, nous passions tellement peu de temps ensemble que je ne voulais pas le gâcher en lui faisant de la peine. Alors, je ravalais ma langue en veillant à ce que nos conversations restent superficielles. Il y avait toujours ce fossé entre nous, mais comme je ne savais pas comment nous rapprocher sans la blesser, j'avais laissé tomber.

Malgré tout, elle avait envoyé des iris, la fleur préférée de mon père. Je touchai mon pendentif, et me sentis à la fois heureuse et vide. J'avais envie d'appeler ma mère pour lui dire que je comprenais ce qu'elle n'arrivait pas à exprimer. J'avais envie de me vider le cœur, de lui confier mes cauchemars et de dire que je me sentais toujours aussi anéantie, mais je savais

qu'elle trouverait une excuse pour raccrocher dès que je commencerais à en parler.

Ma mère ne pouvait pas m'apporter de réconfort... mais pourrais-je en trouver auprès de mon père ? Ce n'était pas l'idéal, mais ça m'aiderait toujours un peu. J'arrachai un iris du vase avant de retourner à l'étage, dans le bureau de mon père.

Comme il était le chirurgien cardiologue le plus réputé du monde, on aurait pu penser que Grant Raymond aurait mis un point d'honneur à tout maintenir en ordre. À ce que tout soit immaculé. Voire stérile. On aurait fait erreur. Dire de mon père qu'il était désordonné serait une insulte, non pas parce qu'il l'aurait mal pris, mais parce que ça ne rendrait pas justice au fatras qu'il pouvait créer en quelques minutes. Il n'était ni négligent ni sale, mais il aimait que son environnement reflète sa pensée : allant dans plusieurs directions à la fois, créative et divergente. Dans son bloc opératoire, il exigeait un ordre absolu, mais partout ailleurs, il se complaisait dans un chaos radical.

Une autre de ses excentricités voulait que, même s'il pouvait se souvenir d'un nombre infini de processus chirurgicaux complexes et de suffisamment de détails variés et futiles pour battre un champion du *Jeopardy*, il lui était impossible de mémoriser certaines informations pratiques comme un numéro de téléphone, un rendez-vous ou le motif pour lequel il se rendait dans une pièce. C'est pourquoi il notait tout, en général sur le premier support qui lui tombait sous la main. Ainsi, son bureau semblait être le lieu où le ciel s'était ouvert pour déverser une pluie de papiers pendant quarante jours et quarante nuits. De cet océan tourbillonnant ressortaient des maquettes du cœur humain, des ouvrages spécialisés et des carnets de notes débordant de gribouillis impressionnants.

Des hôpitaux prestigieux et des revues médicales du monde entier nous avaient suppliées d'accueillir des experts qui passeraient tout au crible, juste au cas où mon père aurait laissé des notes pouvant permettre des avancées majeures en cardiologie. Ma mère n'avait écouté aucune de leurs requêtes. Hélas, c'était retombé sur moi. J'avais vu les arguments des experts. Je trouvais même qu'ils avaient raison, que le monde

méritait de profiter des connaissances de mon père. Si dans son bureau quelque chose pouvait sauver ou améliorer une seule vie, il aurait voulu rendre cette information publique. Mais voir des étrangers fouiller cette pièce m'aurait fait l'effet d'une dégradation ultime. Comme une autopsie. Je savais que ce n'était pas logique, mais c'était ma façon de le vivre. Peut-être dans quelques années. Ou peut-être jamais.

Après m'être faufilée derrière le bureau, j'ai pris place dans son fauteuil. Imitant sa pose préférée, je me suis entièrement adossée en contemplant la magnifique pagaille, et j'ai attendu de ressentir sa présence comme chaque fois.

Mais je n'ai rien senti.

Quelque chose n'allait pas.

Quelque chose avait changé dans la pièce.

Sans pouvoir être plus précise, je sentais une différence. On avait déplacé ou modifié quelque chose. On avait pu tout remettre en place pour que ça ne se voie pas, mais il y avait eu un changement imperceptible. La panique monta en moi. Ce bureau était ce qui me rapprochait le plus de mon père. En le modifiant, c'est à lui qu'on touchait, ou à ce qu'il me restait de lui.

Piri aurait-elle pu faire ça ? Avait-elle voulu nettoyer son bureau ? Impossible. Elle adorait mon père. Même si elle croit en l'existence d'un lien entre la propreté et la sainteté, elle défendrait son choix jusqu'à la mort. Les rares fois où mon père avait laissé la porte ouverte et que Piri avait eu un aperçu de l'intérieur, elle avait retenu son souffle en se signant, mais elle avait passé son chemin.

Si ce n'était pas Piri, alors qui d'autre ? Qui d'autre avait accès à la maison en mon absence ? Ma mère ? Elle ne mettrait jamais les pieds dans cette pièce. Ben avait les clés. Il adorait mon père. Il aurait pu entrer pour le retrouver, comme je le faisais, mais il ne toucherait jamais à rien. Il ne me ferait pas ça. Pareil pour la famille de Rayna.

Est-ce que ça pourrait être quelqu'un qui n'ait pas les clés ? Quelqu'un qui soit entré par effraction pendant mon absence ? Quelqu'un qui aurait attendu que Piri soit sortie en fin de journée pour se faufiler à l'intérieur et fouiller dans les affaires

de mon père, ouvrir les tiroirs, déplacer les objets, les changer de place ?

— Stop ! ai-je dit à voix haute.

J'étais ridicule, avec mes conclusions trop rapides. Ça m'arrivait souvent depuis un an. Mon psy appelait ça « pensée extrême ». C'est courant chez les gens qui doivent affronter une tragédie inattendue. Quand ça m'arrivait, je devais prendre du recul et envisager les choses du point de vue le plus rationnel possible.

Donc, d'un point de vue rationnel... qu'est-ce qui, précisément, avait changé dans la pièce ? Je ne savais pas. Peut-être rien, sauf que j'avais toujours cette impression que quelque chose n'allait pas.

Me levant, j'ai secoué la tête. C'était de la folie. Je devais laisser tomber. Pourtant, en quittant la pièce, je continuais à tout scruter en m'efforçant de mettre le doigt sur ce qui était différent.

Puis une voix murmura faiblement à mon oreille :

— Clea.

J'ai poussé un cri en envoyant un coup de poing sur le côté.

— Ouah ! s'écria Ben, en bondissant pour éviter mon coup.

En reculant il se prit les pieds dans le tapis et tomba en arrière, renversant une tasse de café sur son pull gris à col châle.

— Ah ! C'est chaud ! Très, très chaud ! cria-t-il.

— Ben ! Oh, non, attends...

Me précipitant dans la salle de bains, je saisis des serviettes avant de revenir rapidement vers lui. À genoux, j'ai épongé le café renversé sur son torse.

— Je suis navrée. Je ne savais pas que tu étais là ! Tu n'as rien dit !

— J'ai crié depuis le rez-de-chaussée... j'ai cru que tu m'avais entendu.

Une odeur étrange vint me chatouiller les narines. Je me rapprochai de Ben. À quelques centimètres de son visage, je demandai :

— Qu'est-ce que ça sent ?

— Café à la cardamome. J'ai pensé que ça te plairait, a-t-il expliqué en montrant la tasse désormais vide posée sur le sol.

— Ça sent bon. Je devrais peut-être m'en servir comme parfum ?

— Ça pourrait marcher. Tu pourrais même témoigner que ça rend les femmes folles.

— Pas folles. Vives. Dix années de *krav maga*<sup>1</sup> m'ont donné des réflexes de félin. Si tu avais été un intrus...

Cette idée ramena toutes mes questions à la surface. Me levant rapidement, je tendis la main pour aider Ben, avant de l'entraîner vers le bureau de mon père.

— Vois-tu quelque chose de différent ?

Ben observa la pièce avant de faire non de la tête.

— Tout est comme avant, à mon avis. As-tu changé quelque chose ?

— Non ! Je ne ferais jamais une chose pareille ! Pourtant, quelqu'un l'a fait, je crois. Quelque chose a changé, je le sens. On a tripoté un truc.

Ben acquiesça, les mains dans les poches. Il était en pleine réflexion.

<sup>1</sup> Sport de combat et d'autodéfense israélien.

— D'accord, qu'est-ce qui te donne l'impression que ce n'est pas comme avant ? Quelque chose a changé de place ? Il manque un objet ?

— Je ne peux pas te dire. Ce n'est pas quelque chose de précis. C'est juste une impression, ai-je dû admettre.

— Je vois. Je me fie à tes impressions. Mais peut-être est-ce en partie dû au fait que tu te sois absentée pendant longtemps. Trois semaines. C'est ton plus long voyage depuis...

Il se tut, mais je savais de quoi il parlait. Que c'était mon plus long voyage depuis l'enterrement. C'était vrai. Et c'était également vrai que j'étais levée depuis six heures du matin, heure de Paris, et qu'il était six heures du soir dans le Connecticut, c'est-à-dire minuit à Paris. Et bien sûr, il y avait ma tendance à pousser mes pensées à l'extrême.

— Tu as raison. En plus, je suis épuisée. Je devrais aller dormir.

Même si, en disant cela, j'avais en tête les photos qui m'attendaient sur l'écran de l'ordinateur. Je savais qu'elles avaient plus de chance de gagner mon attention que mon lit.

— Et est-ce qu'il y a une chance pour que tu le fasses... ?  
Comme Rayna, Ben lisait dans mes pensées. Je lui souris.

— Tu m'as manqué, ai-je répondu.

— Toi aussi, tu m'as manqué. Bienvenue à la maison.

Nous étions sur le point de nous enlacer quand j'ai reculé d'un bond, juste avant de me retrouver plaquée contre son corps mouillé.

— Ben !

— Je t'offre un triste accueil, a-t-il dit avant d'enlever son pull trempé.

Au-dessous, il portait un tee-shirt blanc fin. Le café avait un peu imprégné le vêtement, de sorte qu'il lui collait à la peau, suffisamment pour attirer mon regard et me couper la voix. C'était absurde, bien sûr, Ben et moi partagions une amitié qui nous permettait de parler de ça. Je pouvais le taquiner sur la maigreur de son corps. En général, il ripostait en évoquant un truc idiot qu'il avait lu à mon sujet dans un magazine.

Mais je ne dis rien. Et je continuais à le fixer du regard. De toute évidence, le manque de sommeil me plongeait dans un certain brouillard.

— Tu peux toujours essayer le café. Il y en a plein sur mon pull. Je peux l'essorer pour te remplir une tasse, proposa-t-il.

Je sortis de ma rêverie.

— C'est tentant mais non, merci. Tu devrais vraiment arrêter le café. Moi, je n'arrêterai pas le thé pour me convertir au café.

— On verra.

Il se tourna vers moi, les bras tendus.

— C'est mieux ? a-t-il demandé.

— Largement, ai-je dit en me rapprochant de ses bras.

— Salut ! Oh, je vous en prie, dites-moi que je tombe mal !

C'était Rayna, et en entendant sa voix, Ben et moi nous sommes éloignés l'un de l'autre d'un air gêné. Ridicule, une fois de plus. On s'enlaçait souvent. Bon, d'accord, en général il ne portait pas qu'un simple tee-shirt.

— Comment se fait-il que je n'entende rien quand on entre chez moi ? ai-je demandé.

— C'est une grande demeure. Venez, ma mère a préparé une surprise pour fêter notre retour à la maison, a dit Rayna.

— Ce soir ? ai-je demandé.

— Tout de suite. Mais je peux dire à ma mère qu'il y a... des circonstances atténuantes.

Elle souligna ses dernières paroles d'un regard malicieux qui s'attarda sur le torse de Ben. Cela le fit rougir. Depuis deux ans, toute la famille de Rayna attendait désespérément que Ben et moi nous décidions à sortir ensemble. Ils avaient l'air de croire que mes parents l'avaient engagé pour qu'il devienne mon petit ami, et pas mon conseiller international.

C'était fou de penser que je connaissais Ben depuis seulement deux ans, et encore plus bizarre qu'au début je n'aie pas voulu entendre parler de lui. Mes parents avaient recruté Ben sans m'en parler dès que j'avais commencé à faire des piges de reporter photo aux quatre coins du monde, parfois dans des régions peu recommandables. J'étais furieuse, et j'imaginai un garde du corps comme un bout de viande sans cervelle qui me suivrait partout comme un petit chien.

J'aurais dû leur accorder plus de crédit. Leur souci principal n'était pas que je sois physiquement blessée. Nous avons eu de nombreuses discussions à ce sujet. Ils me faisaient confiance et savaient que j'éviterais tous les dangers manifestes. Ils s'étaient également réservé le droit de m'interdire toute mission qu'ils jugeraient inadaptée jusqu'à mes dix-huit ans. Ainsi, mes parents n'avaient pas fait appel à Ben pour ses muscles, mais pour son intelligence. À vingt ans, il avait déjà un doctorat, parlait plus de langues que c'est humainement possible, et avait des connaissances dans à peu près tous les domaines, bien que ses spécialités soient l'histoire mondiale et la mythologie. Dans mon travail, son savoir me protégeait mieux qu'aucun gorille à la peau dure.

Mais pour Rayna et Wanda (et probablement aussi pour George, puisqu'il était toujours d'accord avec les femmes de sa vie), Ben était mon âme sœur.

— Aucune circonstance atténuante. Problème de pull. Allons à la fête ! a déclaré Ben.

Quinze minutes plus tard nous étions tous chez Rayna, où Wanda avait préparé une fête typiquement américaine pour nous accueillir. La table de la salle à manger croulait sous le

poids des assiettes rouges, blanches et bleues débordantes de hot dogs, de hamburgers, de poulet frit, de purée, de Coca et Coca light, sans oublier la tarte aux pommes pour le dessert. C'était une quantité de nourriture folle pour cinq personnes et nous avons mangé comme des ogres. Ensuite, Ben a régné en maître absolu sur le marathon des charades. Je ne suis pas rentrée chez moi avant minuit, ou six heures du matin pour Paris. J'étais debout depuis vingt-quatre heures. La fatigue me piquait les yeux et chaque muscle de mon corps réclamait du repos.

J'étais sur le point de me coucher. Après avoir fait ma toilette, j'allais m'écrouler... quand mes yeux se sont portés sur l'ordinateur. Mon économiseur d'écran montrait un diaporama de mes images favorites, mais je ne pensais qu'à l'homme torturé de l'incendie et aux dix-neuf autres images que j'avais sélectionnées des heures plus tôt.

Assise à mon bureau, j'ai appuyé sur un bouton pour quitter l'écran de veille. J'ai observé un instant l'homme sur le camion de pompiers, si fascinant dans son tourment. J'avais envie d'imprimer l'image pour l'ajouter à mon book, mais pour n'avoir que lui, il faudrait tellement l'agrandir que l'image serait granuleuse.

J'ai réduit la fenêtre de façon à pouvoir survoler les dix-neuf autres photos, tout en me demandant laquelle allait réclamer mon attention en premier. J'ai cliqué sur la photo de Rayna devant le Parthénon, à Athènes. Dans une large robe blanche, elle levait les bras comme une déesse, tandis que ses longues mèches rousses s'envolaient dans son dos et qu'elle regardait la ville en contrebas. À l'arrière, le soleil couchant l'embrasait entièrement. L'effet était splendide... sauf un petit noyau de touristes que je n'arrivais pas à repousser en dehors du cadre.

Le moment était venu de rogner l'image.

En recadrant la photo, je remarquai quelque chose d'étrange dans la foule des touristes. Des pommettes familières et une mâchoire fermement serrée.

Non. C'était impossible.

Au lieu d'éliminer les touristes, je les ai agrandis deux, puis trois fois.

Vu le nombre de touristes présents au Parthénon ce jour-là, j'avais réussi un fabuleux travail de composition. Les seules personnes encore visibles étaient six membres d'un groupe de visiteurs, tous vêtus du même tee-shirt bleu ciel portant l'inscription « Le grec, c'est du chinois pour moi ! ». Ils observaient tous le monument, le montrant du doigt ou le prenant en photo.

Puis il y avait la septième personne, celle qui regardait l'objectif. Elle était cachée derrière trois visiteurs du groupe des tee-shirts bleus, de sorte que je ne voyais que la moitié de son visage. Une mèche de cheveux, une pommette affirmée, un œil marron perçant... mais c'était lui, sans aucun doute possible.

Le cœur battant, j'ai déplacé la photo du Parthénon sur la droite de l'écran pour ouvrir celle de Paris à côté, toutes deux agrandies pour mieux voir l'homme. C'était la même personne. L'homme, je le comprenais à présent, qui n'était pas seulement avec Rayna et moi à Paris, à la fin de notre voyage, mais qui était également en Grèce trois semaines plus tôt.

La panique m'envahit. Comment avais-je pu le rater ? Depuis l'incident de la photo de colonie de vacances, je me faisais un point d'honneur à être toujours en alerte, sur mes gardes et vigilante avec ce genre de choses, et pourtant je n'avais pas remarqué qu'un homme nous avait suivies à travers l'Europe.

Ça ne pouvait être que ça, non ? Il nous avait suivies pour nous harceler. Pour quelle autre raison se serait-il trouvé au début et à la fin du séjour ? Ça ne pouvait pas être une coïncidence. C'était impossible...

Je reportai mon attention sur les deux images. Le civil isolé parmi les pompiers, et l'intrus de la visite guidée : cet homme n'était jamais dans son élément sur aucune photo. Si ces deux images étaient isolées, l'explication serait facile, mais mises ensemble, elles révélaient quelque chose d'alarmant...

J'ai survolé les autres photos que j'avais mises de côté. Un frisson glacé parcourut mon corps. Si cet agresseur était avec nous au début et à la fin du voyage... était-il possible qu'il ait été avec nous pendant toute sa durée ? Rien que d'y penser, je tressaillis, mais est-ce que ça avait un sens ? Et si ces images m'avaient touchée non pas par sensibilité artistique, mais parce

que j'y avais senti un danger que j'avais ignoré dans la vraie vie ?

Toute trace de fatigue disparut instantanément. La peur ne me quitta pas tandis que je réduisais les deux images et que j'en ouvrais une autre. Elle représentait la basilique du Sacré-Cœur à Montmartre. Je l'agrandis, à la recherche de ce visage. Je ne le voyais pas, mais sur les autres photos, il ne m'était pas apparu immédiatement non plus. J'agrandis encore sans cesser de scruter l'image, les phalanges de mes doigts blanches à force de serrer la souris.

Là !

Une ombre sur l'un des parapets les plus élevés.

Je zoomai sur lui, la transpiration perlant sur mon front.

Il était là. Il avait le dos tourné, mais je voyais ses cheveux, la veste en cuir, le jean, la carrure musclée : c'était bien lui, à un endroit inaccessible aux touristes.

Comment était-il arrivé là ? Et pourquoi ?

En fait, ma première idée fut réconfortante. Il pouvait s'agir d'un garde du corps du gouvernement que Rayna et moi n'étions pas censées remarquer. C'était déjà arrivé. Ma mère avait provoqué suffisamment de colère pour que notre famille soit menacée, et à plusieurs reprises elle m'avait fait suivre à mon insu pour éviter de m'effrayer. Ça pourrait être une explication, mais dans ce cas, comment avait-il eu accès au parapet ? Et puis, c'était bizarre que je ne l'aie pas vu. J'avais toujours pincé les gardes du corps secrets en action. Il pouvait malgré tout être meilleur que les autres.

Et s'il avait été plus prudent que les précédents parce qu'il n'était pas là pour me protéger ? Au lieu de me protéger du danger... il pouvait être la source du danger.

Rapidement, j'ai ouvert les autres photos, une par une. J'inspectai furieusement l'arrière-plan, les coins, les parties apparemment les plus insignifiantes de chaque prise de vue, augmentant le zoom jusqu'à ce que chaque fois je le voie. Il était toujours là. Bien que chaque image représente une partie différente du voyage, un autre pays d'Europe, il était là. Toujours dissimulé, dans le fond, si petit qu'on ne pouvait le remarquer qu'en le cherchant, mais il était toujours là.

Je me mis à trembler, convaincue que cet homme m'avait voulu du mal et peut-être aussi à Rayna (nous kidnapper ? nous tuer ?), et qu'on avait eu de la chance qu'il n'ait pas trouvé l'occasion de passer à l'acte pendant le voyage. J'étais sur le point d'appeler ma mère en urgence, quand j'ai ouvert la dernière photo : une gargouille tout en haut d'une colonne de la cathédrale Saint-Vitus de Prague. J'avais pris ce cliché avec un zoom : rien que la gargouille ressortant d'un balcon, avec seulement une fenêtre et la façade de la cathédrale à l'arrière-plan.

Je zoomai sur la fenêtre, en m'attendant à trouver l'homme de l'autre côté. Il n'y était pas, ce qui voulait dire qu'il ne pouvait pas être sur cette image. Il n'y avait aucun autre endroit où se cacher.

Pourtant, je continuais de scruter la photo agrandie, de l'étudier d'un bord à l'autre. Et j'ai fini par trouver une ombre dans le coin supérieur de l'image, et de nouveaux frissons ont parcouru mes bras.

Je ne voulais pas l'agrandir. Je ne voulais pas voir de plus près, mais je devais le faire. J'ai zoomé une fois de plus en me concentrant sur l'ombre.

C'était lui.

Il avait les mains dans les poches de sa veste en cuir. Adossé au mur de la cathédrale, il regardait dans le vide d'un air pensif, le corps vaguement tendu. Comme s'il attendait le bus.

Seulement, il se tenait à plus de trois cents mètres de hauteur, et il n'était posé sur rien.

Sur rien du tout.

La souris vibrait dans ma main tremblante. Je retirai ma main, mais ne pouvais pas détourner mon regard de cette image. Qui était cet homme ? Qu'était-il ? Des idées me vinrent à l'esprit, plus absurdes et impossible les unes que les autres.

D'un autre côté, se tenir dans le vide l'était aussi.

Dans un éclair d'inspiration, je pris mon appareil pour prendre dix photos, faisant tourner ma chaise pour capturer les étagères, le placard, le lit... chaque partie de la chambre. Fébrile, je les chargeai dans l'ordinateur pour les ouvrir et les agrandir,

m'appliquant à distinguer une ombre inhabituelle, une quelconque image un peu floue.

Il n'y avait rien.

Mon cœur se calma, tandis que je continuais à tout passer au peigne fin. Malgré mes folles idées, il fallait croire que l'homme était un agresseur en chair et en os. En fin de compte, j'étais soulagée.

Puis j'ouvris la dixième photo, et je poussai un cri.

C'était mon placard, mais avec l'homme à l'intérieur.

## Chapitre 3

PÉTRIFIÉE, JE FIXAIS L'ÉCRAN DU REGARD.

Intérieurement, je m'en voulais. Après tout, je m'étais attendue à le voir, non ? C'était bien ce que j'avais imaginé ! C'est avant tout pour ça que j'avais pris ma chambre en photo. Mais l'imaginer et le voir étaient deux choses différentes. La théorie, je pouvais la mettre sur le compte du manque de sommeil, mais ça ?

Je ne me résignais toujours pas à me détourner de l'écran pour regarder le placard. Je n'y arrivais pas. Même si j'étais à peu près certaine qu'il ne s'y trouvait pas physiquement, je ne pouvais pas me défaire de l'idée qu'il y était. D'un autre côté, si je le voyais en me retournant, ce serait trop déstabilisant.

J'entendis des pas. Je sentis un mouvement, une main s'avancer vers ma gorge...

Poussant un cri, j'ai pivoté vers la droite. Il n'y avait rien.

Mais je voyais le placard à présent. Il était juste en face de moi, la porte entr'ouverte, comme deux minutes plus tôt, quand je l'avais photographié.

J'avais besoin de m'en assurer. Les tempes battantes, je me suis approchée de la porte du placard. J'ai tendu la main vers la poignée pour l'ouvrir entièrement, m'attendant à moitié à ce que l'homme en surgisse pour bondir sur moi.

Mais bien sûr, il ne se passa rien. Le placard était vide.

Ce qui me renvoyait à l'impossible : que l'homme à la mâchoire serrée n'ait été dans aucun de ces endroits avec Rayna et moi... mais qu'il était tout de même apparu sur mes photos.

Mais comment ? Comment ?

J'arrachai l'appareil photo de l'ordinateur avant d'éteindre l'écran. Cette histoire était complètement folle. J'avais besoin de dormir. Tout s'éclaircirait après une bonne nuit de sommeil. Je m'écroulai sur le lit, en faisant comme si c'était normal

d'allumer toutes les lumières de la pièce avant de se coucher. Mais une fois allongée sous l'éclat des lampes, la couverture enroulée autour de moi comme un cocon protecteur, je n'ai pas réussi à m'endormir. Chaque fois que je fermais les yeux, le visage de l'homme s'imposait ardemment et j'ouvrais les yeux.

Résolue à ne pas dormir de la nuit, je sortis une main de sous la couverture pour m'emparer de la télécommande du téléviseur. Il me fallait quelque chose d'inoffensif.

Gourmet TV. Parfait.

Le volume poussé au maximum pour étouffer mes pensées, je me suis redressée et adossée à une pile d'oreillers. Là, je sombrai dans l'oubli, comme en transe.

J'ai fini par m'endormir et rêver, mais pour la première fois depuis longtemps, mes rêves ne furent pas torturés. Bien au contraire.

Je me tenais près d'un piano dans un petit bar clandestin bondé. Ma robe à franges et mon pendentif suivaient mes mouvements alors que je dansais le shimmy en chantant à pleins poumons une note finale suraiguë. Le public sifflait et applaudissait la fin de ma chanson, et j'en profitais pleinement.

— Délia Rivers ! a fièrement crié Eddie, un cigare dans la bouche.

Son costume s'est tendu sur son gros ventre quand il s'est levé pour passer un bras autour de mes épaules.

Eddie était le propriétaire du bar clandestin. En fait, la ville de Chicago lui appartenait en grande partie. Moi aussi, il me possédait. Ce n'était pas le genre de type qu'on s'amusait à contrarier, pas si on tenait à la vie. Seulement, même quand il me colla un baiser baveux sur la joue, je ne pus m'empêcher de regarder le pianiste à la dérobée. Courbé sur son clavier, il me lança un regard. Son sourire doux-amer me serra le cœur.

C'est alors qu'un des hommes d'Eddie, Richie, est intervenu.

— Patron ! cria-t-il avant de surprendre le regard que j'échangeais avec le pianiste.

Richie a haussé les sourcils d'un air implorant. Il ne voulait pas que j'aie des ennuis. C'était un bon ami, et il avait raison, mais j'étais trop éprise pour pouvoir en tenir compte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a rugi Eddie en détournant mon attention de Richie.

— Désolé, patron. Il y a une descente !

Toute la foule s'est immédiatement ruée à l'arrière du troquet, nous compris. Nous n'étions pas vraiment en danger : Eddie avait également acheté la police. Mais leur accord voulait qu'on fasse bonne figure en s'enfuyant en cas de descente. Seuls Eddie et son équipe restaient sur place et devaient faire passer le lieu pour un établissement respectable, où l'on ne vend pas d'alcool, comme la loi l'exigeait.

Liberté ! Pendant une heure, au moins. Je trottais bruyamment dans la rue, le temps de m'assurer que j'étais seule, avant de prendre une allée à l'arrière du théâtre fermé. Mon pianiste était déjà là. Dans mon estomac, les nœuds se sont resserrés. Ils disparurent dès que je me mis à courir vers lui pour me jeter dans ses bras et l'embrasser de tout mon cœur.

— Ça me tue de te voir avec lui, Délia, a-t-il dit en s'écartant de façon à pouvoir me transpercer de son regard mélancolique. Pars avec moi. Allons à Hollywood. Tu as toujours voulu faire du cinéma.

Rougissant, j'ai détourné le regard.

— Tout le monde veut faire du cinéma.

— Tu n'es pas tout le monde. Tu as du talent. Mais tu as autre chose. Quand tu es sur scène, on ne voit que toi.

— Je joue dans un bar grand comme un placard. Comment veux-tu que les gens regardent ailleurs ?

Il m'a tendrement levé le menton pour plonger ses yeux dans les miens.

— Si seulement tu te voyais comme je te vois. Tu ne sais pas à quel point tu es différente. Tu pourrais avoir tout ce dont tu as toujours rêvé. Nous le pouvons tous les deux.

Ses mots m'ont donné la chair de poule, et sur le moment, je l'ai cru. J'allais même jusqu'à tout imaginer : notre fuite, le petit appartement que nous prendrions ensemble, chanter et jouer dans des tripots jusqu'à percer...

Mais ma vie n'était pas aussi charmante. Pour moi, il n'y avait qu'un seul chemin possible.

— Je ne pourrai jamais partir. Eddie me tuerait si je m'en allais.

— Tu ne crois pas que je suis là pour te protéger ? Je pourrais mourir pour toi, Olivia.

Ça m'a fait l'effet d'une claque et j'ai reculé d'un bond.

— Olivia ?

— Délia, s'est-il repris.

Il m'a tendu la main, mais je l'ai repoussée.

— Ce n'est pas la première fois que ça t'arrive. Qui est-ce ? Ta femme ?

Une ombre a traversé son visage, puis il a répondu :

— Non, ce n'est pas ma femme. Je te l'ai dit, ce qui s'est passé avec elle, c'était juste...

Il cherchait ses mots et fronçait les sourcils sous l'effort, mais il n'y arrivait pas.

— ... c'était il y a longtemps. Je suis tellement navré, Délia. S'il te plaît, regarde-moi.

Je savais que si je levais les yeux vers lui, je serais perdue. Mais c'était plus fort que moi. Ses yeux m'aspiraient et ce que j'y vis était dur et effrayé, mais ça ne mentait pas. Il disait la vérité, et elle était plus horrible que tous les mots.

— Je ne sais pas ce qu'elle t'a fait, mais si jamais je croise cette fille, je la tue, ai-je dit en soupirant, le laissant me prendre dans ses bras.

Sans un mot, il m'a souri avec mélancolie avant de poser une main sur ma joue, en me regardant comme s'il cherchait à mémoriser mon visage. J'ai frissonné en m'abandonnant contre lui. Il m'a embrassée...

Je me suis subitement assise, étourdie et désorientée. La télé criait des instructions sur l'arrosage de la dinde, et la réalité s'est imposée à moi : j'étais dans ma chambre. Mon lit. Gourmet TV.

Je me suis emparée de la télécommande pour éteindre la télé. Ce n'était qu'un rêve, mais tout avait l'air tellement vrai ! Et cet homme, le pianiste, c'était l'homme des photos. Je pouvais encore sentir ses lèvres sur les miennes comme si elles m'étaient familières. Une partie de moi mourait d'envie de fermer les yeux

pour retourner dans l'imaginaire, mais le soleil qui perçait à travers les fenêtres m'empêchait de me rendormir.

Préférant retourner à l'ordinateur, j'ai rallumé l'écran et touché le clavier pour sortir de la veille. Il était là, et il me fixait droit dans les yeux. La photo qui m'avait fait peur la veille au soir ne me faisait plus le même effet. J'ai zoomé sur ses yeux.

« Si seulement tu pouvais te voir comme je te vois », avait-il dit dans mon rêve. J'observai longuement ces deux sphères sombres et magnétiques comme si je pouvais m'y voir exactement comme il m'imaginait...

Puis j'ai éclaté de rire. Que m'arrivait-il ? À croire que j'étais devenue comme Rayna : il m'avait suffi d'un rêve plus frappant que les autres pour vivre dans le fantasme !

Contrôle de la réalité, les rêves permettent au cerveau de régler tout ce qui ne l'est pas dans la vie éveillée. Un fantôme qui vous suit partout est tout ce qu'il y a de plus perturbant. Mon cerveau l'aura perçu comme mon amoureux maudit en plein milieu des Années folles pour le rendre moins effrayant. Et ça avait marché. Il ne me faisait plus peur, et je pouvais désormais aborder les photos avec logique.

Pour commencer, je devais éliminer tout ce qui relevait du paranormal. Je n'y croyais pas. Dans ce domaine, je partageais le point de vue de ma mère. Mon père avait beau être un scientifique, il s'intéressait à tout ce qui « dépasse l'entendement ». Il était à l'origine de quelques-unes des poursuites de l'impossible les plus ridicules du monde et s'emballait sur les enjeux de l'éventuelle existence de la fontaine de Jouvence ou de grottes aux pouvoirs de guérison miraculeux, ou sur la découverte d'anciennes créatures toujours vivantes qui détiendraient la clé du secret de la vie éternelle.

Grâce à ces projets, mon père avait été responsable de quelques trouvailles archéologiques intéressantes, mais quand les fans New Âge avaient envahi Internet et les chats pour évoquer leur signification cosmique et transcendantale, ma mère et moi avions décroché. Nous connaissions la vérité : il n'y avait rien « au-delà de l'entendement humain ». Avec les bonnes informations, on peut tout expliquer. Les photos stockées dans mon appareil pouvaient sembler improbables,

mais c'était uniquement parce que je manquais d'informations pour les comprendre. Pour l'instant.

Soudain, des bruits métalliques résonnèrent au rez-de-chaussée.

— Mon cœur a bondi, mais je me suis rapidement détendue. C'était Piri. Depuis des années, elle était comme une grand-mère hongroise, qui me gâtait d'autant de riches desserts traditionnels (strudels et *tortas*) que de superstitions traditionnelles (toujours s'asseoir quand on va rendre visite à un bébé, ou on lui vole ses rêves). Maman et moi levions les yeux au ciel chaque fois, mais mon père, bien sûr, gobait tout, notant et archivant ses paroles dans son bureau à côté de ses recherches sur les mythologies anciennes et modernes.

Depuis la mort de mon père, j'essayais de ne pas passer trop de temps avec Piri. Ça pouvait sembler absurde, mais elle avait l'air de moins bien le vivre que nous. Elle courbait l'échine chaque fois qu'elle touchait un objet lui ayant appartenu. Ses yeux s'emplissaient alors de larmes et la maison résonnait de ses profonds soupirs. Parfois, ça me mettait en colère, cette façon de le pleurer alors que nous autres devons aller de l'avant. La plupart du temps, j'arrivais à l'ignorer. Je m'occupais tout en gardant mes distances.

Son arrivée était une bonne excuse pour sortir de la maison. J'avais également besoin de faire une pause pour m'éclaircir les idées. De plus, j'avais faim. Pas étonnant, à ma montre, il était midi passé. Ça faisait longtemps que je n'avais pas autant dormi.

Je pris le téléphone pour appeler Ben.

— Chez Dalt dans une heure ? ai-je proposé.

— Ça marche. Tu veux apporter la planche ?

— Ça dépend... ça ne te dérange pas de te faire humilier ?

— Apporte la planche.

— À tout de suite.

J'ai raccroché avant de filer prendre une douche. Une demi-heure plus tard j'étais sortie, la planche de cribbage<sup>4</sup> sous le bras.

— Bye, Piri ! ai-je crié.

J'étais déjà en route quand j'ai vu Piri apparaître sur le palier. Elle jetait l'eau d'une petite tasse dans ma direction, « pour que la chance abonde comme l'eau coule ».

Quelle folie !

Sur l'autoroute, j'ai poussé le volume de la radio en chantant faux et à tue-tête tout au long de cet agréable trajet. Ma mère avait proposé de m'acheter une voiture pour mon dernier anniversaire, mais j'avais refusé de me séparer de ma vieille Ford Bronco usée que j'adorais, avec sa peinture vert menthe à l'eau. Je voulais la garder jusqu'à ce qu'elle me lâche. Je me l'étais payée toute seule, en mettant de l'argent de côté jusqu'à pouvoir m'offrir cette beauté antique. Quand je voyageais, tous les véhicules de location rutilants me rappelaient à quel point j'adorais ma voiture. On se connaissait bien. On formait une bonne équipe. Pourquoi serais-je allée chercher ailleurs ?

Du parking, je vis Ben installé près de la fenêtre. Chez Dalt existait depuis toujours. Cette gargote ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre était l'arrêt obligatoire de tous les routiers passant sur la I-95 qui voulaient faire une pause, comme de tous les étudiants du Connecticut College qui mouraient de faim à trois heures du matin. C'est ainsi que Ben avait déniché cet endroit. Le lycée l'employait à temps partiel comme professeur adjoint. Il donnait quelques cours par semestre et vivait sur le campus, ce qui faisait qu'il connaissait bien les repaires des étudiants.

Chez Dalt me faisait penser à un train avec sa longue enfilade de tables et de banquettes qui s'étirait le long des fenêtres, et son comptoir près du gril sur lequel ils arrivaient à préparer tout ce qui était sur la carte. J'étais quasiment certaine que même les spaghettis étaient passés au gril. C'était probablement le meilleur restaurant du monde.

---

4 Jeu de cartes qui se joue avec une planche répertoriant les points.

Je mis mes lunettes de soleil et ma casquette de base-ball avant de sortir de la voiture. Les étudiants aimaient venir me voir pour parler politique, médecine, ou d'idioties New Âge. Si je trouvais formidable qu'ils s'intéressent à tout, je n'étais pas mes parents. Comme j'étais incapable de tenir des conversations satisfaisantes, ils repartaient toujours déçus.

— Envie de perdre ? ai-je demandé en remarquant la feuille de papier et les cartes que Ben avait déjà installées sur la table.

— Commentaire intéressant si l'on considère qu'aux dernières nouvelles, tu me dois soixante-quinze cents, a-t-il répondu en feuilletant son carnet jaune.

— Défaillance temporaire, ai-je dû admettre en me glissant sur le banc en face de lui.

J'ai posé la planche sur la table.

Ben vient d'une famille qui adore le cribbage. Je ne connaissais pas ce jeu avant de le rencontrer, mais le voir avec son ordinateur pour seul adversaire avait fini par me donner mauvaise conscience. Alors je lui avais demandé de m'apprendre. Bien sûr, c'était un bon professeur et en quelques semaines nous étions à peu près égaux. Puis un jour, il m'avait fièrement présenté ma propre planche. Cette consécration m'avait enthousiasmée. J'avais attaché une corde tressée à une extrémité pour pouvoir l'accrocher dans ma chambre, à une place d'honneur.

C'est alors que nous avons commencé à jouer pour de l'argent : vingt-cinq cents la partie. Deux fois par an, nous réglions nos dettes : une fois pour mon anniversaire, et une fois pour le sien. La plus grosse somme que nous ayons eu à payer s'élevait à un dollar, mais l'argent n'était pas l'essentiel. On avait envie de fanfaronner. Et il était également question de tradition. Nous jouions toujours avec ma planche tandis que les cartes et le carnet jaune étaient ceux de Ben. Changer l'un de ces éléments aurait été un blasphème.

Mais le cribbage n'était pas pour tout de suite. Je commençai par demander :

— Que se passe-t-il pour Alissa ?

— Alissa est très demandée, a dit Ben en sortant un carnet recouvert de cuir de sa sacoche en toile vert militaire.

J'éclatai de rire, Alissa, c'était moi.

C'était une idée de Rayna. Depuis toute petite, j'avais voulu être photojournaliste. J'avais toujours rangé mes meilleures prises de vue dans mon book, que je cachais sous mon lit. Rayna était la seule à connaître mon projet. Ainsi, personne ne m'en parlerait, et je n'aurais pas à le dire si j'échouais. J'avais attendu d'avoir seize ans pour envoyer mon book aux magazines, quotidiens, e-zines, journaux télévisés... partout. Les semaines suivantes, j'étais si anxieuse que j'avais du mal à faire une phrase. Chaque photo de mon book me touchait profondément et je le trouvais très puissant.

Les réponses avaient fini par arriver... que des lettres de refus. Cent versions de « Merci, mais nous travaillons sérieusement et nous ne publions pas les projets vaniteux des enfants de célébrités ».

Froissée, j'avais enfoui le book au grenier en jurant de ne plus jamais montrer mes photos à personne.

Rayna n'avait pas abandonné aussi facilement. Elle l'avait ressorti de sa cachette pour l'envoyer sous le pseudonyme d'Alissa Grande. Une semaine après l'envoi de mes books, j'avais reçu mon premier contrat et depuis je n'avais pas arrêté. Je ne gagnais pas une fortune, mais j'avais la chance de prendre des photos chargées de sens et de les faire partager au monde, ce qui me plaisait.

Pendant mon séjour en Europe avec Rayna, Ben s'était occupé des e-mails, de la boîte vocale et de la boîte postale d'Alissa Grande.

— Ai-je raté quelque chose de fabuleux ?

Ben me lut les offres. J'avais de la chance de pouvoir faire la difficile et de n'accepter que des boulots qui me parlaient et qui obéissaient à la règle « rien de trop dangereux » imposée par ma mère. Une importante course de chevaux dans le Maryland ?

Pas très intéressant. Un matador de seize ans qui affronte six taureaux dans la même journée ? Très intéressant, mais le magazine exigeait une approche protaouromachie qui n'était pas la mienne. Le succès d'une ancienne sans-abri qui a changé de vie en finançant la création de son entreprise grâce à des microcrédits ? Voilà qui me plaisait bien. Un grand oui !

— C'est tout, je crois, a dit Ben en haussant les épaules avant de se reporter à la liste comme s'il venait de remarquer une annotation. Attends, il y a autre chose... envie d'aller au carnaval de Rio ?

Il s'efforçait de garder un visage neutre, mais il n'y arrivait pas. Je n'en revenais pas !

— Tu veux rire ? Oui !!!

J'avais un million de raisons de vouloir aller au carnaval. Non seulement c'était une fête énorme qui durait quatre jours, unique en son genre, mais c'était aussi le rêve de tout photoreporter : les costumes richement ornés, les réjouissances débridées, et les foules de tous les horizons se pressant dans les rues pour faire la fête.

Bien évidemment, j'avais aussi une raison personnelle de vouloir me rendre au Brésil. Ça faisait un an que j'avais envie d'aller voir l'endroit où mon père était décédé. Je voulais parler aux gens qui avaient partagé ses derniers jours. Ma mère trouvait l'idée inutile et morbide. Elle avait déjà pris contact avec tous les membres du camp de GloboReach situé en périphérie de Rio, où mon père avait été vu pour la dernière fois. Elle leur avait parlé au téléphone le jour où il avait été porté disparu, et y était allée en personne dans la foulée. Tout le monde lui avait raconté la même histoire : que mon père, pendant son dernier séjour au camp, avait fait la même chose que lors de ses précédentes visites. Il avait vu des patients, conseillé d'autres médecins, étudié les opérations pour pouvoir améliorer le fonctionnement de l'avant-poste. S'était-il passé quelque chose de dramatique ou de violent ? Certainement, puisque la vie dans les favelas, la zone la plus pauvre de Rio, le voulait. Mais aucun drame ni acte de violence inhabituel, et rien qui soit personnellement lié à mon père.

Il était parti seul à plusieurs reprises, sans dire à personne où il allait. Mais il le faisait souvent. Il finissait toujours par s'investir personnellement dans la vie de ses patients, et il allait fréquemment rendre visite à d'anciens malades quand il retournait dans un camp de GloboReach. Il s'impliquait tellement dans chaque histoire individuelle qu'il s'embarquait dans des missions solitaires, se battant pour aider un peu plus

certaines familles ou certains villages. Considérant tout cela, personne n'avait prêté attention à l'absence de mon père avant plusieurs jours. À ce moment-là, les pistes s'étaient effacées et ni l'argent des Weston ni les puissants émissaires du gouvernement n'avaient rien pu y faire.

Il s'était écoulé quatre mois entre la disparition de mon père et la déclaration officielle de sa mort par le gouvernement. Pendant cette période, l'état d'esprit de ma mère était passé de la certitude farouche que son argent et ses relations allaient lui permettre de le retrouver à l'espoir déterminé qu'ils pourraient au moins lui apporter des réponses, puis au désespoir le plus terrible sur tout ce qui compose l'univers. Elle n'avait survécu qu'en fermant la porte sur l'ensemble. Elle avait peur qu'en me permettant de la rouvrir, je me retrouve à vivre dans le même monde de souffrance qu'elle.

Ce que ma mère ne comprenait pas, c'est que je n'avais toujours pas quitté ce monde. Pour m'en échapper, j'avais besoin d'obtenir mes propres réponses, même si elles étaient les mêmes que les siennes, et même si elles devaient éteindre mes dernières lueurs d'espoir qu'il soit encore en vie.

— Tu crois qu'elle va signer l'autorisation ? a demandé Ben en me voyant sortir mon portable et composer son numéro.

Mon dix-huitième anniversaire n'était que dans quelques mois et j'avais besoin de la permission signée de ma mère chaque fois que je voulais sortir du territoire. À l'aéroport, on ne la demandait pas toujours, mais c'était fréquent, et d'un point de vue technique c'était obligatoire. Si les douaniers me la demandaient au Brésil et que je ne l'avais pas, ils ne me laisseraient pas sortir de l'aéroport. Je serais obligée de rentrer par le premier vol.

Ma mère ne répondait pas. Je laissai un message avec toutes les informations nécessaires en lui demandant de me rappeler.

— Tu sais qu'elle ne va pas être d'accord pour que tu y ailles, a dit Ben.

— Je sais. Mais là c'est pour le travail. Je pense qu'elle va céder.

Faisant un geste vers les cartes, j'ai ajouté :

— Tu distribues ou tu préfères repousser l'agonie ?

— Belle phrase venant de quelqu'un qui est sur le point de se faire doublement battre à plates coutures.

— C'est ça ! Petit insolent, va.

Ben sourit en distribuant les cartes. Nous avons quitté Chez Dalt quelques heures plus tard, les comptes de nos parties de cribbage nous mettant à égalité.

Sur le chemin du retour, mon portable a sonné.

— *Shalom* ! N'est-ce pas le milieu de la nuit en Israël ? ai-je dit à ma mère.

— Ce n'est pas une bonne idée, Clea.

Des éclats de rire et des conversations animées se faisaient entendre derrière elle. Je compris qu'elle s'était éloignée d'un dîner pour m'appeler. Le genre de dîner qui a l'air simple et amical, mais pendant lequel de nombreux accords politiques décisifs se dessinent souvent. Elle voulait aller à l'essentiel, car elle ne pouvait pas rester en ligne très longtemps.

— C'est une vraie mission légale, ai-je dit.

— Celle pour laquelle on veut t'engager ou celle que tu comptes réaliser ?

— Je vais effectuer le travail qu'on me demande de faire.

Une explosion de rire a éclaté dans l'assemblée. Ma mère s'est jointe à eux.

— On en reparle plus tard. Je t'embrasse, a-t-elle dit en raccrochant.

J'ai souri. Elle n'avait pas dit non. J'ai monté le volume de la radio en poursuivant ma route. Je m'arrêtai chez Rayna pour grignoter du pop-corn et rattraper les programmes que nous avions ratés sur le câble. Il était tard quand j'ai replacé la planche de cribbage au mur, et j'imaginai que pour une fois j'allais m'endormir facilement.

J'avais raison. Je me suis endormie. Mais les rêves ont surgi.

La chambre était dans les tons rouges, assortie à mon peignoir. Assise devant un miroir, j'appliquais de la crème sur mon visage pour enlever l'épais maquillage de scène.

On a frappé à la porte. Trois coups rapprochés suivis de deux coups espacés. Notre code. Je me suis hâtée de déverrouiller la porte en prenant garde de ne pas faire de bruit. Je ne voulais pas qu'il entre avant que je ne sois prête. Je me suis rassise en

ôtant ce qui me restait de crème sur le visage. Enfin, j'ai éteint la mèche de la lampe avant de crier : « Entrez ! »

Je ne me suis pas retournée, mais nos regards se sont croisés dans le miroir. Nous sortions ensemble depuis un an et chaque fois que je le voyais, j'étais toujours aussi nerveuse. C'était le plus bel homme que j'aie jamais vu. Non pas qu'il ait un physique parfait. Il avait une petite bosse en haut du nez, comme s'il avait été cassé des années plus tôt et n'avait jamais vraiment guéri. Et bien qu'il soit jeune, de fines rides étaient visibles autour de ses yeux. Elles lui donnaient du caractère. On voyait qu'il avait lutté pour survivre, et qu'il avait gagné.

— Qu'est-ce qui t'a pris autant de temps ? J'étais inquiet, a-t-il demandé en retirant son chapeau haut-de-forme tout en avançant dans la pièce.

Pivotant sur mon siège, je m'apprêtais à répondre sèchement quand je l'ai vu sourire. Je me suis détendue en riant. Il me taquinait. Je disais souvent qu'il s'inquiétait beaucoup trop pour moi et que ça finirait par me tuer. Alors maintenant, il s'en amusait.

— Quel méchant garçon tu es !

— Et toi, tu es tellement bonne, a-t-il dit en brandissant un énorme bouquet d'iris rouges.

— Est-ce que ça t'a vraiment plu ?

— Tu es la meilleure Ophélie qu'ait eue Hamlet.

— En plus de deux cents ans ? Je ne suis pas sûre d'être à la hauteur de ton commentaire.

Sa bouche s'est arquée en un demi-sourire narquois.

— Oh, j'en suis certain...

J'ai levé les yeux au ciel en souriant la bouche fermée, de ce sourire qui était le mien quand je n'étais pas sur scène. Il ne me laissa pas m'en tirer aussi facilement ».

— Tu sais que je trouve que tu as un beau sourire, Anneline.

Je rougis. Il savait que je détestais cet écart entre mes dents de devant. Je l'oubliais quand je jouais, mais dans la vraie vie, j'avais l'impression d'avoir une gouffre au milieu du visage.

— Tu es tellement convaincue que tu décevrais les gens si tu leur montrais que tu n'es pas parfaite, s'ils s'apercevaient que

ton image brillante n'est qu'une façade, a-t-il poursuivi gentiment.

J'ai repoussé les larmes qui me sont montées aux yeux. Il connaissait la vérité profonde qui était derrière toutes mes actions, même quand il s'agissait de quelque chose de si effrayant et de personnel que je n'en parlerais jamais à personne.

— Tu ne comprends même pas que tu es parfaite. Tes imperfections sont ce qui te rend parfaite. Elles font de toi ce que tu es. C'est ce que les gens aiment tant. C'est ce que j'aime tant, moi aussi.

J'ai cligné des yeux pour retenir mes larmes, des larmes de reconnaissance. C'était ainsi depuis le jour de notre première rencontre, comme s'il était capable d'accéder aux recoins de mon cœur les plus craquelés. Il ouvrait les plaies, les inspectait, en retirait toute trace d'infection, puis les remplissait d'amour jusqu'à ce qu'elles guérissent.

C'était tellement bon que ça en devenait presque intolérable. J'ai souri avec sincérité, avant de rapidement changer de sujet. Montrant le bouquet d'iris qu'il tenait à la main, j'ai indiqué le vase de roses à longues tiges posé sur la table de ma loge.

— Des roses et des iris ? Tu es d'humeur extravagante, aujourd'hui.

Il a secoué la tête d'un air curieux.

— Je ne t'ai pas envoyé ces fleurs.

— Non ? Mais le mot dit : « De la part de votre plus grand fan. » Elles ont été livrées avant le début du spectacle. Elles ne sont pas de toi ?

— Je sais que tu préfères les iris. Puis-je ? a-t-il demandé en s'emparant du bouquet.

— Bien sûr.

Il a sorti les fleurs du vase pour les remplacer par les siennes et, grimaçant, les a laissées tomber.

— Est-ce que ça va ?

— Des épines, s'est-il plaint.

Plusieurs gouttes de sang perlaient sur sa main et grossissaient rapidement. Il a serré le poing pour contenir la douleur.

— Je vais te chercher un mouchoir.

— C'est inutile. Ça va aller.

— Quel martyr !

J'ai levé les yeux au ciel en sortant un mouchoir du tiroir, puis j'ai pris son poing serré dans ma main.

— Ouvre-la.

— Anneline, tout va bien.

— Ouvre !

Il l'a ouverte, et sa main ne portait aucune trace de blessure.

— Comment ça ? Que s'est-il passé ?

— Ça s'est arrêté de saigner, a-t-il répondu en haussant les épaules.

— Non, ai-je dit en passant le pouce sur sa paume et ses doigts. Il n'y a rien. Pas même une éraflure.

— Ça m'a à peine piqué.

— Tu avais du sang sur toute la main ! ai-je insisté.

— Serais-tu en train d'essayer de me faire saigner ? a-t-il demandé en riant.

Il a refermé sa main sur la mienne et, de ses doigts libres, ma levé la tête jusqu'à ce que nos yeux se croisent.

— Tout va bien. Je vais mieux que bien. Au moins, je peux encore...

Toujours en tenant ma main, il a posé un genou à terre et sorti une petite boîte de sa poche.

Non. C'était impossible.

Il a ouvert la boîte pour dévoiler un diamant unique, parfait, sur une bague délicate. Dans ses yeux, j'ai vu de l'amour pour l'éternité.

— Veux-tu m'épouser, Anneline ?

En l'espace d'une seconde, j'ai tout vu : la vie qui nous attendait, un tourbillon d'images s'enchaînant à une telle rapidité que je n'arrivais à en arrêter aucune, mais elles me laissaient un sentiment de bonheur si pur que j'en pleurais.

— Anneline ?

Ses yeux se sont froncés sous l'inquiétude.

— Oui ! Oui, je veux t'épouser !

Il n'a rien dit, mais son sourire resplendissait au moment où il s'est redressé et m'a soulevée dans ses bras. J'ai crié, ri et

pleuré et, autour de moi, le monde n'a plus été qu'un flou baigné d'extase...

Je me suis redressée dans mon lit, le souffle court. Étourdie, j'ai tourné la tête vers l'ordinateur, avec la conviction irrationnelle de voir cet homme surgir de l'écran noir.

Évidemment, il n'en est pas sorti, mais j'avais besoin de le voir. J'ai roulé hors du lit et, comme j'étais trop imprégnée des brumes du rêve pour tenir debout, je me suis écroulée sur le sol. J'ai immédiatement entendu frapper à ma porte.

— Que se passe-t-il là-dedans ? a demandé Piri.

— Tout va bien ! Juste un mauvais rêve ! ai-je crié.

La porte s'est aussitôt ouverte.

— Un mauvais rêve ? Quelqu'un marche sur ta tombe. Porte tes vêtements à l'envers aujourd'hui, pour que la chance revienne vers toi ! s'est exclamée Piri, alarmée.

Elle m'a observée en attendant que je donne à ces superstitions ridicules le respect qu'elles méritaient.

— Sans problème, je vais le faire, Piri. Merci.

Piri a acquiescé en refermant la porte. Avant qu'elle ne l'ait entièrement refermée, je l'ai vue regarder la porte du bureau de mon père et se signer. J'ai levé les yeux au ciel.

Je me suis relevée en regardant longuement l'ordinateur. Quelques minutes plus tôt, je brûlais d'impatience de l'allumer pour voir l'homme de mes rêves, mais à présent, je n'en étais plus si sûre. J'essayais de me répéter ce que je m'étais dit la veille, que ces rêves étaient ce qu'avait trouvé mon cerveau pour le rendre moins effrayant, plus facile à supporter. Je songeais même à ce que Rayna dirait : l'homme était mystérieux et séduisant et ça serait bizarre de ne pas fantasmer sur lui. Elle me dirait que c'était sans conséquence, et que je devrais remercier mon imagination pour cette nuit de plaisirs.

Le problème était que ces rêves ne pouvaient pas être un simple divertissement. Profonds et réels, ils s'accrochaient à moi comme une sangsue, me laissaient désorientée et bizarrement impuissante. Ça ne me plaisait pas. Il me semblait que plus je passerais de temps à regarder les photos, plus les rêves seraient vivants. Il valait mieux les éviter, peut-être

jusqu'à mon retour de Rio. D'ici là, j'imaginai que, le temps aidant, ils auraient moins de prise sur moi.

L'idée semblait bonne, sauf que les rêves ne se sont pas arrêtés. Chaque fois que je fermais les yeux, je plongeais dans un nouveau chapitre de mon histoire d'amour avec cet homme. Seulement, je n'étais jamais moi-même. J'étais Olivia, Catherine, Anneline ou Délia. Toujours l'une de ces quatre femmes, chacune d'elles vivant à une époque différente. Et les visions ressemblaient moins à des rêves qu'à des voyages dans le temps.

Au début, je détestais ça. Peu importe que je me sois sentie heureuse ou non pendant ces rêves, à mon réveil j'avais l'impression que mon esprit avait été détourné par le garçon des photos. Volontairement, je m'endormais devant les films les plus dramatiques dans l'espoir d'être aspirée par ces histoires dans mon sommeil. Il m'arrivait de sauter sur le tapis de course le soir et de courir pendant des kilomètres jusqu'à être certaine qu'une fois couchée, je serais trop épuisée pour rêver.

Rien ne m'aidait. Toutes les nuits, je remontais le temps. J'étais Olivia dans l'Italie de la Renaissance, et je m'appliquais à perfectionner ma technique de l'aquarelle en peignant l'homme que j'aimais et son meilleur ami Giovanni. Ils étaient de mauvais modèles. Incapables de rester immobiles pendant plus de deux minutes sans se moquer l'un de l'autre. D'autres nuits je vivais cent ans plus tard, dans la peau de Catherine dans l'Angleterre rurale, galopant à cru dans la campagne anglaise, l'homme des photos poussant son cheval pour parvenir à me suivre. D'autres nuits, Anneline m'emmenait sur la scène des plus grands théâtres de la France du XIX<sup>e</sup> siècle, ou Délia me transportait à Chicago en pleine Prohibition.

J'étais si frustrée que j'ai failli appeler mon psy pour lui en parler, mais quelque chose m'en empêchait. J'avais beau détester mon incapacité à combattre ces rêves, je les protégeais malgré tout. Ils étaient à moi. L'homme était mien. Je n'avais pas envie de le partager. Même si je ne pouvais pas expliquer ces sentiments, ils étaient bel et bien là.

Au bout d'une semaine entière de rêves, quelque chose d'encore plus étrange s'est produit ; au lieu d'être agacée par le

manque de contrôle que j'avais sur ces rêves, j'ai commencé à les rechercher. Ça n'est pas arrivé d'un coup, mais plus je passais de temps avec l'homme, plus je me sentais séduite, et moins le manque de contrôle m'ennuyait.

L'homme avait quelque chose de particulier. J'avais beau essayer de me protéger et de me cacher, il voyait toujours le fond de mon âme et tout ce que je ressentais au plus profond de moi. Et tandis que sa magie opérait sur quatre autres femmes, quand je dormais, ces femmes étaient moi. Elles me ressemblaient physiquement (à l'exception des dents écartées d'Anneline), elles parlaient comme moi, et au fond d'elles il y avait les mêmes peurs tues et profondément ancrées que nous craignons toutes de montrer.

Ces peurs ne perturbaient pas le moins du monde l'homme. En fait, c'est pour elles qu'il m'aimait, et aussi pour les excentricités que j'avais développées afin de les cacher. On aurait dit qu'il était fait pour moi. Avec lui, je me sentais en sécurité et aimée comme personne ne l'avait jamais fait dans la vraie vie. Il portait même une marque montrant qu'il m'appartenait. C'est ce que j'aimais à croire. Sur son torse, il avait un petit tatouage... un tatouage en forme d'iris.

En fin de compte, peu m'importait qu'il s'agisse de rêves. J'étais incapable de résister. J'ai commencé à inventer des excuses pour me coucher de plus en plus tôt, allant jusqu'à faire des siestes pour satisfaire la partie de moi qui désirait être avec lui. Me réveiller me brisait le cœur. Chaque fois, je m'asseyais sur mon lit, et en comprenant que j'étais seule, j'avais l'impression qu'on m'avait arraché une partie de mon être. Je me raccrochais aux souvenirs des rêves aussi longtemps que possible, mais ils s'évanouissaient toujours trop rapidement.

Je restais triste, vide, et j'en voulais plus. Penser à lui la journée ne me donnait pas la même impression physique de réalité, mais comme c'était tout ce que j'avais pour combler le vide entre les plages de sommeil, je devais m'en contenter.

— Voilà, a dit Rayna en fermant brusquement mon ordinateur portable.

Nous étions à une semaine du départ pour Rio et sur la desserte de la cuisine, nous travaillions à des devoirs d'études.

— Rayna ! J'aurais pu perdre mon travail !

— Je t'en prie. Tu n'as rien tapé depuis une heure. Prends ça comme l'intervention d'une personne unique : qui est-il, et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Je me sentis rougir.

— Qui est qui ?

— Franchement ? Tu vas jouer à ça avec moi ? Clea, ça saute aux yeux ! Tu es quasiment délirante. Tu es à des milliers de kilomètres depuis notre retour de...

Elle a poussé un cri en me tapant le bras.

— Oh, non ! Mon Dieu ! C'est Ben, n'est-ce pas ? Je vous ai vraiment dérangés le soir de notre retour de Paris. C'est Ben, et tu ne m'en as pas parlé pour éviter que je te dise que je te l'avais dit ! Tu es trop nulle ! s'est-elle exclamée avec un sourire réjoui qui m'a coupé l'envie de lui dire la vérité.

— Non ! Rayna, ce n'est pas Ben, C'est personne.

— menteuse.

— D'accord, ce n'est personne de réel, ai-je précisé en grimaçant.

Elle me fixait toujours d'un air sceptique. Je n'allais pas pouvoir m'en sortir sans lui donner une information ou deux. En vérité, même si j'avais terriblement envie de garder cet homme pour moi, il me bouleversait à un tel point qu'une partie de moi mourait d'envie d'en parler à ma meilleure amie. Cela dit, je ne savais pas comment évoquer un homme qui n'existait que dans mes rêves.

Après une profonde inspiration, je me suis lancée. Je lui ai tout dit sur mes rêves, mais sans préciser où je l'avais vu la première fois. J'ai simplement raconté que je l'avais vu en photo quelque part.

C'était finalement très agréable de parler de lui. J'avais l'impression que je n'allais pas réussir à m'arrêter. À la fin, Rayna me contemplait en silence.

— Tu sais ce que je vais dire, je crois ? a-t-elle demandé.

— Que j'ai besoin d'un mec.

— Tu en as vraiment besoin.

— Je n'ai pas besoin d'un amoureux.

Rayna a arqué un sourcil.

— Je n'ai pas besoin d'un amoureux, mais ça ne veut pas dire que je sois contre cette idée. Simplement, je ne veux pas être avec quelqu'un juste pour être avec quelqu'un, ai-je précisé.

— Et ce garçon imaginaire de tes rêves est la bonne personne ?

« Oui ! Il l'est ! » ai-je eu envie de crier, mais elle m'aurait prise pour une folle.

Cependant, c'était entièrement vrai, à cent pour cent. L'homme de mes rêves était le bon. Il le prouvait toutes les nuits.

Évidemment. Même si mes rêves semblaient réels, ce n'étaient que des rêves, ce qui voulait dire que la personnalité de l'homme était un pur produit de mon imagination. Forcément, il me connaissait mieux que personne ! Pourquoi ne pas le rendre parfait pour moi ? J'avais imaginé le tatouage en forme d'iris, une bonne trouvaille qui permettait de le relier à mon père et qui me rappelait à quel point il me manquait. Freud se serait bien amusé avec ça.

Pourtant, même si tout avait l'air évident, ça ne changeait rien à mes sentiments. Je fermai la bouche en laissant croire à Rayna qu'elle avait raison. J'ai même ajouté qu'elle pourrait me faire rencontrer quelqu'un à mon retour de Rio, tout en sachant que personne ne serait à la hauteur de l'homme que j'avais créé.

Trois jours plus tard, c'est Ben qui m'a coincée. Nous étions Chez Dalt et j'étais en train de terminer mon muffin aux myrtilles – grillé, bien sûr – pendant que nous jouions au cribbage et que je rêvassais.

— Dis-moi, quand les Martiens s'emparent de ton corps, ça fait mal ou restes-tu globalement inconsciente ?

— Hein ?

— Je viens juste de t'écraser trois fois de suite. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il a haussé les sourcils. Quand il était d'humeur à mener l'enquête, c'était impossible de lui échapper. Je me suis imaginée en train de tout lui déballer comme avec Rayna et j'ai failli m'étrangler. Plutôt mourir que de décrire mes rêves à Ben ! Il m'en reparlerait jusqu'à la fin de mes jours.

Pourtant, je devais lui dire quelque chose, et il me connaissait trop bien pour avaler un trop gros mensonge.

J'ai repensé aux photos. Je pouvais lui en parler sans évoquer mes rêves. Ben était comme mon père. Il raffolait de tout ce qui était considéré comme inexplicable. Il adorerait probablement la photo de l'homme à la cathédrale Saint-Vitus, se tenant dans les airs sans appui.

— Tu vas me prendre pour une folle mais... ai-je commencé.

— C'est déjà ce que je pense, alors...

Après une longue inspiration, je me suis lancée. Je lui ai parlé de chaque photo, dont celles qui étaient impossibles et semblaient prouver que l'homme ne se trouvait pas vraiment sur place quand j'avais pris ces photos. Quand je me suis tue, Ben fronçait les sourcils et l'inquiétude avait envahi ses yeux.

Il me prenait vraiment pour une folle. Je n'aurais pas dû lui en parler.

— Pourrais-tu arrêter de me regarder de cette façon ? Je sais qu'il y a une explication logique. Je ne la connais pas encore, mais...

— Tu dois me montrer ces photos, a déclaré Ben avec gravité.

— Euh, d'accord, ai-je répondu sans être vraiment certaine d'avoir envie de les partager. Après Rio, je me suis dit que je les regarderais à nouveau pour essayer de...

— Maintenant, Clea. J'ai besoin de les voir tout de suite.

## Chapitre 4

VINGT MINUTES PLUS TARD, Ben était dans ma chambre, appuyé lourdement sur mon bureau. Une main dans ses cheveux, il étudiait l'écran de mon ordinateur. Je cliquais sur chaque photo, ouvrant d'abord la première version, puis l'agrandissement qui faisait apparaître l'homme de mes rêves. Le voir sur l'écran me faisait plus d'effet que je ne l'aurais cru. Mon cœur battait si fort qu'il résonnait dans ma tête au point que je me suis demandé si Ben pouvait l'entendre.

J'ai jeté un coup d'œil vers lui pour m'en assurer, mais il ne me regardait pas. Il avait les yeux rivés sur l'écran.

— Ça t'ennuie si je prends les commandes ? a-t-il demandé fermement, une main posée sur la souris.

Je ne laissais jamais personne se servir de mon ordinateur et Ben le savait, mais en cet instant j'avais besoin de toute mon énergie pour garder mon calme. Acquiesçant, j'ai laissé Ben prendre la souris et cliquer sur toutes les photos en augmentant le zoom sur la silhouette de l'homme, ses yeux, ses lèvres...

Je tressaillis. Il fallait que ça cesse ! Je n'étais pas moi-même et je n'aurais aucune bonne explication à fournir à Ben s'il m'interrogeait.

— Clea, a-t-il commencé.

Je grimaçai, me préparant à la conversation la plus embarrassante de toute ma vie. Ben avait l'air épuisé, comme si les dix dernières minutes l'avaient vidé de son énergie. Ôtant la main de ses cheveux, il m'a regardée d'un air confus.

— Je dois te montrer quelque chose en bas.

— Ah bon ?

Je ne voyais pas ce qu'il pouvait avoir à me montrer dans ma propre maison, mais je l'ai malgré tout suivi dans l'escalier pour descendre deux étages. Puis il a tourné en direction de l'atelier de mon père.

— Ben, ai-je commencé à l'avertir.

— Je sais. Mais on doit entrer.

Je me suis retenue de hurler en l'écartant de la porte au moment où il l'a ouverte. Cet atelier avait été le refuge intime de mon père. Aussi loin que ma mémoire remonte, la règle était que soit on y entrait avec mon père, soit on frappait et on attendait sa permission. Passer du temps avec lui dans l'atelier était un honneur qui nécessitait une invitation, ce qui signifiait que la porte était restée fermée depuis un an. Entrer sans lui me faisait l'effet d'une profanation.

— Il voudrait que tu le fasses, Clea. Crois-moi, a ajouté Ben.

Pour la première fois, j'éprouvais une certaine colère envers Ben. Grant Raymond était mon père. Comment Ben pouvait-il savoir mieux que moi ce qu'il aurait voulu ? J'étais sur le point de formuler la réponse désagréable qu'il méritait, mais le visage de Ben, d'un blanc fantomatique, m'a coupée net. Quelque chose n'allait vraiment pas, et pour une raison que j'ignorais il avait besoin de m'en parler dans l'atelier. J'entrai.

Comme son bureau, l'atelier de mon père était un maelström de feuilles volantes, de livres et de fournitures en tout genre. Tandis que le bureau croulait sous le chaos de ses activités professionnelles, l'atelier vibrait du chahut déchaîné qu'étaient ses loisirs. La photographie numérique régnait en maître, et pas moins de trois gros moniteurs d'ordinateur se dressaient comme des îlots au milieu des rames de papier photo, des cartouches d'encre de secours et d'un amas de cordons USB. Partout, on trouvait des tomes de mythologie et d'histoire, chéris et cornés, venus des quatre coins du monde. Parmi les autres livres il y avait toutes sortes de travaux sur Shakespeare : des pièces de théâtre, des sonnets, des biographies, et des volumes de commentaires sur son œuvre.

J'avais le cœur brisé. Il me manquait tellement. Je détestais l'idée que même le plus petit de mes souvenirs de lui s'estompait, et pourtant j'avais presque complètement oublié avec quelle passion mon père s'était intéressé à Shakespeare environ six mois avant sa disparition. Ma mère était sidérée. Elle avait passé des années à supplier mon père de l'accompagner au théâtre, puis tout à coup il s'était mis à en lire

voracement. Il était comme ça. Quand un nouveau sujet l'emballait, il en dévorait tous les aspects.

Ben a ouvert le placard où mon père rangeait tous ses appareils photo, de son dernier outil numérique aux objets de collection, comme les Brownie qu'il avait achetés sur eBay ou les Polaroid One Step morts depuis longtemps qu'il n'avait jamais pu se résoudre à jeter. Voir Ben les déplacer et les cogner les uns contre les autres me faisait mal au cœur.

— Fais attention, ai-je dit.

— Désolé. J'y suis presque.

Il a poussé quelques appareils photo, puis s'est dressé sur la pointe des pieds. Penché en avant, il a appuyé sur la paroi du fond. Que faisait-il ?

— Là, a-t-il dit.

— Où ça ? De quoi parles-tu ?

Sans répondre, il a porté un marchepied jusqu'au mur opposé qui était couvert de photos encadrées. La plupart étaient des clichés que mon père avait pris lui-même, comme la 8 x 10 de ma grosse tête ronde souriante de bébé de trois mois. D'autres étaient mes œuvres, telle la fille qui portait une prothèse à la jambe et qui franchissait la ligne d'arrivée lors de sa première course de cross.

Mais alors que Ben grimpait sur le marchepied, j'ai remarqué que l'un de ces cadres était entrouvert et qu'il ressortait légèrement du mur. La photo représentait deux fioles en mauvais état, effritées et à moitié enterrées, des objets qui avaient fait de mon père une rock star parmi les adeptes du New Âge. Des sites entiers et des forums de fans étaient dédiés à ces fioles, ce qui me semblait ridicule même si mon père trouvait ça formidable.

Mon père avait organisé, financé et participé à ces fouilles destinées à trouver « les anciennes fioles de l'élixir de vie », se rendant personnellement en Italie pour tout superviser. Quand les fioles avaient été déterrées, même les médias généralistes avaient annoncé la nouvelle, sans oublier de préciser qu'elles étaient effectivement très vieilles, mais également très vides. Pas d'élixir de vie. Mon père s'en moquait. Il était enchanté par

la découverte, et il avait dû prendre des centaines de photos des fioles avant de les confier au Museo nazionale.

À présent, l'une de ces photos marquait le passage vers un compartiment secret que Ben connaissait et dont j'ignorais totalement l'existence. Ben ouvrit la porte en grand et ressortit un dossier débordant de documents. Il m'a rejointe à la longue table qui avait servi d'espace de travail à mon père, et a posé bruyamment le dossier.

Des photos. L'épais dossier regorgeait de photos.

— Pour quelle raison ton père t'a-t-il dit qu'il m'avait engagé ? a demandé Ben.

— Pour ton savoir, ai-je répondu.

— Mon savoir. Ça, c'est la raison pour laquelle ta mère m'a choisi. Ce que je sais n'intéressait pas ton père. Il m'a engagé pour ce que je ne savais pas et pour ce en quoi je crois.

— Je ne comprends absolument pas ce que tu veux dire. Qu'est-ce que ça signifie ?

Ben prit une profonde inspiration et se passa à nouveau une main dans les cheveux, tirant dessus comme s'il pouvait extraire les mots justes de sa tête.

— Il y a des choses qui dépassent l'entendement, a-t-il commencé, et je me suis demandé s'il cherchait à citer mon père ou s'il le faisait involontairement. Des choses que nous devons accepter, parce que nous ne pourrons jamais les expliquer. Ton père y croyait, et c'était important pour lui que j'y croie aussi.

Je savais que mon père et Ben aimaient tout ce qui n'était pas réaliste. Il ne m'apprenait rien. À de multiples reprises, j'avais levé les yeux au ciel en assistant à leurs conversations tardives. Mais d'après Ben, mon père exigeait de lui qu'il croie en ces choses pour obtenir ce poste, et c'était étrange.

— Pourquoi ? ai-je demandé.

— Pour que je puisse te protéger, a-t-il dit avant d'ouvrir le dossier. Tu la reconnais ? a-t-il demandé en montrant la première photo de la pile.

— Bien sûr, ai-je répondu.

Elle avait été prise le jour où ma mère, Rayna et moi avions quitté l'hôpital presque dix-huit ans plus tôt. Nous étions à l'accueil, en chemin vers la sortie : ma mère et Wanda dans

leurs chaises roulantes, les nouveau-nés Rayna et moi sur les genoux de nos mères.

— Tu vois tous les gens dans le fond ? a poursuivi Ben.

J'ai fait oui de la tête. Mon père avait admis qu'il était trop troublé pour la cadrer correctement. Tous les quatre, nous étions dans le bas de l'image, au premier plan, tandis que d'autres personnes occupaient le reste de la photo.

— Ton père a agrandi cette photo de façon à voir tout le monde. Il a dit qu'il ne savait pas pourquoi, mais qu'il devait le faire.

Ben est passé à la photo suivante. C'était la même prise de vue, sauf que les inconnus présents à l'accueil étaient plus grands, plus nets. Je distinguais même le hall derrière l'accueil : des vagues silhouettes d'infirmiers transportant un brancard parmi d'autres personnes.

— Tu vois quelque chose de familier ? a demandé Ben.

J'ai fait non. Je ne voyais rien, mais je commençais à comprendre où tout cela allait nous conduire, et mon estomac s'est serré sous l'effet de l'anticipation.

L'air grave, Ben a retroussé les lèvres en passant à l'image suivante.

— Et maintenant ? a-t-il repris.

Des vertiges m'ont assailli au point que j'ai dû me retenir à la table.

Il était là.

L'homme de mes rêves.

Il était dans le hall du fond, debout près des ascenseurs. Il y avait du grain sur l'image, mais c'était lui, à n'en pas douter. Et même si ça remontait à près de dix-huit ans, il était exactement comme sur mes photos. On ne lui aurait pas donné un jour de moins. Même ses vêtements étaient identiques : une veste en cuir noir sur un jean et un tee-shirt gris.

— Ton père disait qu'il ne pouvait pas l'expliquer, mais que ce garçon avait quelque chose... qui n'était pas normal.

J'ai observé l'image de plus près. L'homme était loin de ma mère et de moi, mais il regardait dans notre direction, et il n'avait pas l'air heureux. Le dos légèrement voûté, il enfonce ses mains dans ses poches, semblant être au bord des larmes.

Ben me regardait comme s'il attendait ma réponse, mais je ne savais pas quoi dire.

— Il a l'air triste, ai-je fini par avancer.

Ben a acquiescé.

— Ça n'a rien de bizarre dans un hôpital, mais ton père était convaincu que s'il était triste, c'était à ton sujet. Ce n'était qu'une impression, mais il y croyait et il m'a dit que pendant un certain temps, il agrandissait chaque photo qu'il prenait pour l'inspecter. Il pensait que s'il avait raison, ce type finirait par réapparaître. Ça n'est pas arrivé, et ton père s'est dit que c'était ridicule. Il fallait qu'il travaille, il voulait passer du temps avec toi et ta mère... il ne pouvait pas occuper tout son temps libre à chasser les fantômes.

Ben me regardait à la dérobée, sachant qu'en temps normal je l'aurais repris en entendant ce mot. Cette fois-ci, je n'en fis rien.

— Grant m'a raconté qu'un jour, quand tu avais environ quatre mois, il travaillait sur des jpeg quand il a de nouveau eu cette impression et...

Au lieu de m'expliquer, Ben a préféré passer à l'image suivante. C'était un événement officiel. Des tables rondes étaient recouvertes de nappes et de vaisselle raffinées et ma mère portait une robe de soirée noire, des talons hauts et moi accrochée sur sa poitrine dans un porte-bébé. Je me souvenais de cette photo. Ma mère aimait me raconter qu'elle m'emmenait partout avec elle quand j'étais bébé. Les électeurs avaient craqué pour sa façon de prouver qu'elle pouvait être totalement dévouée à la fois à son nouveau-né et à sa carrière. De toute évidence, elle travaillait dans ce sens sur cette photo, serrant la main au vice président des États-Unis et à sa femme, avec moi qui souriais comme un ange.

Sachant mieux que jamais ce que je cherchais, j'ai regardé brièvement ma mère et moi avant de passer à l'arrière-plan. Je n'ai pas eu besoin de l'observer longuement.

— Là, ai-je murmuré en indiquant une chaise à quelques tables de celle de ma mère.

L'image était petite, mais...

— Exactement, a confirmé Ben en passant à la photo suivante, qui était bien sûr un agrandissement du point précis que je venais d'indiquer. L'homme détournait la tête. Les coudes sur la table, il avait le poing droit appuyé contre sa tempe. Il n'avait pas l'air à sa place, avec sa veste en cuir et son jean en opposition totale dans cette foule en robes habillées et smokings.

— C'est difficile de le manquer, a dit Ben en exprimant mes pensées à voix haute, mais ton père a dit qu'il ne l'avait pas vu sur les lieux. Personne ne la vu. Ton père a demandé à plusieurs personnes. Il a fini par tirer la même conclusion que toi, quand tu as pris ta chambre en photo : le jeune homme n'était pas vraiment là.

— Il n'avait pas l'air d'être là, mais il doit y avoir une explication logique. La physique des quanta, même, quelque chose qu'on ne comprend pas vraiment, ai-je clarifié.

Ben a simplement haussé les épaules, avant de passer à d'autres photos : moi bébé, enfant, adolescente... toujours une image normale suivie d'un agrandissement qui montrait le même homme sans âge.

— Ton père m'a dit qu'au début, il était très inquiet, a poursuivi Ben en passant d'une image à l'autre, d'autant plus qu'il ne pouvait en parler à personne. Il savait que ta mère le prendrait pour un fou. Mais quand tu es devenue une petite fille, et puisque rien d'horrible ne t'était arrivé, il s'est moins inquiété, même s'il restait confus.

— Attends, celle-ci est de moi, ai-je dit en posant la main sur la pile d'images.

C'était ma première photo vraiment réussie, et je l'avais prise le jour de mon huitième anniversaire. Nous étions à Kauai, et je tenais plus que tout à faire une promenade à cheval le long de la plage au soleil couchant. Ma mère était ravie, et pendant la balade, j'avais pris cette photo parfaite de ma mère, mon père et Rayna à cheval, dont les contours étaient soulignés par les rayons rose étincelant du soleil.

— Je sais. Ton père m'a dit qu'il se demandait si ce garçon pouvait apparaître sur tes photos, alors de temps à autre il les analysait. Et bien sûr...

Ben est passé à l'image suivante : un agrandissement de celle que je connaissais si bien, mais cadrée sur l'océan loin derrière ma mère, mon père et Rayna. Des rochers affleuraient à la surface de l'eau. Assis parmi les roches escarpées et les arêtes, l'homme.

J'ai eu l'impression de mettre une éternité avant de retrouver ma voix.

— Alors, ce garçon, *ce...*

J'ai failli répéter le mot « fantôme » employé par Ben, mais il est resté coincé dans ma gorge.

— Il est sur mes photos depuis toujours ?

Ben me l'a confirmé d'un signe de tête.

— Sur les photos de toi comme sur les photos que tu prends. Pas sur toutes, mais il y en a probablement plus que ça. Ton père n'a trouvé que celles qui retenaient son attention, comme celles de ton voyage qui ont attiré la tienne.

— Mais pendant tout ce temps, comment se fait-il que je n'aie rien remarqué ?

— Je ne sais pas. Peut-être que ce n'était pas le bon moment pour que tu voies ça.

— « Ça » ?

Ben a fouillé dans les volumes empilés sur les étagères remplies à craquer, avant d'extraire un énorme ouvrage à la couverture en cuir rouge craquelé dont les pages étaient lustrées par le temps.

— Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé.

La couverture ne portait pas de titre, juste un grand cercle gaufré.

— Ça ne va pas te plaire. Ce cercle est un ancien symbole de la vie éternelle. Le livre est un guide du monde des esprits. Ton père pensait y trouver des réponses.

J'ai regardé Ben avec méfiance, mais il s'est contenté de me tendre le livre. Je l'ai ouvert avec précaution. Les pages avaient été découpées à la main, toutes de tailles légèrement différentes, et les lettres n'étaient pas parfaitement alignées. La calligraphie d'un style ancien était grossière, difficile à lire, et presque entièrement masquée par les bordures et les illustrations dessinées à la main. Je m'arrêtai au marque-page placé devant

le dessin resplendissant d'un homme ailé d'une beauté saisissante. Les ailes largement déployées, il souriait d'un air protecteur à un enfant couché dans un berceau. À côté du bébé, il y avait un Post-it sur lequel mon père avait griffonné « Clea ? ? ? ».

Je levai les yeux vers Ben.

— Tu arrives à déchiffrer le titre ? a-t-il demandé.

J'étudiai les lettres ornées.

— « Ange gardien » ? ai-je proposé.

Ben a acquiescé.

— C'est ce que Grant espérait, que l'homme soit ton ange gardien, te protégeant contre tout.

Je souris, en repensant qu'il était toujours protecteur dans mes rêves.

— C'est logique, songeai-je avant d'ajouter rapidement : dans toute cette histoire folle et impossible.

Ben a incliné la tête sans se prononcer.

— Ton père n'en était pas convaincu.

Il indiqua à nouveau le livre d'un geste et je remarquai un autre marque-page. J'eus le souffle coupé : cette page était également composée d'une illustration représentant un homme ailé, mais dans les tons rouges. S'il avait le corps d'un dieu, son visage était monstrueux, et il portait un regard malveillant sur une femme endormie à l'air innocent, tout en écartant les bras, les muscles tendus par la rage alors qu'il se préparait à bondir.

Là aussi, mon père avait collé un Post-it, près de la femme endormie, mais les lettres étaient plus petites et plus timides. « Clea... ? » s'interrogeait-il.

Je fixai le titre du regard. J'avais déjà entendu ce mot mais j'avais la nette impression que dans ce contexte il n'avait aucun rapport avec la musique.

— *Incubus* ? ai-je demandé à Ben.

Il a acquiescé, l'air grave.

— Une âme perdue, en général celle d'un homme, devenue esprit diabolique et qui s'attache à une personne afin de la détourner du droit chemin. L'esprit est de nature... portée sur le sexe.

Il rougit en se reportant à l'image.

— Comme on le voit ici. L'incube va voir une femme et a... tu sais... des rapports avec elle pendant son sommeil.

Je restai bouche bée, me réjouissant de voir Ben détourner le regard, car des flots d'images grisantes sorties de mes rêves me revinrent en accéléré. Je retenais mon souffle malgré moi et je m'en aperçus en expirant bruyamment, puis je tentai de camoufler ce son par un rire.

— Ça n'a rien d'amusant, Clea.

— C'est absurde. Même si les esprits maléfiques existent, ne me serais-je pas rendu compte que l'un d'eux me poursuivait depuis toujours ? Est-ce qu'il ne me serait pas arrivé des choses horribles ?

— Ça peut encore arriver. Il est possible qu'il attende le bon moment. Peut-être que le moment est venu, et c'est pour ça que tu t'es mise à le voir partout.

— Donc, ce serait un esprit maléfique patient, ai-je dit avec sarcasme.

— Tu sais quel autre mot vient de la même racine latine *qu'Incubus* ? « Incuber ». Je crois que cette... chose n'a fait que mûrir et que maintenant elle est prête à sortir pour faire ce qu'elle veut. Et je pense que ton père serait d'accord avec moi.

— Tu n'as aucune idée de ce que mon père penserait, ai-je répliqué avec jalousie, mais je savais que c'était faux.

Durant la dernière demi-heure, Ben avait prouvé qu'il connaissait mon père bien mieux que je ne l'avais cru. Peut-être mieux que je ne le connaissais moi-même.

Ben a levé la main vers ses cheveux, puis s'est ravisé.

— Je suis désolé. Je sais que ça fait beaucoup. C'est juste que... c'est la vraie raison pour laquelle ton père m'a embauché. Quand tu as commencé à voyager, il voulait que tu aies quelqu'un à tes côtés qui sache tout ça et qui resterait vigilant, au cas où il se produirait quelque chose de bizarre. Il se faisait du souci pour toi. Moi aussi, je m'en fais.

Il s'inquiétait réellement. Je le voyais dans ses yeux. Que je croie ou non aux théories qu'il partageait avec mon père au sujet de l'homme des photos ne changeait rien au fait qu'ils voulaient l'un comme l'autre me protéger, et je devais respecter ça.

— D'accord. Alors, à ton avis, que devrions-nous faire ? ai-je demandé.

— Je pense que nous devrions annuler le voyage à Rio.

— Tu es fou ? Pourquoi ? Quel est le rapport ?

— Il n'y en a peut-être pas, mais Rio n'a pas été l'endroit le plus sûr de la terre pour ton père. Si cette chose se prépare à agir, on ne devrait pas lui faciliter la tâche en se rendant dans un endroit dangereux.

— Si tu crois vraiment que cette chose n'est pas humaine, l'endroit où je me trouve n'a aucune importance, non ? Il peut agir dans ma chambre.

Mauvais choix de mots. Je me sentis rougir, et poursuivis sans attendre.

— De plus, mon père pensait également que ce garçon pouvait être mon ange gardien. L'aurais-tu oublié ?

— Est-ce qu'il ressemble à un ange gardien ?

Il n'avait rien d'un ange gardien, mais tout ce que je savais de lui, même si ça me paraissait réel, n'était que le fruit de mon imagination... ou faisais-je erreur ?

Tout comme les anges gardiens, les incubes naissent de l'imagination.

Je devais tout reprendre en me concentrant sur les faits. Le premier fait était que quelque chose de bizarre se passait, mais j'aurais plus de chances de trouver une explication dans un livre moderne sur la théorie des cordes que dans un vieil ouvrage traitant du monde spirituel. L'autre fait était que depuis ma naissance, mon père savait qu'il se passait cette chose d'étrange et qu'il avait omis de le dire à la personne la plus directement touchée.

— Pourquoi mon père t'a parlé de ces photos et pas à moi ? ai-je demandé.

— Nous en avons parlé. Il m'a dit que quand tu étais petite, il ne voulait pas te faire peur. Et plus tard, tu ressemblais trop à ta mère pour le croire.

Je souris. Mon père avait raison, et j'eus l'impression qu'il était avec nous dans la pièce. J'ai également compris autre chose : je le connaissais vraiment mieux que Ben. Je savais ce qu'il aurait pensé.

— Mon père savait depuis toujours, mais il a tout fait pour que ça ne m’empêche pas de faire ce que je voulais. Alors, je fais comme lui. Nous allons à Rio, ai-je affirmé.

Ben ouvrit la bouche pour protester, mais il se ravisa.

— D’accord, nous allons à Rio.

Ce soir-là, une enveloppe expédiée par ma mère a été livrée par Fedex, contenant l’autorisation notariée dont j’avais besoin pour aller au Brésil. Elle avait ajouté un petit mot disant : « Ça ne me plaît toujours pas, mais je te fais confiance, tu sais ce qui est bon pour toi. Bisous. Maman. »

Nous allions faire ce voyage.

En allant me coucher, je ne pouvais pas m’empêcher de me demander si ce que j’avais appris allait changer le contenu de mes rêves. Allais-je retrouver l’homme ? Aurait-il le même comportement ? Je mourais d’envie de le découvrir, mais malheureusement il est difficile de s’endormir quand on recherche un rêve précis. À deux heures du matin, j’ai laissé tomber et préféré jouer au solitaire dans mon lit, tout en regardant une vieille sitcom à la télé. J’avais prévu de descendre me préparer une infusion, mais ça n’est jamais arrivé.

Au lieu de ça, je me suis retrouvée Chez Dalt.

J’étais au comptoir, et j’observais le cuisinier retourner quelques steaks hachés et une grande tarte aux pommes sur le gril. La porte a grincé en s’ouvrant et, sans avoir besoin de lever les yeux, j’ai su que c’était lui. Je sentis l’ambiance changer à son arrivée, la force qu’il dégageait en traversant la salle, la chaleur de son corps alors qu’il est venu s’asseoir tout près de moi.

Le courant passait entre nous, et j’ai perçu son regard brûlant se poser sur moi sans avoir besoin de me tourner vers lui.

— Qui es-tu ? ai-je demandé.

— Tu sais qui je suis. Je suis à toi, a-t-il répondu.

Le cuisinier a habilement retourné un morceau de viande avant de l’écraser avec sa spatule. La viande a crépité et envoyé des éclats de graisse.

— Ai-je quelque chose à craindre ?

— À quoi bon ? Ça ne changerait rien à la fin de l’histoire.

Le cuisinier a posé une assiette devant moi. Un steak haché chaud et juteux, brillant de gras sur une tranche de pain rond.

Sauf que ce n'était pas un steak haché. C'était une tarentule grillée.

Le souffle court, j'ai levé les yeux vers le cuisinier. C'était Ben, des gouttes de sueur perlant sur son front. Avec un clin d'œil, il a montré la spatule posée sur le gril d'où six autres énormes araignées ont sauté avant de s'enfuir.

Terrifiée, j'ai détourné la tête pour me trouver nez à nez avec l'homme et ses yeux toujours aussi profonds et enivrants. Sauf qu'ils ressortaient d'un crâne pourrissant.

— Embrasse-moi, a-t-il sifflé.

J'ai voulu partir en courant, mais je ne pouvais pas bouger. Au moment où il s'est penché vers moi en tordant son horrible bouche, j'ai aperçu à l'intérieur une masse sans fond, comme un vide noir d'encre tourbillonnant dans le néant, dont je savais qu'elle allait m'attirer jusqu'à ce que je m'y noie...

Je me suis redressée d'un bond dans mon lit en m'apercevant avec horreur que quelque chose était accroché à mon visage. Je donnai des coups d'ongle en tous sens pour repousser cette... carte à jouer.

— Oh ! grognai-je en l'écartant.

Alors maintenant, mon amour de la nuit me donnait des cauchemars... bien. C'était mieux, vraiment. Ça pourrait m'aider à y voir plus clair.

Mais les cauchemars n'ont pas duré. Et mes fantasmes amoureux d'avant ne sont pas revenus pour autant. Les deux se sont, d'une certaine façon, mélangés. Les deux nuits suivantes, je fus la proie de cauchemars encore plus horribles, des rêves d'un réalisme épouvantable, incohérent, où rien n'avait de sens, mais où tout était incroyablement vif.

J'étais Olivia. Je me trouvais dans une belle chambre baignée de soleil. Un cercle d'amis me tenait compagnie et tous portaient des tenues si chatoyantes que les couleurs faisaient mal aux yeux.

Il était avec moi et me tenait la main. Il souriait... puis du sang s'est mis à ruisseler de son torse, de ses bras, de ses

jambes... dégoulinant le long de son corps sans qu'il s'en aperçoive.

Je cherchai de l'aide du regard, mais ne vis rien d'autre que deux fioles décrépites, à moitié enterrées, celles des fouilles archéologiques de mon père. Une femme aux cheveux de jais et aux yeux noirs expressifs s'en est emparée pour me les tendre. Elle riait comme une folle malgré la longue entaille qui fendait soudain sa gorge pour laisser du sang s'échapper. Me détournant de cette vision, je me retrouvai face à Giovanni, le meilleur ami de mon amoureux.

— Giovanni ! Au secours ! Aide-nous ! ai-je crié.

— Chut ! a-t-il dit en posant un doigt sur ses lèvres. C'est mieux ainsi. Tout n'est que pour le mieux.

Je ne comprenais pas. Qu'est-ce qui était mieux ? J'avais besoin de réponses, mais il ne disait pas un mot. Il brandit une arme et je restai paralysée, incapable de faire autre chose que le fixer du regard au moment où il la pointa vers moi.

La nuit suivante fut plus étrange et encore plus surréaliste. J'étais Anneline. C'était le jour de mon mariage et j'avais avancé vers l'autel où se tenait l'homme, souriant de toutes mes dents. J'étais presque arrivée à ses côtés quand je me suis aperçue que celui qui m'accompagnait n'était pas mon père, mais Ben.

Non, pas vraiment Ben. On aurait dit Ben, mais il était différent. Plus large d'épaules. Plus grand ? Il s'appelait Julien. Il m'arrêta juste avant que je n'arrive devant mon fiancé. Tout en me souriant, il prit une rose à longue tige... et la planta délicatement sur ma robe, avant d'ajouter une petite pression qui lui permit de me transpercer le cœur.

Le souffle court, je sentis les épines déchirer ma chair et traverser mon corps pour ressortir de l'autre côté.

Julien... !

Sans cesser de sourire, il m'a guidée jusqu'à l'autel. Personne ne semblait remarquer que la rose m'avait empalée. Les invités, les prêtres, mon fiancé, tout le monde souriait paisiblement pendant la cérémonie tandis que je me débattais pour respirer, le sang ruisselant désormais sur ma robe blanche. Pendant que le prêtre parlait, Julien s'est emparé d'une autre rose.

— Non, le suppliai-je sans me faire entendre.

Il m'observa avec attention avant de faire passer la fleur à travers mon corps, l'arrangeant parfaitement à côté de l'autre.

Je me tenais là, devant l'autel, accrochée à mon bouquet d'iris blancs tachés de sang, cherchant désespérément de l'aide auprès de tous ceux qui m'entouraient. Mais personne ne voyait rien, pas même au moment où je me suis écroulée sur le sol avant de sombrer dans le néant.

C'était atroce. En l'espace de quelques nuits, j'étais passée de l'envie de rêver à la crainte. Même à mon réveil, j'avais du mal à me défaire des horribles visions qui me collaient à la peau, et je commençais à avoir l'impression que ma vie normale n'était qu'un fantasme, tandis que les rêves qui me retournaient les tripes étaient ma vraie vie.

Que m'arrivait-il ?

## Chapitre 5

JE NE SAIS PAS CE QUI SE PASSAIT, mais il était exclu que je m'endorme pendant les douze heures de vol que j'allais partager avec Ben pour aller à Rio. Les photos l'avaient déjà mis dans tous ses états, s'il me voyait m'agiter et pleurer dans mon sommeil, il craquerait. Ou pire, les autres rêves pourraient revenir, ceux qui étaient si bons que j'en vivais toutes les sensations. J'imaginai sans mal à quoi je ressemblais pendant ces rêves. Hors de question que Ben me voie ainsi. J'en mourrais de honte.

Je n'ai pas fermé les yeux de tout le voyage, si bien qu'à l'atterrissage, j'étais exténuée. J'ai suivi Ben comme un zombie pour récupérer les bagages, louer une Jeep, aller à l'hôtel, enregistrer notre arrivée et nous diriger vers nos chambres. Le lit était très attirant, mais les gens de GloboReach nous attendaient. À contrecœur, je me suis changée pour *y* aller.

À l'extérieur, j'ai pu respirer l'air iodé et laisser Rio me ramener à la vie. Son énergie était palpable : la plage fourmillant de touristes aisées en Bikini et lunettes de soleil de marque, les larges rues bondées de musiciens typiques et de passants attendant impatiemment le défilé de samba de la soirée, le point culminant du carnaval.

Ben prit le volant de la Jeep. J'inclinai mon dossier, enlevai mes chaussures et posai mes pieds sur le tableau de bord, laissant le soleil brûlant réchauffer mes membres pendant le trajet jusqu'à l'avant-poste. Nous avons quitté un Connecticut enneigé ; ici, il faisait trente-cinq degrés. En dépit de tout, je me sentais légère et décontractée dans mon short coupé, mon débardeur blanc et mes lunettes de soleil, libérée des cinq kilos de manteau et de pulls que j'avais portés tout l'hiver.

Le camp de GloboReach où mon père avait été vu pour la dernière fois se trouvait en bordure des favelas les plus malfamées, les quartiers pauvres en périphérie de la ville. Même

si ce n'était pas loin de notre hôtel, c'était un autre monde. À mesure que nous en approchions, les rues se faisaient plus étroites, de moins en moins pavées, et la violence ambiante était palpable, comme mon père me l'avait décrit. Il m'avait expliqué que c'était bizarre de voir à quel point les favelas faisaient penser à la décadence de Copacabana, mais je n'ai pas vraiment compris ce qu'il voulait dire avant d'en faire personnellement l'expérience. Sortant mon appareil, j'ai commencé à prendre des photos, espérant les publier dans l'un des magazines habituels.

En arrivant au camp, nous avons été accueillis par un jeune homme qui ressemblait plus à un joueur de football américain qu'à un médecin. Grand et large d'épaules, il avait le crâne rasé. Il portait un bermuda militaire et un tee-shirt.

— Clea Raymond, bienvenue à GloboReach, a-t-il dit en nous voyant descendre de voiture.

Puis, sortant son portable de sa poche, il a ajouté :

— Un instant.

Un instant ? Je regardai Ben avec curiosité.

— Bonjour, madame. C'est bien le docteur Prichard. Oui, madame. Elle est ici... oui, avec son ami... oui, c'est lui... vous avez ma parole... oui, bien sûr.

Il me tendit le téléphone.

— Votre mère.

Incroyable. Je pris l'appareil.

— Maman ?

— Je sais, tu n'es plus une enfant. Je voulais juste que tu saches que rien ne t'oblige à supporter tout ça. Si c'est trop pénible, il n'y a aucune honte à dire au revoir et à rentrer à l'hôtel.

— Maman, je vais très bien.

— Je m'inquiète pour toi, Clea.

Je levai les yeux au ciel.

— J'ai envie de le faire, maman. Écoute, je te promets de partir si c'est dur, d'accord ?

— D'accord. Très bien. Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Après avoir raccroché, je rendis son téléphone au Dr Prichard.

— Désolée, ai-je dit.

— Pas de quoi. Voulez-vous que je vous fasse visiter ?

Le Dr Prichard se comportait en professionnel. Je comprenais pourquoi il avait plu à mon père. Il nous fit faire le tour. Une fois que nous eûmes vu tout le camp, il a proposé d'aller s'installer à l'extérieur, devant sa cabane. Une fois assise, j'ai essuyé mes mains collantes de sueur sur mon short. Ça faisait un an que je mourais d'envie d'avoir une conversation avec cet homme, et maintenant qu'il était devant moi, j'avais du mal à l'aborder. Je choisis d'être directe, car il semblait être du genre à apprécier cela.

— Alors ? Que pourriez-vous me dire sur la disparition de mon père ?

Le Dr Prichard fit un signe approbateur. Il s'était attendu à ma question.

— Je suis désolé, mais je n'ai vraiment rien à ajouter : il a quitté le camp sans dire à personne où il allait, comme il le faisait toujours. Sauf que cette fois-ci, il n'est pas revenu.

Ses mots ont été suivis d'un moment de gêne, puis le Dr Prichard s'est éclairci la gorge.

— Je m'excuse si j'ai été trop direct. Votre père était quelqu'un de bien. J'avais énormément de respect pour lui.

— Non, ça va. Je vous remercie. J'apprécie votre honnêteté, et je sais que vous avez déjà raconté toute l'histoire. C'est juste que, si un détail vous revenait, si vous pouviez vous rappeler quelque chose sur le jour de sa disparition... n'importe quoi, même si ça a l'air insignifiant. C'est tellement important pour moi.

Le Dr Prichard fit un nouveau geste de compréhension. Il plissa les yeux en levant le visage vers le soleil, l'air très concentré. Je gardais le silence pour lui laisser le temps de réfléchir. Enfin, il s'est passé une main sur le crâne et je me suis demandé si ce geste lui restait de l'époque où il ne se rasait pas encore les cheveux.

— Bon, il y a bien quelque chose. Sachez seulement que je pense que c'est totalement insignifiant.

— C'est compris. J'ai quand même envie de l'entendre, l'ai-je assuré.

— Dans ce camp, il nous arrive des choses très dures. Parmi tous ceux qui viennent nous trouver, une personne sur cinq a eu un membre de sa famille tué, et la plupart d'entre eux sont directement confrontés à la violence. À force de voir tous ces actes de violence, on peut craquer. Votre père a toujours tenu le coup. Il veillait à ce que l'ambiance ici soit légère. Il faisait des blagues, organisait des choses pour nous et la communauté, des trucs idiots comme des jeux de charades ou des courses d'obstacles, pour éviter de penser au pire. Mais les jours précédant sa disparition, il était différent. Il était grave. Sombre, même. Comme s'il luttait contre quelque chose.

— Savez-vous contre quoi il luttait ? Se passait-il quelque chose de particulier au camp ? Peut-être avec un patient ? ai-je demandé.

— Pas à ma connaissance. À mon avis ? Un mauvais repas qui lui aurait donné mal au ventre. Ça ne serait pas la première fois, ici. Je vous l'ai dit, j'ai déjà raconté tout ce qu'il y avait d'important. Mais vous m'avez posé la question, alors...

Il s'est levé et j'ai deviné que la conversation était terminée. Ben et moi nous sommes levés à notre tour.

— Merci. Vous n'imaginez pas à quel point j'apprécie le temps que vous m'avez consacré, ai-je dit.

Après lui avoir dit au revoir, je suis montée avec Ben dans la Jeep pour reprendre la direction de l'hôtel.

— C'est intéressant, mais ça ne nous donne aucune piste à suivre, a dit Ben en me sortant de mes pensées.

— Possible, ai-je admis, même si j'avais déjà commencé à imaginer toutes sortes de choses.

Qu'est-ce qui avait pu changer l'humeur de mon père ? Avait-il eu des problèmes avec un patient ? Ou peut-être avec un ancien patient, ou à l'extérieur du camp, que n'aurait pas pu connaître le Dr Prichard ? Il pouvait y avoir une famille qu'il aurait essayé de tenir à l'écart du commerce de la drogue. S'était-il trop investi, de sorte qu'on ait pris des mesures draconiennes pour se débarrasser de lui ? D'un point de vue technique, GloboReach appartenait à notre famille. J'étais donc certaine de pouvoir obtenir ses dossiers pour voir si l'un de ses

anciens patients ou sa famille étaient impliqués dans une sombre histoire à laquelle mon père aurait pu se mêler.

D'un autre côté, le Dr Prichard n'avait-il pas dit que presque toutes les personnes qu'ils traitaient étaient confrontées à la violence ? Il devait exister une liste infinie d'anciens patients qui auraient pu entraîner mon père sans le vouloir dans une situation dangereuse. Les recherches me prendraient un temps fou, sans pour autant me fournir d'information sûre.

Ben écrasa une main sur le Klaxon, me sortant de ma rêverie. Nous étions bloqués derrière une foule de gens qui dansaient dans les rues autour d'un camion de sono brailant de la samba. La parade de samba officielle ne commencerait pas avant plusieurs heures, mais la fête battait déjà son plein. Instinctivement, je me suis dressée sur mon siège pour avoir une meilleure vue. J'ai accroché mes lunettes à l'encolure de mon tee-shirt, et j'ai commencé à tout photographier.

— Ce n'est pas prudent, dit Ben.

— Nous avançons à cinq kilomètres heure, ça va aller.

Et honnêtement, plus je m'attardais derrière l'objectif, plus la samba m'imprégnait et plus je me sentais bien, laissant tout le reste disparaître. Le spectacle de la rue était irrésistible, avec les pulsations dégagées par la sono du camion qui étaient reprises par les percussionnistes en costumes à plumes ou garnis de perles. Je bougeais les hanches en rythme sans m'en rendre compte, jusqu'à ce que Ben me le fasse remarquer.

— Comment fais-tu pour danser et prendre des photos en même temps ?

J'ai éclaté de rire, et tout mon corps s'est détendu.

— Stabilisateur optique de l'appareil, je ne pourrais pas vivre sans !

Avançant lentement derrière les fêtards, notre Jeep s'intégrait au défilé pour en faire encore plus partie, jusqu'au moment où deux hommes en strings noirs ont sauté à l'intérieur avec leurs bongos, en hurlant des encouragements à la foule.

— Franchement ! C'est pas possible ! Je vais finir par me faire arrêter ! râla Ben.

— Comment ? Les policiers dansent aussi ! criai-je par-dessus les bongos.

Je fis un gros plan de l'un des joueurs de bongo qui offrit une place à mes mains sur sa percussion. Nous avons joué ensemble tandis que Ben conduisait, avant d'arriver devant le valet de l'hôtel. Les musiciens ont sauté du véhicule pour aller rejoindre la foule en courant. À l'intérieur de l'hôtel, il y avait encore de la musique. J'avais l'impression qu'elle me portait, que j'étais plus légère que l'air.

— Marre du carnaval ? ai-je demandé à Ben pour le taquiner, en le prenant par le bras.

— Marre de conduire pendant le carnaval, a précisé Ben.

— C'est trop dur pour toi ?

— Je voyage avec toi. Rien n'est trop dur pour moi.

— Même pas ce type ?

Il s'est retourné pour voir de qui je parlais et pendant cette seconde d'inattention, je me suis précipitée vers les ascenseurs.

— Hé ! cria Ben en me courant après, mais je fus la première à appuyer sur le bouton.

— Ouais ! me suis-je réjouie.

— Tricheuse.

— Ah, non, j'ai gagné ! Allons-nous changer avant de rejoindre la parade.

— Se changer ? Mais je t'aime bien comme tu es.

— Quel ringard !

Ben a acquiescé, acceptant gracieusement son titre au moment où la porte de l'ascenseur s'est ouverte.

Une heure plus tard, j'étais fraîchement douchée et maquillée. La parade de la samba était l'excuse idéale pour porter ma robe préférée, la noire à dos nu qui a les propriétés requises pour tourner. J'allai frapper à la porte de Ben, légère et enjouée. Il a rapidement ouvert et m'a tendu une rose rouge.

— Pour toi, a-t-il dit.

— Tu es très galant. Bien sûr, tu sais que j'ai la même fleur coupée dans ma chambre.

Par-dessus son épaule, Ben a regardé le vase vide posé sur sa table.

— Euh, je n'y avais pas vraiment pensé. Suis-je toujours un galant homme ?

— Bien évidemment.

— Il se trouve que tu es superbe ce soir, a-t-il repris en imitant un accent anglais qui me fit éclater de rire.

— Vous de même, monsieur, répondis-je sur le même ton.

— Formidable. Dans ce cas, pouvons-nous y aller ?

Il m'offrit son bras et je l'acceptai après avoir installé la sacoche de mon appareil photo sur l'autre épaule, afin qu'il ne soit pas entre nous.

De l'étage, on pouvait déjà entendre la musique de la rue, mais elle n'éclata pleinement qu'une fois les portes de l'ascenseur ouvertes. L'hôtel avait organisé sa propre fête de carnaval, et nous avons dû nous faufiler dans la foule jusqu'au bar. Nous avons passé commande, et nos boissons sont arrivées dans des verres démesurés, ornés de grosses tranches encombrantes de fruits tropicaux.

— À Rio ? proposai-je en riant, tout en tendant mon verre pour trinquer.

— À Rio, reprit-il.

Nous avons bu, plongés dans l'ambiance jusqu'à avoir l'impression de commettre un crime en restant assis.

— Danse avec moi, ai-je dit.

— Clea, tu sais que je ne sais pas danser, a-t-il rechigné.

Je le savais. Mais je savais aussi que Ben ne me disait pas souvent non. Descendant de mon tabouret haut, je pris ses deux mains, suivant déjà le rythme de la samba tout en forçant le passage jusqu'à la piste de danse. C'était bondé, mais ça restait supportable. Ben avait l'air paniqué. De toute évidence, j'allais devoir mener la danse.

— Bon, que dois-je faire ? a-t-il demandé.

Je n'ai pas répondu. J'ai préféré continuer à danser.

— Que fais-tu ? Je ne peux pas faire ça. C'est impossible. Je ne peux pas faire ça avec mes hanches. Comment arrives-tu à faire ça avec tes hanches ?

Il essaya de bouger en faisant des petits pas frénétiques qui n'étaient pas du tout dans le rythme. J'ai posé mes mains sur ses hanches.

— Plus doucement. C'est bien. Détends-toi et laisse aller tes hanches.

— Mais je suis détendu. Seulement, mes hanches sont très timides. Elles n'aiment pas se détacher de mon corps.

J'ai éclaté de rire et nous avons dansé jusqu'à la fin de la chanson, avant de partir pour le Sambodrome, le lieu qui accueille la parade officielle de la samba. Le magazine qui m'avait commandé ces photos nous avait obtenu des places dans une *frisa*, une loge de devant, au plus près de la piste du défilé. Nous sommes arrivés une demi-heure avant le début de la parade et le bruit de la foule était assourdissant. Je me suis accrochée au bras de Ben et à mon appareil photo, tandis que nous nous frayions un chemin à travers une marée humaine interminable pour rejoindre nos sièges. Généralement, je déteste les foules, mais cet événement trompait la règle.

Des feux d'artifice ont explosé dans le ciel pour annoncer le début de la parade, et la reine du carnaval a surgi dans le Sambodrome, en tête de la première école de samba. J'étais aux anges. Ben avait l'air saoulé.

— Combien serais-tu prêt à offrir pour avoir des boules Quiès ? lui ai-je demandé.

Cet endroit n'était pas du goût de Ben, mais il était formidable malgré les circonstances. La parade transformait la rue en un kaléidoscope étourdissant. Chaque école était représentée par des centaines de danseurs et de percussionnistes, tous arborant d'imposants costumes faits de plumes, d'ailes, de miroirs, de perles, de cloches et de tant d'autres choses. Ils gesticulaient entre les chars gigantesques qui s'élevaient jusqu'au ciel, et sur les chars on trouvait encore d'autres danseurs et musiciens. C'était sans fin, chaque école de samba étant encore plus exubérante que la précédente. J'avais envie de regarder partout en même temps.

Ben et moi sommes restés une bonne partie de la nuit à danser et faire des photos. À quatre heures du matin, le Sambodrome était toujours plein, mais mon travail voulait que je capture également ce qui se passait à l'extérieur de la parade. Nous sommes donc retournés nous plonger dans la ville. Elle était plus animée à cette heure précédant l'aube que la plupart des villes en milieu de journée.

Quand les premières lueurs rosées du soleil levant ont éclairé le ciel, nous arrivions sur la plage de l'hôtel. Là aussi, la fête continuait et plusieurs percussionnistes isolés jouaient de-ci de-là sur le sable, chacun étant entouré par un petit groupe de danseurs. L'ambiance était ardente mais contenue, comme les dernières braises d'une fête qui a duré toute la nuit. Un seul groupe semblait être encore en pleine agitation, une énorme foule d'étudiants qui poussaient des cris et dansaient comme si la nuit ne faisait que commencer. Je les ai pris en photo, ainsi que tout ce qui se passait sur la plage, et j'ai arrêté là. Mon travail était terminé.

J'ai rangé mon appareil photo dans sa sacoche et respiré l'air de l'océan. Mes paupières étaient lourdes, mais dormir me semblait inimaginable. Je me suis tournée vers Ben.

— Danse avec moi, ai-je dit et, chose incroyable, il a accepté sans se plaindre, me prenant les mains pour onduler au rythme des percussions.

J'ai enlevé mes chaussures pour sentir le sable sous mes orteils. J'ai fermé les yeux, emportée par la musique. J'ai laissé Ben faire et nous avons tournoyé, tournoyé... jusqu'à ce que je perde l'équilibre et que je tombe. Ben m'a rattrapée, puis m'a surprise par une pirouette habile qui m'a fait tourner sur moi-même.

J'ai levé les yeux. Mon champ de vision était entièrement rempli par Ben. Son visage, si familier, ressortait dans le ciel du petit matin. Ses cheveux châtain ébouriffés, son nez un peu trop gros pour son visage, ses yeux noisette. Une barbe naissante recouvrait son menton et j'ai soudain eu l'irrésistible envie de la toucher. J'ai doucement caressé sa joue. Ça piquait.

— Clea, a murmuré Ben sans rien ajouter.

Il m'a redressée, mais sans me lâcher. Ça ne m'a pas dérangée. J'aimais sentir ses bras autour de moi. Je me suis souvenue du soir de mon retour d'Europe, de son tee-shirt mouillé plaqué sur son torse. Mon regard est naturellement descendu vers l'ouverture en V de sa chemise, et pendant une seconde de délire je me suis imaginée en train de la déboutonner, tout en effleurant sa peau...

C'était de la folie ! C'était Ben. Mon ami.

À contrecœur, j'ai détaché mon regard de son torse pour plonger dans ses yeux, mais son visage n'était pas celui que je connaissais. Il avait l'air sérieux et plus sûr de lui que jamais. Ça me plaisait. Il a passé mes cheveux derrière mon oreille. Avait-il déjà fait ce geste ? Je ne le croyais pas. Mais c'était délicieux.

— Clea, a-t-il répété, d'une voix plus douce. Il y a quelque chose que j'aimerais te dire...

— Whoooooooooo !

C'était une ruée d'étudiants, les déchaînés que j'avais photographiés plus tôt. Ils dévalaient la plage, et tout le monde bondissait pour s'écarter de leur chemin. En voulant les imiter, nous avons été séparés par tous ces garçons qui se sont mis à danser au son de notre musicien.

— Ben ? ai-je crié.

Je ne le voyais plus à travers tous ces corps.

— Clea ?

Sa voix semblait lointaine. J'ai commencé à le chercher en me faufilant dans la foule.

— Ben !

— Clea !

Mieux. Il était plus près. Je jetais des coups d'œil entre les corps, me contorsionnant pour l'apercevoir...

... quand tout à coup, je suis restée figée, et tout s'est arrêté net.

L'homme de mes rêves était avec nous sur la plage.

## Chapitre 6

— CLEA ! HURLA BEN en surgissant de la foule, devant moi.

Je ne l'ai même pas vu. J'étais rivée sur ce point, cent cinquante mètres plus loin sur la plage, où l'homme se tenait seul et scrutait le sable en fronçant les sourcils comme s'il avait perdu quelque chose.

Il portait un jean, une veste en cuir et un tee-shirt gris.

Soudain, il a levé les yeux vers moi. C'était le visage que je connaissais aussi bien que le mien, et ses yeux se sont emplis d'un étonnement similaire au mien.

Puis il s'est retourné et s'est enfui sur la plage.

— Non ! ai-je crié avant de me lancer à sa poursuite.

— Clea ? a appelé Ben.

Mais je l'ai à peine entendu. J'étais concentrée sur l'homme. Il ne pouvait pas m'échapper. Je devais faire tout mon possible pour le rattraper avant qu'il ne disparaisse.

L'homme était rapide, mais moi aussi. Je pouvais aisément parcourir un kilomètre et demi en six minutes sur le tapis de course, et le krav maga me permettait d'entretenir un bon niveau d'endurance. Je l'ai poursuivi sur toute la longueur de la plage de Copacabana, filant en esquivant les groupes de fêtards éparpillés.

Quand il a atteint la colline de Leme qui est recouverte par la jungle à l'extrémité nord de la plage, l'homme ne s'est pas arrêté. Il a continué de courir, évitant le chemin boueux et dégagé pour se plonger dans l'épaisseur des broussailles, un excellent camouflage. Je l'ai suivi sans hésiter, même si j'avais laissé mes chaussures loin derrière moi. Désormais, la situation était à son avantage et je l'ai rapidement perdu de vue, mais il laissait dans son sillon une succession de plantes piétinées que j'écrasais après lui, la gorge brûlante, poussant mes jambes au maximum de leur force et de leur rapidité.

Je n'ai pas vu le nœud de racines. J'étais en train de courir le plus vite possible et la seconde suivante, une douleur atroce s'est emparée de ma cheville, me faisait hurler de douleur alors que je me retrouvai le nez dans les fourrés.

— Non ! ai-je crié, plus de frustration que de douleur.

J'ai tenté de me relever, mais comme ma cheville gauche ne pouvait pas me porter, je suis retombée sur le sol.

— Merde ! ai-je dit en grimaçant, avant d'examiner ma cheville qui gonflait à vue d'œil. Merde, merde et merde !

J'ai tenté de me relever une nouvelle fois, avec plus de précaution, mais ma cheville n'était pas d'accord et je suis retombée lourdement.

Génial. J'étais seule, au milieu de nulle part avec la cheville en miettes, totalement incapable de bouger. Un sentiment de défaite m'assailit comme une avalanche et j'ai alors ressenti le poids de tout ce qui m'était arrivé ces derniers temps : mon père, les cauchemars, les rêves, les secrets, la peine, et mon horrible fatigue, au point de ne plus vouloir être qu'une petite fille de six ans roulée en boule dans son lit avec sa maman et son papa qui la bordent et viennent l'embrasser avant de dormir.

C'était ce que je voulais. C'était tellement simple et pourtant complètement et désespérément impossible. J'avais perdu tout ce à quoi je me raccrochais depuis toujours. Je me suis repliée sur moi-même en sanglotant de façon incontrôlable.

— Hé... est-ce que ça va ?

J'ai reconnu sa voix. Au fait, comment mes rêves connaissaient-ils cette voix ? Quand il s'est accroupi devant moi, je me suis écartée.

— Ne me touche pas ! ai-je sifflé.

Il a levé les mains pour montrer qu'il ne me voulait aucun mal.

— D'accord, ça va. C'est toi qui m'as couru après, a-t-il dit avec un petit sourire satisfait.

Furieuse, je l'ai regardé. C'était impressionnant de voir à quel point j'étais capable de me contrôler quand, en vérité, l'avoir physiquement devant moi mettait mon corps et ma tête sens dessus dessous. Mon cœur battait la chamade, et ma

mémoire jouait en boucle chaque moment partagé de mes rêves.

Je ne devais pas oublier que c'était un étranger. Et probablement un étranger dangereux. J'avais besoin d'entendre ses réponses, mais je devais également rester forte.

— Je suis désolé, j'ai cru que tu étais blessée, a-t-il repris.

— Je suis blessée. Je me suis tordu la cheville.

— Alors, peut-être vaudrait-il mieux éviter de poursuivre les inconnus dans les bois.

— Peut-être vaudrait-il mieux arrêter de faire semblant de ne pas savoir qui je suis.

Choqué, il écarquilla les yeux avant de bafouiller :

— Tu te souv...

Puis il a tourné la tête, comme pour repousser une pensée désagréable et son visage s'est détendu. Seul le muscle contracté de sa mâchoire trahissait sa nervosité.

— Tu dois faire erreur. Je ne pense pas qu'on se connaisse.

— Vraiment ? Tu regardes toutes les filles avec cet air d'avoir été surpris la main dans le sac ?

— Je ne sais pas de quoi tu parles...

— Et puis tu t'es enfui. À toute vitesse, même si tu savais que j'essayais de te rattraper. Ce n'est pas normal, ce n'est pas comme ça qu'on se comporte avec une inconnue.

L'homme a retroussé les lèvres en appuyant le poing droit sur sa tempe, un geste que je l'avais vu faire si souvent que je faillis craquer.

Il baissa le poing en souriant, d'un sourire que ne reflétaient pas ses yeux.

— J'ai réagi bêtement. Je n'ai pas de bonne explication à donner, en dehors du fait que j'aime être seul. Si je suis revenu, c'est parce que tu es blessée, et ça m'a semblé irresponsable de laisser une fille seule au milieu de nulle part. Mais si tu préfères, je te laisse.

— Non.

— Très bien. Voyons cette cheville.

Il s'est agenouillé, un sourcil arqué, et m'a demandé ma jambe. Je l'ai tendue vers lui et au moment où il l'a prise entre

ses mains, un fracas s'est fait entendre dans les feuillages, derrière nous.

— Laisse-la tranquille ! Que lui as-tu fait ?

Me retournant, je vis un Ben au visage rougi jaillir dans la clairière en poussant l'homme.

— Ben ! suis-je intervenue.

— Doucement, a dit l'homme en se relevant. Elle est blessée, et je regardais sa...

— Va-t'en ! Laisse-la ! a grogné Ben, en s'avancant vers l'homme sur la pointe des pieds pour l'impressionner.

— Ben, arrête, ai-je dit.

Il m'a regardée, confus, avant de se tourner à nouveau vers l'homme. Son corps était entièrement penché en avant, comme un pit-bull qui tire sur sa laisse. Dans une autre situation, ça aurait pu être comique : Ben, l'intello grand et maigre essayant malgré tout de feindre la menace en face du mur de briques qu'était cet homme. Ce dernier recula.

— Ce n'est ni cassé ni foulé. Ce n'est que froissé. Demain, ça devrait aller mieux, a-t-il affirmé en montrant ma cheville.

Sans lâcher l'homme des yeux, Ben s'est adressé à moi d'une voix calme et étudiée.

— Clea, ce que tu as à faire est simple. Dis-lui qu'il ne te fait aucun effet. Ordonne-lui de s'en aller et de ne jamais revenir. Dis-lui que tu l'obliges à poursuivre sa route et à errer dans ce monde pour l'éternité à pied.

Avait-il perdu la tête ?

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est de la mythologie ancienne. C'est comme ça qu'on se débarrasse d'un incubé.

— Un quoi ? demanda l'homme en riant.

Ça n'amusait pas Ben.

— Fais-le, Clea.

— C'est inutile, a dit l'homme en levant les mains. Je m'en vais.

Il fit un pas en direction de la forêt et j'étais sur le point de hurler « Non ! » de toutes mes forces, mais ce ne fut pas nécessaire.

— Stop !

Ben bondit sur l'homme, les muscles raidis par la rage. Il saisit son poignet et le brandit devant son visage.

— Où as-tu trouvé ça ? rugit Ben.

J'écarquillai les yeux devant la découverte de Ben en m'étonnant de ne pas l'avoir remarquée. Sur n'importe qui d'autre, je l'aurais vue, mais avoir cet homme en chair et en os devant les yeux avait déchaîné un tourbillon de pensées.

L'homme portait la montre de mon père. Une Oméga en argent. Lui et ma mère s'étaient acheté des montres assorties le premier jour de leur lune de miel. Ils ne les enlevaient presque jamais. Les rares fois où l'un d'eux avait cru perdre sa montre, ça avait été la fin du monde et il avait fallu tout arrêter pour retourner la maison jusqu'à l'avoir retrouvée.

Cette montre se trouvait au poignet de l'homme.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. C'est ma montre, a répondu l'homme.

— Conneries !

Ben détacha la montre du poignet de l'homme avant de me la lancer.

— Clea ?

J'ai inspecté la montre d'une main tremblante. Il existait effectivement de nombreuses montres ressemblant à celle de mon père. Il n'y avait rien d'impossible à ce que cet homme porte le même modèle.

Puis j'ai retourné la montre pour vérifier le dos du boîtier. Gravé en italique, en lettres fines : « *Grant, tu as tout mon amour et pour toujours, Victoria* ».

Sous l'inscription, il y avait des égratignures, mais ça ne changeait rien. La montre était sans aucun doute possible celle de mon père.

Je tremblais de tout mon corps. Une fureur malade grondait en moi, même si je luttais pour repousser les larmes.

— Que lui as-tu fait ? ai-je crié à l'homme.

— C'est bien la sienne. Où est-il ? Qu'avez-vous fait ? a repris Ben.

— Rien, je n'ai rien fait. Vous avez raison, ce n'est pas ma montre. Un homme me l'a donnée, se défendit-il.

— menteur, gronda Ben.

Serrant la montre dans ma main, je me suis efforcée de me relever. Comme ma cheville me faisait encore trop mal pour marcher, je suis allée rejoindre Ben en sautillant pour m'appuyer sur lui. J'ai plongé mes yeux dans ceux de l'homme en bloquant tout ce que je croyais connaître à son sujet, sauf ce que je savais avec certitude : il avait un lien avec mon père. Avec un regard plus appuyé, je dis avec rage, malgré ma cheville douloureuse :

— Cette montre est celle de mon père. Il ne l'aurait jamais donnée à personne. Jamais. Tu dois me dire qui tu es vraiment, et d'où tu tiens cette montre.

Quand l'homme a arqué les sourcils, je me suis rendu compte qu'il y avait quelque chose de manifestement absurde dans le fait que j'essaie de jouer la force avec lui, alors que j'arrivais à peine à me tenir debout sans aide.

L'homme tira sur le poignet que Ben tenait toujours serré.

— Puis-je récupérer mon bras d'abord ?

— Pourquoi ? Pour pouvoir t'enfuir ? Tu me prends pour un idiot ? lança Ben.

L'homme se contenta de le regarder.

— Si je voulais vraiment m'enfuir, aucun de vous ne pourrait m'en empêcher.

Il avait raison, bien sûr.

— Lâche-le, ai-je dit à Ben.

— Clea...

— J'ai envie d'entendre ce qu'il a à dire. Lâche-le.

Ben lâcha le bras de l'homme. Je pris le temps de mettre la montre de mon père en sécurité dans le sac de mon appareil photo, avant de fixer l'homme dans les yeux et de lui demander :

— Qui es-tu ?

Il prit une profonde inspiration, comme si la réponse nécessitait un long récit, puis il souffla et répondit simplement :

— Je suis Sage. Enchanté de faire ta connaissance, Clea.

Sage. J'eus un frisson en l'entendant prononcer mon nom.

— Joli pendentif, ajouta Sage.

— On n'est pas à un vernissage ! explosa Ben.

— Ton petit ami est très protecteur. C'est bien, ajouta Sage.

— Ce que tu penses ne m'intéresse pas, ai-je dit.

C'était un énorme mensonge. Ce qu'il pensait m'intéressait sincèrement et j'avais terriblement envie qu'il sache que Ben n'était pas mon petit ami. Je tentai d'ignorer ce point.

— Grant Raymond, mon père, a disparu il y a plus d'un an, alors qu'il était dans la région. Tu as sa montre. Peux-tu me donner une explication ?

— Ton père était quelqu'un de bon, répondit Sage, Prends soin de toi, Clea. Que ta vie soit longue et emplie de bonheur.

Il effleura ma joue du bout des doigts. Je frissonnai à son contact. Je me suis penchée pour prolonger le moment mais il était déjà en fuite, loin dans les bois.

— Attends !

J'étais furieuse contre mon corps qui me trahissait et m'empêchait de le poursuivre. J'avais enfin trouvé Sage. J'étais certaine qu'il était bien l'homme de mes rêves. Pas quelqu'un qui lui ressemblait, mais lui, celui qui me voyait comme personne d'autre, et j'étais réduite à le regarder disparaître dans les bois. Je ne savais toujours pas comment il connaissait mon père. Sage lui avait-il fait du mal ? Je ne le pensais pas, mais j'étais animée par tant de sentiments contradictoires que je ne savais plus ce que je devais croire.

Ben sortit son téléphone portable.

— Il ne va pas s'en tirer comme ça. J'appelle la police. Je vais leur dire qu'il a un lien avec la disparition de ton père. On peut le décrire, on a même des photos. Ah, non, on ne peut pas leur montrer les photos, ça compliquerait trop les choses. Penses-tu qu'on doive leur montrer les photos ? a dit Ben, frénétique.

Si j'entendais la voix de Ben, je ne comprenais rien à ce qu'il me disait. Je ne pouvais pas détacher mon regard du dernier point où j'avais vu Sage.

Boum ! Une énorme forme noire tomba des arbres pour s'écraser sur Ben, le plaquant au sol.

— Ben !

Avant que je ne puisse réagir, on ma attrapé les bras pour les bloquer derrière mon dos. D'un geste automatique, j'ai donné des coups de talon aussi fort que possible en visant l'aîne de mon agresseur. L'étreinte s'est desserrée et j'ai lancé mon coude en arrière, en plein visage, avant de pivoter pour envoyer une

avalanche de petits coups dans son plexus solaire jusqu'à ce que quelqu'un d'autre saisisse mes bras dans mon dos et me soulève dans les airs. Je me suis débattue en envoyant des coups, puis le premier a saisi mes jambes pour les immobiliser de part et d'autre de son corps.

— Oh, nous sommes tombés sur une bagarreuse !

L'homme avait un accent européen prononcé et difficile à comprendre. Rejetant la tête en arrière, j'ai essayé de voir son visage pour pouvoir le décrire précisément le moment venu. Avant de le voir, je l'ai senti : l'odeur nauséabonde de ses dents cariées, noires et abîmées. Ses joues blafardes étaient creuses. Son front et son menton portaient des plaies ouvertes. Il avait un énorme tatouage estompé dans le cou : un crâne avec des flammes jaillissant des orbites et les lettres VM en dessous. Il était mal en point, mais il avait de la force. Je ne pouvais pas bouger les bras.

Un large sourire puant fendit son visage.

— Hé, regardez qui c'est !

Il se tourna vers ses amis, celui qui maintenait mes jambes immobiles et celui qui tenait Ben.

— Regardez un peu qui nous avons attrapé ! C'est la fille de cette femme. C'est... comment s'appelle-t-elle, déjà ? Clea ! Clea Raymond ! Nous avons une célébrité entre les mains. Une riche célébrité. Réfléchissez à tout ce que nous pourrions faire, messieurs...

Boum ! Quelque chose tomba des arbres en se balançant et le frappa violemment sur le nez. Du sang jaillit, puis il perdit conscience et me lâcha les bras. Mon corps bascula en avant et ma tête heurta lourdement le sol. Je vis littéralement des étoiles. Je luttais de toutes mes forces pour les repousser. Le monde se fit de plus en plus lointain, flou. Puis tout disparut.

Je repris doucement connaissance, longtemps avant de pouvoir ouvrir les yeux.

Je ne pouvais pas encore voir, mais je sentais mon corps.

J'avais l'impression de bouger.

Rapidement. J'avançais très rapidement.

J'avançais très rapidement, mais sans bouger les membres. Comment était-ce possible ?

Une minute... des bras me tenaient par les jambes.

C'était certainement cet homme – et qui d'autre ? –, celui qui m'avait saisie par les jambes. Il les tenait toujours et à présent j'étais... oui, allongée sur son épaule et il me portait en courant.

Tout en recouvrant mes esprits, je me suis demandé quel était mon point fort. En avais-je un ? Comment m'échapper ?

J'avais un avantage : celui qui me tenait me croyait toujours inconsciente.

J'ai touché son tee-shirt et sa veste, et je les ai relevés avec prudence.

Prenant une profonde inspiration, j'ai enfoncé mes ongles dans sa chair aussi fort que possible, et j'ai senti naître avec satisfaction quatre long filets de sang.

— Aïe ! hurla l'homme.

Mes yeux s'ouvrirent, et mes esprits me revinrent d'un coup. Cette voix. C'était celle de Sage.

J'étais sur l'épaule de Sage et il était en train de courir.

Me kidnappait-il ?

Je ne pouvais pas marcher, mais je me débattais malgré tout.

— Pose-moi !

— Arrête ! gronda Sage.

Derrière moi la voix de Ben souffla :

— Clea !

En levant la tête, je vis Ben. Il plaça un doigt devant sa bouche en montrant un point derrière lui. Tout me revint. Sage nous avait sauvés, mais nous étions toujours en danger. Je n'avais pas dû rester inconsciente très longtemps. Nous étions toujours dans cette brousse qui ressemblait à la jungle.

Soudain, la panique m'envahit.

— Mon appareil photo ? soufflai-je à Ben.

Ma sacoche n'était pas sur mon épaule, et la montre de mon père était à l'intérieur. Je l'avais perdue. Ben me la montra. Bien sûr, il ne l'aurait jamais laissée. J'aurais pu l'embrasser !

Donc, pour le moment, nous étions en sécurité. À peu près, mais je n'appréciais pas pour autant d'être flanquée sur l'épaule de quelqu'un. J'ordonnai à Sage de me poser, mais entre ma tête

douloureuse et ma cheville fragilisée, nous étions probablement plus rapides ainsi.

J'étais toujours dans les vapes, mais quelque chose me tracassait. Quelque chose qu'avaient dit les assaillants, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt sur la bonne phrase. Ma commotion ne devait pas m'aider, d'autant que j'avais la tête en bas et que j'étais ballottée dans tous les sens. En redressant la tête, j'eus la nausée. Je la relâchai. Toujours inconfortable. Je pensai à Rayna, qui ne jurait que par ses cours de yoga qui lui apprenaient à « atteindre un état de complète relaxation de tout le corps ». Je me demandai si elle saurait trouver une position confortable sur l'épaule d'un homme. Serait-elle plus ou moins détendue dans cette posture, si elle savait que l'épaule en question était probablement celle d'un incubé qui hantait ses rêves ?

J'eus un petit rire.

Je n'avais pas toute ma tête.

— Ici, entendis-je Sage murmurer avant de me faire descendre de son épaule pour me garder dans ses bras.

Il se tenait devant ce qui ressemblait à un buisson épais. Il écarta les feuillages du pied pour dévoiler une petite ouverture. Ben se faufila à l'intérieur en rampant, puis Sage me regarda.

— Tu vas pouvoir ramper ? murmura-t-il.

Je fis oui de la tête et il me posa à terre. Je dus me baisser au point d'être quasiment allongée pour pouvoir entrer, et avancer en me cramponnant pendant un moment qui me sembla très long. Je tendis l'oreille pour écouter Sage derrière moi. Je n'entendis rien. Était-il là ? Je n'avais pas suffisamment de place pour me retourner.

Ma gorge se serra au point que je n'arrivais plus à déglutir. Et si j'étais tombée dans un piège ? Et si Sage était un esprit maléfique en pleine action ? Et si Ben était sur le point d'atteindre le fond d'un cul-de-sac ? Nous reviendrions sur nos pas... pour nous apercevoir que Sage avait bouché l'entrée, et nous laisserait étouffer dans ce cercueil de fortune.

Était-ce ainsi qu'il avait récupéré la montre de mon père ? Sage avait-il tué mon père ?

Je commençais à étouffer, mais je m'efforçais de respirer lentement, longuement, pour retrouver mon calme. Perdre conscience ici serait la pire des choses à faire. J'étais en train de pousser mes pensées à l'extrême alors que je devais être dans l'instant, en plein éveil. Comme Rayna lors d'une séance de yoga.

Rayna. Yoga, Éveillée.

Je récitais ces mots comme un mantra pour garder mon calme, et rapidement nous avons débouché sur une large cave, de deux ou trois mètres de hauteur. Une faible lumière m'arriva d'en haut, suffisamment pour distinguer le lieu et Ben. Il se précipita pour m'aider à me relever.

— Dis-moi que je ne suis pas le seul à avoir cru qu'il nous avait tendu un piège, murmura-t-il.

— J'ai vraiment imaginé un cul-de-sac, ai-je admis.

Nous avons vu Sage surgir dans la grotte avec un rire vertigineux.

— Est-ce que ça va ? a-t-il demandé.

J'ai fait signe que oui puis je me suis souvenue de ce qui m'avait tracassée.

— Les hommes qui nous ont attaqués... ils ne savaient pas qui j'étais au début...

— C'est parce que ce n'est pas toi qu'ils poursuivent. C'est moi, a expliqué Sage.

— Qui te poursuit ? Et pourquoi ? ai-je demandé.

— Je ne peux pas te le dire.

— Tu devrais. Si tu ne me le dis pas, je vais faire de toi l'homme qui se cache derrière la disparition de mon père, ai-je répondu.

Sage me regarda avec incompréhension.

— Je viens de vous sauver la vie. Ça ne compte pas ?

— Pas si tu ne me dis pas tout ce que tu sais. Il se pourrait que tu sois aussi dangereux qu'eux.

— Tu le penses vraiment ?

Il me regarda. Ni lui ni moi ne croyions que je pensais ce que j'avais dit. Pas vraiment. Mais je n'allais pas l'admettre. Je soutins son regard. Il s'adossa au mur et se baissa pour s'installer par terre.

— Très bien. Je vais te dire tout ce que je peux. Je dois le faire parce que, pour l'instant, nous sommes coincés ici ensemble.

## Chapitre 7

— EN RÉALITÉ, nous allons rester ici juste le temps d'être hors de danger. Ensuite, nous partirons et si tu as de la chance, nous ne te dénoncerons pas à la police, répondit Ben.

— C'est amusant, dit Sage avant de poursuivre à mon attention : ton petit ami est drôle. Mais vous n'irez pas à la police en sortant d'ici, parce que la dernière chose dont vous ayez envie, c'est de ne pas m'avoir dans votre camp.

— Ouais, bien sûr, a rétorqué Ben avec dédain.

— Écoutez, je sais comment ces gars fonctionnent. Ils m'ont vu vous aider, alors maintenant ils pensent que nous sommes ensemble et ils peuvent se servir de vous pour m'avoir. C'est déjà arrivé.

Sage se tourna vers moi et devint grave.

— C'est déjà arrivé avec ton père.

— Tu vas me dire comment tu le connais. Je veux tout savoir. Où l'as-tu rencontré ? ai-je dit.

— Je ne l'ai pas vraiment rencontré. C'est lui qui est venu me trouver. Il me cherchait, parce que j'avais des informations qui l'intéressaient.

— Lesquelles ? l'ai-je pressé de poursuivre.

Sage prit une profonde inspiration avant de souffler et de répondre :

— C'est au sujet de l'élixir de vie.

Ben s'anima.

— Que sais-tu sur l'élixir de vie ?

— Moi, je sais que c'est absurde ! Je t'en prie, dis-moi que mon père n'a pas été pris au piège par un psychopathe qui croyait à l'existence de ce truc ! suis-je intervenue.

— Je ne peux pas l'affirmer, a dit Sage.

— Mais c'est tellement absurde !

Le gâchis était insupportable. L'idée que l'on puisse faire du mal à mon père à cause de quelque chose qui n'existait même pas...

— Grant ne trouvait pas ça absurde, a dit Ben en interrompant mes pensées. Il y croyait. Il savait que ce serait un progrès fondamental pour la médecine moderne.

— Ce n'est pas de la médecine. C'est une potion imaginaire, une histoire à dormir debout pour faire croire aux gens qu'ils peuvent être immortels, ai-je dit.

— À fortes doses. Mais à petites doses, il a d'incroyables pouvoirs de guérison. Ça peut soigner toutes les maladies, a poursuivi Ben.

— Tu entends ce que tu dis ?

— Tu n'as pas vu toutes les recherches de ton père. Il a des livres entiers sur le sujet. Ce ne sont pas que des mythes. Il y a également des textes historiques. Comment aurait-il su où fouiller pour déterrer les fioles ?

— Les fioles vides, ai-je précisé.

— Vides, parce qu'on a placé l'Élixir dans un autre endroit. C'est l'information que je possède. Je sais où il est, est intervenu Sage.

— Tu sais où il est ?

L'attitude de Ben changea du tout au tout. Soudain, son visage s'emplit d'excitation.

— Je le sais, répondit lentement Sage, comme s'il pesait ses mots. Mais je ne sais pas ce qu'il faut précisément faire pour l'avoir. Comme si je n'avais qu'une seule pièce du puzzle. Le père de Clea a dit qu'il avait le reste.

Ben acquiesça avec enthousiasme.

— Ouah, bon, je comprends tout... mais comment savait-il où te trouver ?

— Je ne sais pas. Je ne lui ai pas facilité la tâche. Je me cachais de deux groupes dangereux qui sont prêts à tout pour obtenir l'Élixir : « Les Sauveurs de la vie éternelle » et « Vengeance maudite ».

— Vengeance maudite. VM. Le type qui m'a attrapée portait les lettres VM tatouées dans le cou, ai-je murmuré.

— Donc c'étaient bien eux. Les deux groupes existent depuis longtemps, mais ils sont plus forts depuis que Grant a déterré les fioles d'Élixir, et j'ai dû me cacher. Personne ne m'a jamais trouvé jusqu'au jour où Grant est venu frapper à ma porte. J'ai été très surpris, et je ne l'aurais jamais laissé entrer si je ne l'avais pas reconnu pour l'avoir souvent vu aux infos. De plus, il avait cet air grave...

— C'est ce qu'a dit le Dr Prichard. Il nous a dit que mon père avait l'air grave les jours précédant sa disparition, me suis-je souvenue.

— C'est juste, a confirmé Ben.

Puis une idée le laissa bouche bée.

— Et quand il t'a vu, comment était-il ? Te voir en personne pour la première fois après tant d'années...

— Il était très étrange, a admis Sage. Mais qu'entends-tu par « après tant d'années » ?

— Les photos. Tu apparais sur toutes mes photos depuis toujours, ai-je expliqué.

Sage me regarda d'un air interrogateur.

— Vraiment ? C'est bizarre... parce que je ne t'avais jamais vue avant aujourd'hui.

Quoi ? Je ne savais pas à quel éclaircissement je m'étais attendue, mais pas à celui-là. Je croyais qu'il était le seul à pouvoir m'expliquer les photos. Si elles étaient aussi mystérieuses pour lui que pour moi, qu'est-ce que ça voulait dire ? Je plongeai mes yeux dans les siens. Mentait-il ? Non, il avait l'air sincèrement étonné. Ne sachant que dire, j'ai opté pour quelque chose de réel.

— Que s'est-il passé ensuite avec mon père ? ai-je demandé.

— Il a dit qu'il savait comment m'aider à récupérer l'Élixir, et que nous devons parler à une certaine « Dame Noire ».

— Une dame noire ? Mon père ne parlait pas comme ça, ai-je dit d'un air incertain.

— C'est ce qu'il a dit, a insisté Sage.

— A-t-il dit où on pourrait la trouver ? a demandé Ben.

— Non, il a simplement promis de me conduire à elle. Nous avons prévu de nous retrouver le lendemain, dans la forêt de Tijuca.

Sage s'est tourné vers moi.

— Je pense que ton père craignait que je ne vienne pas. Il m'a donné sa montre comme une sorte d'étrange garantie inversée. Il a dit que c'était son bien le plus précieux. Qu'il savait que j'étais quelqu'un de bien et que je n'allais pas m'enfuir avec un objet qui comptait autant pour lui.

J'ai souri. Ça ressemblait bien à mon père. Il croyait que les gens se comportent à la hauteur de la confiance qu'on leur accorde.

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce qui a mal tourné ? Pourquoi n'y êtes-vous pas allés tous les deux ? a demandé Ben.

— Je ne sais pas. Grant n'est jamais venu. Je me suis dit qu'il avait dû avoir un empêchement. Le lendemain, je suis retourné à notre point de rencontre, à la même heure. Et le jour suivant. Pendant plusieurs jours. Puis j'ai vu aux infos qu'il avait disparu et j'ai su que je n'étais plus en sécurité ici. J'ai quitté le pays.

— C'est tout ? Tu n'es pas allé voir la police ? Tu n'es pas allé... voir ma famille, par exemple ?

— Je ne pouvais pas me montrer, je ne voulais pas attirer l'attention, a répondu Sage sur la défensive.

— Comment oses-tu ? Nous parlons de la vie de mon père ! Si tu nous avais parlé de ces groupes, nous aurions pu passer l'année qui vient de s'écouler à les chercher ! Il pourrait être encore en vie à l'heure qu'il est ! ai-je hurlé.

— Donc, tu supposes qu'il ne l'est plus ? a fait remarquer Sage.

J'ai ouvert la bouche pour répliquer, avant de la refermer en saisissant l'importance de ce qu'il venait de dire.

— Tu penses que mon père est toujours vivant ?

— Je crois que c'est très probable. Pour trouver l'Élixir, les deux groupes ont besoin de ce que Grant sait, et de ce que je sais. À moins que Grant ne soit suffisamment stupide pour leur donner son information, il est toujours en vie.

— Une minute. Si le groupe avait besoin de toi et de Grant, pourquoi n'ont-ils kidnappé que lui ? Pourquoi n'ont-ils pas attendu que vous soyez ensemble dans la forêt ? est intervenu Ben.

— Grant a dû s’apercevoir qu’il était suivi et il aura changé ses plans. Il a probablement pensé que ça nous sauverait tous les deux, mais ils ont décidé de passer à l’attaque pour le prendre au moins lui. Comme vous l’avez vu ce matin... ils me poursuivent toujours.

— Alors, tu penses qu’il est toujours vivant...

Cette idée était presque insupportable. Je le désirais tellement ! Penser que mon père puisse être en vie, même s’il était blessé, même si on l’avait torturé... c’était trop d’espoir.

— Que faisons-nous maintenant ? Comment pouvons-nous retrouver mon père ? ai-je demandé.

— Et l’Élixir de vie, a ajouté Ben.

— Il n’y a pas d’Élixir de vie, ai-je dit.

— Il existe, ont répondu Ben et Sage à l’unisson.

— Non, c’est faux. Et même s’il existe, je m’en moque, sauf s’il peut m’aider à retrouver mon père.

— Ce qui est possible, a dit Sage.

Ben et moi nous sommes tournés vers lui.

— Comment ? ai-je demandé.

— Allons là où nous devons nous rendre avec ton père. Allons voir la « Dame Noire », et elle nous aidera à trouver l’Élixir. C’est ce que veulent ceux qui détiennent ton père. Nous aurons alors la meilleure monnaie d’échange qui soit.

— Mais nous ne savons pas qui est cette dame ni où elle est, a avancé Ben.

— Mon père l’aurait découvert avant d’aller trouver Sage, non ? Ce qui veut dire qu’il avait fait ses recherches à la maison. Tu sais qu’il notait tout et qu’il conservait des traces de toutes ses recherches. Je parie que dans la maison on pourra trouver des indices de ce qu’il avait prévu de faire.

Ben s’est tourné vers Sage.

— Bon. Clea et moi avons juste besoin de connaître tout ce que tu sais au sujet de l’Élixir pour pouvoir le chercher. Tu n’auras pas à nous revoir.

— C’est impossible. Comme je l’ai déjà dit, vous êtes liés à moi maintenant. Ce qui veut dire que vous êtes en danger. Je pense que vous ne l’avez pas bien compris, a insisté Sage.

— *Oh*, mais j'ai tout compris ! Simplement, je pense que Clea et moi serions plus en sécurité sans toi. Et avec tout le respect que je te dois, je ne te fais pas entièrement confiance. Et Clea non plus, à mon avis.

— Je prends note de ton respect, mais comme je ne vous dirai pas ce que je sais au sujet de l'Élixir, vous avez besoin de moi, a dit Sage d'un air narquois.

Les deux jeunes hommes se sont affrontés du regard comme deux chiens dans une meute.

— Très bien. Dans ce cas, allons ensemble dans le Connecticut, suis-je intervenue.

— Tu dis ça comme si c'était simple. Tu sembles oublier que ceux qui ont ton père, ou tous ceux qui sont à la recherche de l'Élixir, sont peut-être en train de fouiller votre domicile pour trouver des indices, a ajouté Sage.

— Impossible. Ils ne pourraient pas entrer avec le système de sécurité qu'on a à la maison.

En disant cela, j'ai songé au bureau de mon père, convaincue qu'il avait été mis à sac. Croisant le regard de Ben, je le vis acquiescer et avoir la même idée que moi.

— Bon, alors, comment savoir si ce que nous avons besoin de trouver est dans la maison ? ai-je demandé à Sage.

— En y allant, mais il faut être intelligent. J'ai besoin que vous m'écoutez tous les deux. J'aurais préféré dire « que vous me fassiez confiance », mais c'est peut-être trop vous demander, a dit Sage.

Ben a croisé les bras, et j'ai regardé Sage d'un air neutre.

— Bon, il va falloir avancer à couvert, Avez-vous déjà fait ça ? J'ai fait non.

— La première chose à faire est d'attendre la nuit. J'imagine que ces gars sont partis depuis un moment, mais je préfère jouer la sécurité. De plus, ça laisse à ta cheville le temps de guérir. Je pourrais te porter, mais il faudrait d'abord te faire arracher les griffes.

— Ne compte pas là-dessus, ai-je rétorqué.

Sage s'est étiré avec exagération.

— En attendant, on devrait se reposer. Bonne nuit, a-t-il ajouté en s'allongeant sur le sol terreux.

Sage a fermé les yeux, parfaitement immobile. Il ne pouvait pas s'être endormi aussi rapidement, mais Ben a malgré tout voulu s'exprimer. Me prenant en aparté, il eut un sourire méprisant à l'attention de Sage tout en parlant.

— Cette histoire ne me plaît pas, Clea.

— Ah bon ? Pourtant, quand il s'est mis à parler de l'élixir de vie, j'ai cru que vous alliez devenir frères de sang.

— Je crois en l'Élixir, suffisamment pour être prêt à croire en l'histoire de Sage. Seulement, je ne sais pas si nous faisons bien. Et nous ne pouvons toujours pas expliquer les photos. Je n'ai pas confiance en lui.

— Ça m'est égal, Ben. Mon père lui faisait confiance. Et le plan de Sage est ce que je peux faire de mieux pour tenter de le retrouver vivant.

Ben réfléchit avant de répondre.

— J'imagine. Seulement... fais attention quand il est dans les parages, d'accord ? J'ai l'impression...

J'attendis, mais il ne termina pas sa phrase.

— L'impression que quoi ?

— Rien. Je suis là pour toi. Tu le sais, j'espère ?

Je voyais qu'il faisait des efforts. Comme s'il voulait me dire quelque chose de monumental, mais craignait que ses mots ne soient jamais à la hauteur. Il s'étendit sur le sol aussi loin que possible de Sage, et se tapota le torse.

— Si tu as besoin d'un oreiller. Ça ne fait pas vraiment partie de mes fonctions, mais ça me fait plaisir. C'est du sergé de coton. C'est très doux, précisa-t-il en pinçant le tissu.

J'eus un rire forcé.

— Non, ça va aller, merci.

Je me suis recroquevillée sur le sol de la grotte, entre les deux garçons. Malgré tout, je sentais que je n'allais pas tarder à m'assoupir.

— Clea ?

C'était la voix de Ben, tout près de mon oreille, mais j'étais trop fatiguée pour répondre. J'ai dû marmonner un « mmm ? » mais peut-être n'ai-je fait que l'imaginer.

— Dors bien, a-t-il dit avant de se rallonger.

On a tort de sous-estimer un lit à même la terre dure et froide, surtout quand on n'a pas dormi depuis des jours. En réalité, c'était très confortable, et je ne doutais pas de m'endormir en un rien de temps.

J'imaginai sans mal les rêves qui m'attendaient.

## Chapitre 8

J'ÉTAIS OLIVIA, assise dans une barque. Sage ramait et nous remontions le Tibre.

— Si tu trouves que la Société est ridicule à ce point, dis à ton père que tu refuses d'y aller ! ai-je dit.

— Vraiment ? Pour perdre ma part de l'héritage familial ? Je serais sans ressources. Et tu devrais me quitter pour un Medicis, un fiancé qui te permette de maintenir le niveau de vie auquel tu es habituée.

— De la peinture, des toiles et toi. C'est tout ce dont j'ai besoin. Et peut-être d'un peu de talent artistique supplémentaire.

Sage m'a regardée d'un air pénétrant. Il aimait mon travail d'artiste, et ne me laissait pas douter de mes capacités. J'aimais à lui rappeler qu'il manquait d'objectivité.

— Et pour manger ? Tu aurais besoin de te nourrir, a-t-il ajouté.

— Des fruits et des légumes sauvages.

— Un toit sur ta tête ?

— Nous construirons une hutte.

— Des vêtements ?

Je lui offris un sourire entendu qui manqua de faire chavirer l'embarcation.

— Sage ! Je ne sais pas nager ! ai-je crié en m'accrochant aux rebords du bateau.

— Je suis désolé, mais ta réponse était particulièrement éloquente. Tous les hommes te le diraient.

J'ai ri, mais ma curiosité était sincère. J'avais besoin de savoir.

— Dis-moi, que faites-vous pendant les réunions de la Société ?

— Je ne peux pas te le dire. On m'a fait jurer le secret absolu.

Il avait répondu en affectant un air hautain que j'ai imité en faisant semblant de verrouiller mes lèvres et de jeter la clé.

— Mes lèvres sont scellées, ai-je affirmé.

— Vraiment ? Parce que les miennes ne le sont pas.

Sage a remonté les rames dans le bateau avant de venir s'asseoir en face de moi, rapprochant sa tête de la mienne pour débiter sa réponse avec des manières exagérées afin de rendre l'anecdote plus vraie que nature.

— La Société, ma chère, est un cercle d'hommes et de femmes beaucoup trop fortunés – moi y compris, Dieu merci – qui de toute évidence s'ennuient tellement à passer leur temps à compter leur argent qu'ils inventent des rituels à dormir debout pour rendre leur existence intéressante. Leur fable de prédilection...

Sage a regardé par-dessus son épaule droite puis son épaule gauche comme s'il voulait s'assurer que personne ne l'écoutait, puis a murmuré trop fort :

— L'élixir de vie !

— Le quoi ?

— Exactement.

— Qu'est-ce que ça fait ?

— Voyons voir... c'est un élixir... qui donne la vie éternelle...

— Tu te moques de moi.

— Juste un petit peu.

— Raconte-moi ! Est-ce que ça marche ?

— À ton avis ?

— Quelqu'un est-il mort dans la Société ? Ça serait la preuve idéale. Ou la cerise sur le gâteau ! Ou la cerise dans l'Élixir !

— C'est vrai ! Et la réponse est oui. Ils tombent comme les autres.

— Est-ce que ça ne met pas un terme à la discussion ?

— Pour moi, si. Pour ceux qui y croient, non. Ils diraient que faire usage de l'Élixir pour sauver des vies dépasse l'ordre naturel des choses. Il ne doit être utilisé qu'en quantités infimes pour soulager la douleur et atténuer les souffrances de quelqu'un qui se meurt, a expliqué Sage.

— Donc ils ont le pouvoir d'assurer la vie éternelle et ils ne s'en servent jamais ? Quel gâchis !

Quelle perte de temps, tu veux dire ! Chaque réunion dure trois heures ! As-tu idée de tout ce que je pourrais faire de ces trois heures, Olivia ?

Cette fois-ci, c'était à son tour de m'avoir et j'eus envie de mordre à l'hameçon.

— J'ai bien quelques idées, ai-je dit avec un autre sourire redoutable.

Il me rendit mon sourire et s'approcha pour m'embrasser, d'abord les lèvres, puis la joue, le cou...

— Sage... ai-je murmuré alors que nous glissions lentement vers le fond du bateau. Je ne sais vraiment pas nager.

— Mmmm, alors il va vraiment falloir faire attention, n'est-ce pas ? a-t-il murmuré dans un souffle à mon oreille.

Un grattement discret me réveilla et pendant un long moment je restai convaincue que quelqu'un raclait le fond du bateau. Peu à peu, je me suis souvenue de qui j'étais. Je n'étais pas dans un bateau. J'étais dans une grotte. Je n'étais pas Olivia. J'étais Clea.

Mais j'étais avec Sage.

Engourdie par le sommeil, j'ouvris les yeux sans bouger. La grotte baignait dans une lumière tamisée. Le clair de lune. Sage était accroupi, penché vers le sol à quelques pas de moi. Une petite pierre entre les mains, il était concentré sur une inscription qu'il traçait dans le sol. Je voyais ses muscles tendus par l'effort et le petit plissement entre ses sourcils. Le clair de lune se reflétait sur sa peau. Comme il était beau !

Quoi qu'il soit d'autre, Sage était de loin l'homme le plus irrésistible du monde. Je l'avais pressenti dans mes rêves, mais c'était encore plus vrai dans la vie. Je profitais avec plaisir de l'occasion de pouvoir l'étudier à son insu.

Il a levé les yeux, et j'ai aussitôt refermé les miens pour faire semblant de dormir. M'avait-il vue ? Les grattements ont cessé. Il me regardait, je le savais. Je retins mon souffle et l'envie d'ouvrir les yeux pour voir s'il m'observait.

Les frottements ont repris. J'ai commencé à compter lentement jusqu'à dix avant d'entrouvrir les paupières pour l'épier à travers mes cils.

Ouf, il ne me regardait pas !

J'ouvris un peu plus les yeux. Qu'était-il en train de faire ? Je tentai d'apercevoir ce qu'il y avait sur le sol terreux devant lui...

...et je vis un dessin de moi, endormie profondément.

C'était incroyable. Ses outils étaient posés à même le sol : des pierres de différentes tailles et formes, deux brindilles, le matériel le plus rudimentaire, et pourtant son dessin aurait eu sa place dans une galerie d'art. C'était beau, beaucoup plus beau que je ne pensais l'être dans le sommeil. Était-ce ainsi qu'il me voyait ?

Sage a relevé la tête, et j'ai fermé les yeux. Je l'imaginai en train de m'étudier, notant avec précision chacun de mes traits pour les passer au filtre de ses sens. Les battements de mon cœur se sont accélérés, et j'ai dû faire appel à toute ma volonté pour rester immobile.

— Tu peux continuer à faire semblant de dormir si tu veux, mais je ne pense pas que tu puisses faire carrière comme comédienne, m'a-t-il taquinée.

J'ai brusquement ouvert les yeux. Sage avait la tête penchée sur son dessin mais un large sourire animait son visage.

— Tu le savais ? ai-je demandé avec embarras.

Sage a posé un doigt sur ses lèvres, en montrant Ben.

— Je l'ai su environ deux minutes avant que tu ne te réveilles. Ta respiration a changé, a-t-il murmuré avant de reprendre son dessin, puis il demanda avec espièglerie : As-tu fait de beaux rêves ?

Mon cœur se figea et je me sentis rougir violemment en me remémorant ce que nous avons fait dans le fond du bateau. Je priai – qui ou quoi m'entendrait – de n'avoir rien exprimé dans mon sommeil, puis dis avec autant de nonchalance que possible :

— Je ne sais pas, je ne me souviens jamais de mes rêves. Pourquoi ?

Il troqua la pierre qu'il tenait dans la main contre une autre au bord plus fin, et reprit son dessin.

— Sans raison particulière... j'ai juste entendu mon nom.

J'espérai que le faible clair de lune parvienne à cacher l'essentiel de mes rougeurs.

— Ton nom, ai-je répété. C'est... intéressant. Il paraît que les rêves permettent de régler ce qui se passe dans la vie éveillée.

Je crus surprendre un petit sourire en coin, mais ses yeux sont restés posés sur sa toile de fortune.

— As-tu réussi à régler quelque chose ?

— Comme je te l'ai dit, je ne me souviens de rien.

Je savais qu'il ne me croyait pas. Il était temps de changer de sujet. Je fis un geste à l'attention de sa gravure.

— Je peux regarder ?

Il s'assit sur les talons et montra son œuvre d'un geste.

— Certainement. J'ai fini.

En me levant, je notai avec joie que je n'avais plus mal à la cheville. Je contournai les vingt centimètres carrés de dessin sur la pointe des pieds pour m'installer à côté de lui.

— C'est beau. Je suis flattée. C'est la première fois qu'on fait mon portrait, ai-je dit.

Sage inclina la tête pour étudier son dessin.

— Tu trouves que ça te ressemble ?

Une nouvelle vague de gêne remonta dans mon cou pour envahir mon visage. Je dus observer plus précisément le dessin. Le portrait me correspondait, mais seulement si on voulait y voir une ressemblance. La femme représentée avait les mêmes cheveux, et dormait dans la même position que moi, mais à y regarder de plus près, son visage était différent. Ses yeux étaient plus écartés, son nez, plus pointu, ses pommettes, moins marquées... des différences qui semblaient insignifiantes quand j'avais cru que ce portrait était le mien, mais maintenant que je savais qu'il ne l'était pas...

J'étais une imbécile égocentrique. Si mes rêves de lui étaient vivants, ils n'étaient que des rêves. Ils n'avaient rien à voir avec la réalité. Pas avec la mienne, et de toute évidence pas avec la sienne. Je bégayais en cherchant une explication quelconque. Je n'avais rien.

— C'est vrai qu'elle te ressemble un peu, a reconnu Sage.

Ses yeux s'attardaient sur les contours du visage dessiné. J'étais impatiente de changer de sujet, mais je devais poser la question.

— Qui est-ce ?

— Quelqu'un que j'ai aimé il y a longtemps, a-t-il murmuré.  
Soudain, j'ai éprouvé le besoin de le reconforter pour lui ôter sa peine, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Puis j'eus une idée.

— Je peux voir ton dos ?

— Mon dos ?

— Tes égratignures. J'ai creusé assez profondément. Je voudrais voir s'il n'y a pas d'infection.

— Non, non, ce n'est pas infecté. Tout va bien, a-t-il dit en me repoussant d'un geste.

— Laisse-moi regarder.

Sage secoua la tête.

— Nous sommes dans une grotte. Tu n'as rien pour nettoyer, de toute façon.

Pourquoi faisait-il autant d'histoires ? Je sentis la frustration m'envahir.

— Tu veux rire ? Tu m'as demandé de croire aux choses les plus absurdes que j'aie jamais entendues. Et moi, tout ce que je te demande, c'est de me montrer ces stupides égratignures !

Sage leva les yeux au ciel.

— Très bien, dit-il en se retournant pour soulever sa veste et son tee-shirt.

Bizarre.

Il n'y avait aucune égratignure.

Elles avaient complètement disparu. Il n'y avait pas la moindre trace.

Pourtant j'avais enfoncé mes ongles jusqu'au sang.

Je secouai la tête. Après ma chute, je ne devais plus avoir tous mes esprits, et mes souvenirs étaient confus. Personne ne peut cicatriser aussi rapidement. Le souffle coupé, je me souvins de quelqu'un qui avait ce don : Sage lui-même. Dans mon rêve. Quand j'étais Anneline et qu'il s'était entaillé la main avec les épines des roses.

— Qu'y a-t-il, docteur ? La gangrène me ronge ? demanda Sage avec sarcasme.

Devais-je lui parler de mes rêves ? Prête à le faire, j'ouvris la bouche.

— On a des démangeaisons ? demanda Ben.

Sa voix avait des accents sévères, et en nous retournant, nous avons compris qu'il nous observait. Je me sentis piégée, même si je ne faisais rien de mal. Sage ne semblait pas gêné.

— Bonjour, paresseux ! dit-il en souriant.

Ben l'ignora. Il baissa les yeux vers le dessin.

— Joli dessin. Mais ça ne la met pas en valeur.

Sage ne s'embêta pas à le corriger sur le sujet du portrait.

— Il fait nuit. Mettons-nous en route. Ta cheville va mieux ? me demanda-t-il.

Je fis tourner ma cheville. J'éprouvais une vague douleur mais elle était légère.

— Oui, ça va.

— Super.

Il nous a guidés jusqu'à un petit tunnel à l'autre extrémité de la grotte. Ce passage était bien plus large que celui par lequel nous étions arrivés, et nous avons rapidement atteint les broussailles de la colline de Leme. Il était tard, mais le ciel dégagé était éclairé par la pleine lune et un nombre incalculable d'étoiles.

À la minute où nous sommes sortis de la grotte, mon téléphone s'est mis à sonner.

— Rayna, ai-je dit en consultant l'écran. Elle a dû appeler six fois. Et envoyer six autres SMS. Elle doit être folle, sans nouvelles de nous.

J'étais sur le point de l'appeler, quand Sage m'a arraché le téléphone des mains pour le jeter loin dans les bois.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— C'est pour éviter qu'on puisse nous suivre. Tu te souviens que j'ai dit qu'on devait avancer à couvert ? Pas de portable, pas de carte bancaire, pas de retrait d'argent.

Sage regarda fixement Ben, qui secoua la tête.

— Je n'ai plus de portable. Je l'ai perdu quand on nous a attaqués, a-t-il dit.

— Très bien. Tant mieux. Allons-y.

Nous avons emprunté un petit chemin à travers bois. Même si Sage pensait que les agresseurs étaient partis depuis longtemps, je continuais de bondir à chaque craquement de brindille. Je fus soulagée de nous voir déboucher sur la plage et

rejoindre la rue. Même si cette soirée du mercredi des Cendres était plus calme que la nuit précédente, je me sentais plus en sécurité dans un lieu public.

Sage arrêta un taxi et monta à l'avant.

— Je n'aime pas ça, Clea, a dit Ben calmement. C'est une très mauvaise idée. Nous sommes en voiture, au milieu de nulle part, avec un étranger. Personne ne sait où nous sommes, et nous n'avons aucun moyen de contacter quelqu'un. C'est exactement comme ça qu'on entre dans les statistiques.

— Exactement comme ça ? ai-je demandé en pensant à tous les étranges rebondissements qui nous avaient amenés jusqu'ici.

Ben se radoucit en haussant les épaules.

— Peut-être pas exactement. Mais quand même...

Le taxi s'est arrêté en bordure d'une zone forestière reculée. Sage a payé avant de sortir de la voiture.

— Tout le monde descend !

Ben m'a regardée en haussant les sourcils. Il me laissait décider de la suite. Je lui ai serré le genou et il a ouvert la porte. Sage attendit que le taxi s'éloigne pour s'enfoncer dans la forêt, sans douter qu'on le suive.

À travers les feuillages, la piste était saisissante sous le clair de lune, et je sortis mon appareil photo de sa sacoche sans réfléchir.

— Je ne préfère pas. Tu sais que je n'aime pas les visiteurs, a dit Sage sans se retourner.

— Je vais faire de mon mieux pour ne pas vendre mes photos à *Voyages et Loisirs*. De plus, j'ai besoin de penser à autre chose qu'à mes pieds, ai-je répondu en commençant à prendre des photos.

Mes chaussures étaient restées sur la plage, où je les avais enlevées pour danser.

— J'ai proposé de te porter, a avancé Sage.

— Non, merci.

Je m'étais dit que je serais rapide et silencieuse sans chaussures, mais je ne faisais que trébucher tous les dix pas et avancer de travers en boitillant. Régulièrement, Sage me tendait les bras pour me porter. Et chaque fois, je grimaçais en refusant.

Au bout de ce qui me fit l'effet de quinze kilomètres, même les photos ne parvenaient plus à me distraire.

— C'est encore loin ? ai-je demandé.

— Nous y sommes.

Devant nous, il n'y avait rien d'autre que des arbres.

— Ouah ! s'est exclamé Ben en levant la tête.

En suivant son regard, j'ai vu que plusieurs troncs d'arbres étaient en réalité des échasses soutenant une cabane en bois et en verre, un bel habitacle installé dans les branches en hauteur.

Je tombai immédiatement sous le charme.

— Tu habites dans un arbre ! C'est pour moi. Pas pour *Architectural Digest*, ai-je dit pour devancer l'objection de Sage tout en visant la façade avec mon objectif.

— Merci, a-t-il répondu.

Nous l'avons suivi en haut des marches, jusqu'à l'entrée. La cabane n'était pas très grande, mais un plafond incliné et ouvert sur le ciel s'élevait au-dessus d'une vaste pièce principale aux parois boisées et d'une cuisine très rustique. Une grande cheminée occupait tout un côté, quelques belles œuvres encadrées décoraient les murs, et quatre étagères regorgeaient de livres et de babioles. Sur un long bureau, il y avait les ordinateurs et les fournitures de Sage, mais ça restait discret, comme l'unique allusion à la modernité high-tech. Il n'y avait pas de téléviseur, et les canapés et les chaises étaient dirigés vers une imposante baie vitrée triangulaire allant du sol au plafond, qui donnait sur la forêt et sur une belle plage retirée immaculée. Ben et moi nous sommes approchés de la fenêtre, bouche bée.

— Quelle vue ! Comment arrives-tu à quitter cet endroit ? ai-je articulé.

— Ça me demande des efforts, a admis Sage.

Arrachant mon regard des vagues déferlantes de l'océan, je me suis tournée vers l'intérieur. C'était douillet et intime, sans pour autant être personnel. Ça me rappelait les maisons de vacances que ma famille louait quand j'étais petite : quelques détails prouvaient que la maison appartenait à quelqu'un d'autre, mais ils restaient rares et ponctuels. Je me sentais curieuse. Je mourais d'envie de mettre mon nez partout.

— On peut visiter ? ai-je demandé.

— Non. On est seulement venus chercher des affaires.

Il a sorti un manuel de l'étagère du haut. Le dos était celui d'un livre relié quelconque, mais quand Sage l'a posé, j'ai vu qu'il s'agissait d'un petit coffre-fort. Il l'a déverrouillé et a ouvert la couverture sur une grosse pile d'enveloppes, chacune portant un nom différent : Franklin Hobart, Brian Yancey, Everett Singer, Larry Steczynski... Il a pris la dernière pour vider le contenu dans son portefeuille et ses poches.

— Larry Steczynski ? ai-je demandé d'une voix incrédule.

Sage a souri.

— Tu trouves que ça me va mal ?

— Ok, non, je pense que ça te va parfaitement bien. Combien de faux noms as-tu ?

— Une certaine collection.

Posant une main sur son poignet, je l'ai arrêté alors qu'il transférait quelque chose dans son portefeuille.

— Larry Steczynski a une American Express noire ?

— C'est possible.

— Même ma mère n'a pas d'American Express noire.

— On dirait que ta mère n'évolue pas dans les mêmes cercles que Larry Steczynski.

— Sage ! a crié Ben du fond de la pièce.

Il était agenouillé devant une figurine sculptée posée sur une console, et sa voix était admirative.

— C'est un vrai Michel-Ange, non ?

— Ouais, c'est un vrai.

— Mais c'est un Michel-Ange ?

— Eh oui !

— Et cette peinture, c'est un vrai Rubens ? a poursuivi Ben en montrant une œuvre accrochée au mur, un croquis d'une version angélique de Sage lui-même.

— Oui.

— Il te ressemble.

— On a des gènes dominants dans la famille, a expliqué Sage. Ça semblait être le moment idéal pour s'éclipser.

— Où sont les toilettes ? ai-je demandé.

Sage m'a indiqué un minuscule couloir au bout de la pièce. La salle de bains était là... ainsi qu'une porte fermée, un peu plus loin dans le couloir. La chambre de Sage ; ça ne pouvait être que ça.

Sur la pointe des pieds, j'ai poursuivi jusqu'à la porte, avant de l'ouvrir et de concentrer tous mes efforts pour la refermer sans bruit derrière moi.

Si Sage dormait là, il devait être à l'étroit : la pièce était remplie de matériel artistique, des toiles, des chevalets, de la peinture, des fusains... certaines œuvres étaient en cours, d'autres étaient accrochées, et chaque centimètre de mur était recouvert d'une image encadrée. En les balayant du regard, j'ai senti mon cœur s'emballer. Les images représentaient quatre femmes.

Des femmes que je connaissais.

Des femmes que j'avais été dans mes rêves.

Elles ne me ressemblaient pas autant que dans mes rêves, mais j'étais certaine de savoir qui elles étaient.

Une femme riait en se tenant aux rebords d'une barque à rames flottant sur le Tibre. Olivia.

Une femme à cheval galopait cheveux au vent. Catherine.

Une femme se contemplait dans un miroir, appliquant son maquillage de scène d'une main experte. Anneline.

Une femme se tenait à un piano et chantait devant une salle comble. Délia.

Ce n'était pas tout. Une peinture appuyée contre un mur, une aquarelle, représentait deux jeunes hommes en tenues de la Renaissance dans des poses absurdes. Je connaissais cette peinture. C'est moi qui l'avais peinte. Les hommes étaient Sage et Giovanni, et je me souvenais de ce rêve dans lequel je leur demandais d'arrêter de bouger.

En bas à droite du tableau, je vis la signature, un simple O. Sa signature. Ma signature ?

Était-ce possible ? Mes rêves étaient-ils... des souvenirs ? Des souvenirs de mes vies antérieures ? Je ne crois pas en la réincarnation... mais quelle autre explication trouver ?

Et Sage ? Dans le portrait d'Olivia, c'était le même homme qu'aujourd'hui. Ça semblait étrange qu'il ait été réincarné avec le même visage et pas moi.

Heureusement, un rire provenant de l'autre pièce vint interrompre mes pensées. Sage et Ben riaient ensemble ? Apparemment, la bizarrerie était courante dans cette maison. Je devais aller les rejoindre avant qu'ils ne trouvent mon absence trop longue, mais je n'avais pas envie de quitter cette pièce. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Pouvait-il y avoir une explication rationnelle à tout ça ?

Devais-je en parler à Sage ? Il n'aimerait pas apprendre que j'avais fouillé, mais sa colère ne pourrait pas être si terrible. C'était malgré tout un inconnu, et j'avais le droit d'essayer d'en savoir plus sur lui.

J'avais la main sur la poignée, prête à sortir, quand une toile placée dans un angle m'a arrêtée.

Elle n'était pas encadrée, ni accrochée. Couchée, elle reposait sur le dessus d'une pile de toiles appuyées contre le mur. Un drap recouvrait l'essentiel de la pile, mais un œil retint mon attention.

L'œil semblait énorme sur la feuille, peint dans un bleu clair saisissant. Il était beau, mais vide et obsédant. Impossible de me détacher de l'image. Je me suis approchée et j'ai dégagé le drap sans réfléchir.

Je pus à peine étouffer le cri à glacer le sang qui est monté en moi.

Bien évidemment, elle avait le regard vide. L'œil était le mien, celui d'Olivia, morte. Allongée sur le côté, elle avait le crâne enfoncé et sa bouche était figée dans un dernier cri de terreur. Elle baignait dans une mare de sang. L'iris qu'elle portait en pendentif était pris dans du sang durci, sur le sol. La toile se noyait dans une mer de sang, et si le corps d'Olivia était le sujet principal, ce n'était que l'élément central d'un véritable massacre. D'autres corps étaient allongés, des hommes et des femmes tordus dans des poses horribles, empalés sur des épées et des poignards.

Des images de mes rêves me sont revenues à l'esprit et je les ai rejetées en grimaçant. J'avais vécu cette scène.

Mon Dieu, étais-je face à une image de ma propre mort ?

Tremblante, je m'apprêtais à passer à une autre peinture. Toucher la toile me donnait des frissons.

L'image suivante représentait Anneline, ou ce qu'elle avait été. Elle était étendue dans une chambre blanche : des rideaux blancs tourbillonnaient dans la chambre devant la fenêtre ouverte au vent, des draps blancs, des meubles blancs. Elle portait une large robe blanche. Les seules touches de couleur étaient le rouge de ses lèvres, ses longs cheveux noirs, l'argenté de l'iris qu'elle portait autour du cou, ses yeux bruns aveugles... et du sang. Il s'écoulait des nombreuses entailles qui marquaient son torse, et envoyaient de petites éclaboussures sur tout le décor blanc neige.

Il y avait un autre horrible point rouge dans l'image.

Une rose à longue tige, profondément enfoncée dans sa poitrine, en plein cœur.

J'eus la nausée.

C'était insoutenable.

Je devais pourtant continuer.

Des voix se firent entendre de l'autre pièce. Depuis combien de temps étais-je là ? Sage allait-il entrer ? Que ferait-il s'il me trouvait là ?

Je passai rapidement les autres toiles en revue : toutes plus ou moins semblables. Délia morte dans une scène parfaitement propre, avec un unique trou laissé par la balle entre les yeux.

Pour Catherine, c'était terrible. Elle se tordait de douleur et hurlait, tandis qu'un feu de joie enveloppait son corps frêle solidement attaché à un poteau.

Les voix se rapprochèrent. Il fallait que je sorte.

Puis, j'ai remarqué quelque chose au mur. Des clous alignés. À chacun de ces quatre clous étaient accrochés un collier et un iris.

Et un cinquième clou. Vide.

En attente.

Je sortis précipitamment pour aller m'enfermer dans les toilettes, juste à temps pour vomir dans la cuvette.

Presque immédiatement, on frappa à la porte.

— Clea ? Est-ce que ça va ? Tu es là depuis un bon moment, lança Sage.

— Désolée. C'est mon ventre. Je ne sais pas pourquoi, mais...

Je sentis une nouvelle nausée monter, et pour la première fois je fus heureuse qu'on m'entende vomir. Ça me donnait une excuse pour rester là et rassembler mes esprits.

— Oooh, d'accord ! Prends ton temps, a dit Sage.

J'entendis ses pas s'éloigner. Dès que j'en fus capable, je m'aspergeai le visage d'eau fraîche et me rinçai la bouche. Ma respiration était toujours aussi rapide et je tremblais.

Sage allait-il me tuer ?

Les peintures pouvaient vouloir dire autre chose. Celles du mur représentaient des bons moments. Mon psy ne m'avait-il pas dit que l'art pouvait faire du bien à ceux qui avaient perdu un proche ? Peut-être que ça l'aidait ? Et les pendentifs... si Sage avait aimé ces femmes, il gardait naturellement leurs biens les plus chers.

À moins qu'il ne les ait gardés comme un tueur en série éternel conserve des souvenirs.

Sage était-il un tueur en série ? Une sorte de tueur immortel, sans âge, qui ne choisissait pas plusieurs victimes, mais qui n'en gardait qu'une, et la tuait – me tuait – encore et encore ?

## Chapitre 9

— CLEA ?

Cette fois-ci, c'était Ben.

— Est-ce que ça va ?

Est-ce que j'allais bien ? Franchement, je n'en avais aucune idée. Étais-je devenue folle ? Devais-je dire à Ben ce que j'avais vu ? Il pourrait m'aider à relier toutes les informations avec logique. C'était plus son domaine que le mien.

Mon père. Je devais me concentrer sur mon père. Je ne savais pas qui était Sage, mais il restait mon seul espoir de retrouver mon père. J'avais besoin de Sage, et si je racontais à Ben ce que j'avais découvert, il tirerait la pire des conclusions et ferait tout son possible pour empêcher nos retrouvailles.

Je devais garder ces informations pour moi. Il fallait que je fasse comme si rien n'avait changé.

— Clea ?

— Ça va, Ben !

Je me suis séchée, j'ai composé un sourire sur mon visage et j'ai émergé.

— Je suis désolée.

— Est-ce que ça va ?

— Mais oui, tout va bien.

— Tu as vu que Sage avait un vrai Michel-Ange ? Et un Rubens ?

Évidemment, il avait tout ça. Il les avait probablement tous connus.

— Ouah, il doit dépenser une fortune sur eBay, ai-je préféré répondre.

— Qui n'achète pas des chefs-d'œuvre d'un million de dollars sur Internet ?

— Peut-être pas sur eBay, d'accord...

— Clea ? a lancé Sage alors que nous revenions dans la pièce principale.

Au moment où j'ai levé les yeux, je me suis mise à hurler.

Sage brandissait un couteau.

— Clea ? Qu'y a-t-il ? a-t-il demandé.

— Rien, pardon... c'est un gros couteau.

Il a éclaté de rire.

— J'ai des restes de dinde dans le frigo. J'allais nous préparer des sandwichs. Ça t'ira ?

Une dinde. Le couteau était pour la dinde.

— Ouais, formidable. Merci.

J'ai affiché un sourire forcé. Sage s'est remis à découper la volaille, mais en me regardant comme si j'avais perdu la tête.

— On devrait t'emmener voir un médecin.

— Tout va bien. Je suis juste un peu perturbée par, euh, tu vois.

— Je comprends.

Comme par magie, je réussis à garder tout mon bon sens pendant les quinze minutes suivantes. Sage a fini les sandwichs, vérifié deux fois qu'il avait pris tous les documents nécessaires à Larry Steczynski, et rassemblé des vêtements dans un petit sac de voyage. Chaque fois qu'il regardait dans ma direction, j'avais l'impression qu'il savait exactement ce que j'avais vu et fait. Ça ne lui plaisait pas, et il allait trouver le moyen de me le faire payer.

Dès que nous avons quitté la maison, j'ai senti que je pouvais recommencer à respirer. Je suis restée collée à Ben sur tout le parcours éclairé par la lune qui nous a menés au garage. Aucune chance pour que je m'installe à côté de Sage. J'ai dit à Ben de passer à l'avant en prétextant que j'avais encore un peu mal au cœur et que ça m'éviterait d'avoir à faire la conversation.

Sage et moi avons-nous été réincarnés à plusieurs reprises au fil des siècles ? D'une certaine façon, ça expliquerait tout. Sauf que j'avais été quatre femmes différentes, à ma connaissance, et qu'il avait été... Sage. Donc, ça voulait dire qu'il était en vie depuis, disons cinq cents ans ?

J'avais du mal à croire que ce puisse être absurde à ce point-là, d'autant que mes autres explications étaient tout aussi aberrantes. Il y avait la théorie de l'incube, mais les esprits pouvaient-ils perdre du sang ? Si je ne raffolais pas autant que

Ben de ces histoires, il me semblait que, par définition, un esprit ne pouvait pas saigner. Or, j'avais vu Sage saigner. C'est moi qui l'avais blessé. Non pas qu'il ait souffert ; il avait cicatrisé à une telle rapidité...

« À petites doses, il a d'incroyables pouvoirs de guérison », répéta Ben dans ma tête. C'est ce qu'il avait dit plus tôt, en parlant de... l'élixir de vie.

L'élixir de vie, ce truc cinglé, bidon et complètement insensé.

Est-ce que ça pouvait exister ? Sage en avait-il pris ? Assez pour le maintenir en vie, jeune et capable de guérir en un temps record depuis cinq cents ans ?

Et si c'était le cas, tout ce temps lui avait-il servi à retrouver la même femme, plusieurs fois dans différentes incarnations pour l'aimer... ou la détruire ?

Nous nous sommes arrêtés devant un magasin près de l'aéroport pour que Larry Steczynski puisse m'acheter une paire de chaussures à bas prix, et pour Ben et moi un sac matelot rempli de tout ce que nous avons envie de faire passer comme nos « bagages ». Prendre des allers simples Rio-New York et voyager sans effets personnels aurait risqué d'éveiller les soupçons.

Pendant le shopping, j'ai mis mes suspicions de côté pour pouvoir me comporter à peu près naturellement. J'avais tendance à perdre de vue le sens du mot « normal », ces jours-ci. En arrivant à l'aéroport, M. Steczynski s'est servi de son American Express noire avec une grande générosité, nous offrant à tous des places en première classe sur le prochain vol pour JFK.

J'avais à peine dit deux mots à Sage depuis ma découverte. Je craignais qu'il ne le remarque. Je me creusais la tête pour trouver quelque chose de banal et de naturel à lui dire, mais au moment où nous sommes arrivés devant la porte d'embarquement, tout ce que j'avais trouvé était :

— Alors ? Comment allons-nous faire pour aller à la maison si on est suivis et qu'on nous attend ?

— Je ne sais pas trop.

— Oh, super ! C'est une excellente idée de se fier à toi, alors, a commenté Ben.

— Et si j'appelais Rayna ? Elle pourrait venir nous chercher. On se planquerait dans la voiture pour que personne ne nous voie arriver dans la propriété, elle irait jusqu'au garage et nous serions à l'intérieur !

— Et si quelqu'un nous attendait à l'intérieur ? a demandé Ben.

— Ils ne peuvent pas être certains qu'on vienne. Pourquoi prendraient-ils le risque d'entrer par effraction ?

— Sans doute... s'est amusé Ben.

— Tu as une meilleure solution ?

Il n'en avait pas. Et Sage non plus. J'ai emprunté le téléphone de Larry Steczynski pour appeler Rayna. Personnellement, je ne réponds jamais si je ne reconnais pas l'appelant. Rayna est différente ; elle considère les numéros inconnus comme une ouverture possible vers une nouvelle histoire d'amour.

— Allô ? a-t-elle répondu d'une voix séductrice.

— Salut, c'est moi.

— Clea ! Comment ça va ? Je n'arrête pas de t'appeler depuis des jours. Que t'arrive-t-il ? où es-tu passée ?

— Désolée, j'ai perdu mon portable. Mais tout va bien.

C'était facilement le plus gros mensonge que j'aie jamais dit de toute ma vie.

— Bien comment ? As-tu rencontré un homme merveilleux au carnaval qui t'a fait perdre la boule ? me taquina-t-elle.

J'aimais bien sa façon de ne voir que deux possibilités : soit quelque chose de terrible s'était passé, soit j'avais été emportée dans le tourbillon d'une folle rencontre.

Je regardai Sage à la dérobée.

— J'ai effectivement rencontré quelqu'un.

— Je m'en doutais ! Je veux tout savoir.

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps. Des détails !

— C'est compliqué. Un truc, quand même : Ben et moi avons des ennuis, et c'est lié à mon père.

— Que s'est-il passé ?

— Je te dirai tout, mais d'abord j'ai un énorme service à te demander. J'ai besoin que tu viennes nous chercher à l'aéroport

demain matin, et que tu n'en parles à personne, s'il te plaît. Ça peut sembler dingue, mais je crois que la maison est surveillée et qu'on attend notre arrivée.

— Vraiment ? Je n'ai rien vu de spécial.

— Tant mieux. J'espère me tromper. Peux-tu faire ça pour moi, alors ?

— Bien sûr. Fais attention à toi.

— Je te le promets.

Je lui ai donné la référence de notre vol avant de raccrocher. J'ai levé les yeux vers les garçons. S'ils s'étaient rapprochés autour de la collection d'art de Sage, ça n'avait pas duré. Visiblement, que Sage se rende sur notre territoire était trop pour Ben. Assis l'un à côté de l'autre, ils regardaient droit devant eux sans parler, comme de vraies statues. J'imaginai les quatorze heures de vol qui nous attendaient, moi en tampon entre eux deux, à lutter contre mes doutes au sujet de Sage. Rien que d'y penser, je me sentais lasse. Décidant d'aller faire un tour dans les boutiques du terminal, je fus enchantée de tomber sur l'objet idéal.

J'attendis d'être dans l'avion pour montrer mon achat.

— Cribbage ! ai-je déclaré en brandissant la planche, un jeu de cartes, un crayon et une feuille. Ben et moi allons t'apprendre, comme ça nous pourrons tous jouer.

— Qu'est-ce qui te fait dire que je ne sais pas jouer au cribbage ? a demandé Sage.

— Tu sais y jouer ? a demandé Ben, surpris.

— Il se trouve que je suis un excellent joueur de cribbage, a répondu Sage.

— Vraiment ? Parce que je suis ce qu'on peut appeler un maître du cribbage, a repris Ben.

— Je parie que je joue depuis plus longtemps que toi, a dit Sage.

Je lui lançai un regard. Essayait-il de nous dire quelque chose ?

— J'en doute fort, mais je pense que nous en aurons la preuve quand je t'aurai battu à plates coutures, a affirmé Ben.

— Il est clair que vous oubliez que nous sommes trois à jouer, et que je suis prête à vous écraser tous les deux, ai-je dit.

— Distribue, a lancé Ben.

Ma mère est convaincue de pouvoir établir la paix : dans le monde en réunissant les bonnes personnes grâce à des efforts répétés. Je n'en étais pas sûre, mais apparemment le cribbage pouvait aider. Tous les trois, nous étions à peu près à égalité, et Ben fut suffisamment impressionné pour demander à Sage où il avait appris à jouer. Il a raconté que ses parents étaient historiens et qu'ils avaient commencé par lui enseigner une version antérieure du cribbage, un jeu qui s'appelle « nobby ».

— Ah bon ? Tes parents étaient historiens ? Ils enseignaient ? a demandé Ben, sa curiosité professionnelle prenant le dessus.

— Oui, l'histoire de l'Europe. En Europe. Dans un petit lycée. Ils m'ont appris beaucoup de choses, a expliqué Sage.

C'était la porte ouverte au défi, je vis briller les yeux de Ben alors qu'il poursuivit.

— Intéressant. Penses-tu bien connaître l'histoire de l'Europe ?

— Je le pense. En fait, je crois même que c'est ce que je viens de dire.

Ben sourit, et se fit un devoir d'essayer d'évincer Sage. Il lui posa des questions pour l'embrouiller et évaluer la véracité de son histoire, approche que je n'avais pas reconnue comme un test avant de voir les réactions de Sage.

— À ton avis, quelle pièce de Shakespeare a été le mieux interprétée au théâtre du Globe : *Henry VIII* ou *Troïlus et Cressida* ? a demandé Ben, en faisant craquer ses doigts.

— *Troïlus et Cressida* n'a jamais été jouée au Globe. Comme le premier Globe a pris feu pendant une représentation d'*Henry VIII* et a entièrement brûlé, je dirais que cette pièce a enflammé le théâtre, tu ne crois pas ?

— Bien joué, a acquiescé Ben.

C'était une torture cérébrale, et s'ils gardaient un air détaché, ils penchaient de plus en plus l'un vers l'autre, la sueur perlant sur leur front. C'était fascinant et bizarre.

Au bout de plusieurs heures, Ben a dû admettre qu'il était face à son égal. Il se fit une joie de défier Sage dans toutes sortes de débats traitant de menus détails de périodes dont je ne

connaissais rien. Sauf que j'avais la nette impression d'en avoir vécu certaines.

De son côté, Sage éprouvait un plaisir évident à parler du passé avec quelqu'un qui puisse vraiment apprécier les anecdotes détaillées et les histoires qu'il avait apprises grâce à ses « recherches ». Au moment de notre descente vers Miami, ils étaient côte à côte, papotant et ricanant comme deux collégiennes. J'étais assise dans une autre rangée, coincée à côté d'une femme âgée trop parfumée.

Je me demandais si Ben aurait apprécié différemment la conversation si je lui avais dit que je soupçonnais Sage de parler de mémoire, et non pas d'un savoir hérité de ses parents.

J'étais contente qu'ils discutent. Ça me donnait l'occasion de rassembler mes esprits. Je me sentais si proche de Sage. J'avais l'impression qu'on était faits pour être ensemble. Je voulais être avec lui. Pourquoi aurais-je de telles envies s'il m'avait tuée dans une autre existence ? Est-ce que tout serait plus logique s'il ne l'avait pas fait ? Ça pourrait expliquer pourquoi il avait toujours cet air tourmenté : toutes les femmes qu'il avait aimées avaient été assassinées.

Allais-je mourir, moi aussi :

Il y avait tellement de choses que je ne comprenais pas. Comme les photos. J'avais cru à la surprise de Sage, quand il avait appris qu'il était sur mes photos. Il avait affirmé qu'il ne m'avait jamais vue avant notre rencontre sur la plage. Alors, pourquoi était-il sur mes photos depuis ma naissance ? Serait-ce le signe d'une sorte de connexion spirituelle qui nous aurait rapprochés, une vie après l'autre ? Rayna adorerait cette histoire. Je me demandais ce que Ben en penserait. Plus encore, qu'en penserait mon père ?

En fait, j'avais une idée de ce que mon père en aurait pensé. Il voulait aider Sage. Il lui avait même dit que c'était quelqu'un de bien. Ne devrais-je pas m'y fier ?

À moins que mon père n'ait tellement voulu l'Élixir qu'il se moquait de savoir si Sage était bon ou mauvais. Dans ce cas, il s'était peut-être contenté de dire ce qui l'arrangeait.

Tout cela me donnait mal à la tête.

Je me tournai vers la femme trop parfumée.

— Vous aimez le cribbage ? ai-je demandé.

Deux heures plus tard, et après une partie terriblement longue de Risk (elle ne jouait pas au cribbage, mais elle raffolait du Risk), nous avons atterri. Rayna nous attendait au tapis des bagages.

— Clea ! hurla-t-elle en se jetant dans mes bras.

Ça manquait de discrétion, mais je m'en moquais.

Je la serrai de toutes mes forces. En se reculant, elle découvrit Sage et écarquilla les yeux.

— Alors voilà la raison de tes ennuis ! J'approuve totalement, dit-elle en l'observant des pieds à la tête.

— Rayna, je te présente Sage. Sage, voici Rayna.

— Enchanté, dit Sage en tendant la main.

— Tout le plaisir est pour moi. À moins, bien sûr, que ce ne soit réservé à Clea, ce qui serait encore mieux, ronronna-t-elle.

Sage sourit, peut-être en rougissant un peu. Avant de nous conduire à la voiture, Rayna insista pour que j'enfile son gros manteau d'hiver. Dehors, il faisait un au-dessus de zéro et j'étais toujours vêtue de ma petite robe noire. Bien sûr, Rayna portait un bustier push-up en dentelles. Elle s'accrocha au bras de Sage « pour éviter de glisser sur les trottoirs gelés », même si son but principal devait être de vérifier si son biceps était aussi musclé qu'il en avait l'air. À la mimique qu'elle fit en ouvrant la bouche, il l'était.

— Ils formeraient un joli couple. Tu ne trouves pas ? a commenté Ben en indiquant Sage et Rayna.

J'ai préféré me contenter d'un « mmm ».

Dans la voiture, je me suis glissée sur le siège passager, à côté de Rayna. Rien qu'avec ses yeux, elle m'a demandé si Sage était à moi. En plissant le nez, j'ai expliqué que c'était compliqué. Elle a fait oui de la tête, elle comprenait, avant de lever les yeux au ciel pour dire que je serais folle de ne pas sortir avec lui. La conversation entière prit une seconde.

Pendant les deux heures et demie de trajet jusqu'à Niantic, j'ai appris à Rayna tout ce que j'ai pu, à peu près tout sauf ce que j'avais découvert chez Sage. Ça faisait beaucoup de bizarreries, mais Rayna écouta tout calmement. Au moins, maintenant, elle

comprenait pourquoi nous devions être prudents pour aller chez moi.

Rayna éclata de rire.

— Mais c'est parfait ! Tu n'aurais pas pu trouver de meilleure date pour ton retour !

— Que veux-tu dire ? ai-je demandé.

— Ta mère a téléphoné ce matin. Une importante personnalité du gouvernement vient en visite d'Israël et ta mère a décidé qu'ils atteindraient mieux leurs objectifs en improvisant un gigantesque déjeuner concocté par Piri chez vous.

Incroyable ! Il n'y avait que ma mère pour concevoir à la dernière minute un déjeuner pour un groupe de dignitaires dont les emplois du temps étaient probablement gravés dans la pierre depuis des mois. C'est pour ce genre d'actions inédites qu'elle était célèbre.

— Tu veux dire que... ? ai-je commencé.

Mais Rayna a fini pour moi, en éclatant de rire :

— ... que le service de sécurité a débarqué à six heures du matin pour passer la propriété au microscope et qu'ils ne partiront qu'une fois la fête terminée. S'il y avait des gens dangereux à proximité de la maison, ils sont soit partis depuis longtemps, soit derrière les barreaux.

Formidable ! Je n'aurais pas fait mieux en cherchant à tout programmer. Je me retournai sur mon siège.

— Prépare-toi, Sage. Je te garantis que rien de ce que tu as vécu ne ressemble à Piri et à ma mère en action.

— Je suis certain qu'elles sont impressionnantes, a répondu Sage.

De toute évidence, il n'en avait aucune idée. Il allait le découvrir.

Rayna avait raison. Les services secrets étaient partout. Ils connaissaient Ben et Rayna, mais « Larry Steczynski » devait être contrôlé. S'il y avait le moindre doute sur l'authenticité de sa fausse carte d'identité, il serait interrogé. Tandis qu'il attendait que la sécurité fasse son travail, je me demandais à quel point notre mission pour retrouver mon père serait retardée par un séjour de Sage en prison.

— Tout est en ordre, a fini par dire l'agent responsable.

Super, on pouvait entrer ! Sage a poliment insisté pour que Rayna et moi passions devant lui.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, ai-je dit sans qu'il en tienne compte.

Rayna, Ben et moi avons partagé un sourire entendu, avant que je ne hausse les épaules en mettant un pied sur le paillason... déclenchant immédiatement l'alarme Piri. Je ne sais pas comment elle faisait pour savoir : elle était loin, a la cuisine, mais dès que j'ai mis le pied dans l'entrée, elle a surgi en agitant les bras, un cri aigu jaillissant de sa gorge.

— Aiiiiieeee !!!

— C'est lui qui ma dit d'avancer, Piri, me suis-je défendue en balançant joyeusement Sage. J'ai essayé de le prévenir...

Piri s'est placée devant Sage, sa tête lui arrivant à peine au sternum, et a appuyé un doigt sur son torse pour souligner chacun de ses mots de réprimande.

— On ne laisse jamais une femme entrer dans cette maison avant un homme ! Ça porte malheur ! Quand la sénatrice travaille, en plus ! *Jaj !*

Elle nous a forcés à ressortir et a fermé la porte après avoir craché trois fois sur le perron (évitant de justesse les chaussures d'un agent du service secret), puis elle a envoyé un regard torve à Sage en lui demandant de faire la même chose.

— Je ne pense pas avoir besoin de cracher sous le porche de Clea... a avancé Sage, mal à l'aise, mais le regard de Piri s'est assombri, se faisant de plus en plus violent jusqu'à ce que Sage cède... et crache trois fois.

Piri a souri fièrement, avant d'ouvrir la porte en faisant signe à Sage d'entrer. Ben la suivi et en passant, il a murmuré à l'oreille de Piri :

— Si ça avait été moi, je serais passé en premier.

— C'est parce que tu es un garçon intelligent, a dit Piri en l'embrassant sur les deux joues.

Quand nous fûmes tous entrés, Piri nous a accueillis comme si c'était la première fois qu'elle nous voyait, nous serrant dans ses bras pour nous embrasser sur les deux joues.

Tandis qu'elle nous conduisait vers le déjeuner qui faisait rage dans l'autre pièce, Ben a lancé à Sage avec satisfaction :

— Tu vois, un vrai spécialiste de l'Europe n'aurait pas cédé à ces vieilles superstitions.

Sage a grimacé.

Ma mère n'avait pas organisé une grande réception, mais la réunion de toutes ces fortes personnalités donnait l'impression que la pièce était pleine. Comme c'était souvent le cas, ma mère était la seule femme de la fête. Parmi ses invités, il y avait sept membres supérieurs du Comité des relations étrangères et un homme que j'aurais dû reconnaître, me semblait-il, et que j'imaginai être le diplomate israélien. Ils se régalaient en piochant dans des plateaux croulant sous le poids d'amuse-gueules traditionnels hongrois comme des *langos* (petits pains à l'ail, crème aigre et fromage), plusieurs sortes de *pogáesa* (petits-fours), des *körözött* (fromage à tartiner au paprika) et des *fasirt* (boulettes de viande). Tout le monde était assis sauf ma mère, qui était en train de raconter une histoire colorée sur une promenade à cheval qu'elle avait faite avec un autre diplomate étranger.

— Alors je me suis retournée, et j'ai vu qu'il avait enlevé son tee-shirt ! Même le cheval n'en croyait pas ses yeux, mais la presse s'est régalée et ils ne se sont pas gênés pour prendre des photos. Là, il s'est frappé le torse en s'écriant : « Torse vigoureux, on m'appelle ! Torse vigoureux ! » Puis il m'a mise au défi de faire un combat de lutte contre lui !

Tout le monde a ri, tandis qu'elle levait les yeux au ciel d'un air dramatique, puis le sénateur Blaine du Delaware, le meilleur ami de ma mère dans la commission, lui a posé la question qu'elle attendait.

— Est-ce que vous l'avez fait ?

— Oh que oui ! Je l'ai mis à terre en dix secondes.

Les éclats de rire ont redoublé, et ma mère a levé son verre pour trinquer à la santé de tous avant d'avaler sa *palinka*, l'eau-de-vie hongroise que Piri avait achetée pour l'occasion. Ma mère a salué sous les applaudissements avant de se rasseoir dans son fauteuil.

Puis elle m'a vue.

— Clea ! Viens par ici !

Le sourire aux lèvres, j'ai couru vers elle. Elle m'a serrée de toutes ses forces.

— Comme tu m'as manqué, mon bébé !

S'écartant de moi, elle m'a tournée vers le groupe, les mains sur mes épaules.

— Je suis certaine que vous vous souvenez tous de ma fille incroyablement brillante, Clea, pour qui nous travaillerons tous un jour. Clea, tu connais les sénateurs, et voici Imi Sanders, le ministre israélien des Affaires étrangères.

— Ravie de faire votre connaissance, ai-je dit en serrant la main du ministre.

— Tout le plaisir est pour moi, a-t-il répondu.

— Et bien sûr, vous connaissez tous Rayna, a ajouté ma mère en la montrant dans la foule, l'ami de Clea, Ben, et...

Elle a regardé Sage d'un air interrogateur.

— Qui est ce jeune homme ?

Brièvement, je passai en revue toutes les explications que je pourrais donner à la présence de Sage, mais le regard de ma mère sur lui me disait qu'elle avait déjà eu vent d'une liaison amoureuse, et qu'elle y croirait même si je lui disais qu'il n'était qu'un ami. Et si elle croyait qu'il me plaisait, aucun déjeuner politique ne l'empêcherait de nous faire asseoir pour mettre Sage sur la sellette devant tout le monde. Elle chercherait à déterrer tous les points fâcheux pour m'éviter de souffrir en les découvrant par moi-même. Elle pourrait même encourager ses invités à faire comme elle et je savais qu'ils seraient heureux de la suivre. C'était déjà arrivé avec Rayna.

Le problème était que je ne pouvais pas rester au déjeuner de ma mère. J'avais besoin d'aller fouiller dans les affaires de mon père et je voulais finir avant que le ministre israélien et son service secret ne quittent la maison et la laissent ouverte aux visiteurs indésirables.

— C'est Larry Steczynski ! Vous pouvez l'appeler Sage. C'est mon nouveau petit ami ! est soudain intervenue Rayna, en passant son bras sous celui de Sage.

À son grand mérite, Sage n'a eu l'air que légèrement surpris.

Ce n'est qu'une chose de plus à ajouter à la longue liste des raisons pour lesquelles j'aime Rayna. Elle savait exactement ce que je pensais, et elle avait trouvé la réponse qui me sortirait d'affaire.

— Oh, vraiment ? Il faut qu'on parle alors, a dit ma mère avant de se tourner vers les invités : Messieurs ?

Sans hésiter, tous les sénateurs ainsi que le ministre israélien ont accepté de valider comme prochain sujet au programme les défauts et les qualités de Sage en tant que partenaire de Rayna. Alors que ma mère prenait le couple par la main pour les entraîner vers le canapé, deux sénateurs se sont poussés pour leur faire de la place. Sage m'a adressé un regard si plaintif que j'ai failli éclater de rire.

— Ben et moi revenons vite. Nous avons des choses à voir pour Alissa Grande, ai-je dit.

— Faites vite ! Nous reprenons l'avion pour Washington dans deux heures. Je veux te voir avant de partir. Je me souviens à peine de ton visage, a dit ma mère.

Je lui ai promis de me dépêcher, avant de m'échapper avec Ben, juste à temps pour entendre le sénateur Blaine s'éclaircir la gorge et demander :

— Alors, Sage, y a-t-il dans ta conception de la femme quelque chose qui puisse interférer avec ton devoir de traiter Rayna avec tout le respect qu'elle mérite ?

— Il a peut-être vaincu des militants New Âge avides de pouvoir, mais je parie que c'est sa première audition de confirmation par un sénateur, ai-je murmuré à l'oreille de Ben.

— C'est une punition cruelle et inhabituelle, Clea, mais ça me plaît, a rétorqué Ben en souriant.

— J'imagine que tout ce qui a un rapport avec l'élixir de vie doit être dans l'atelier de mon père. Qu'en penses-tu ?

— Commençons par là, a confirmé Ben.

Nous sommes descendus dans son atelier. Nous avons ouvert la porte et contemplé la montagne de feuilles, de livres et de dossiers.

— Ça pourrait prendre une vie entière, ai-je dit.

— Il suffit de réfléchir. Commençons par ses affaires qui parlent spécifiquement de l'Élixir. Je vais passer en revue tous

les dossiers de l'ordinateur pour que tu puisses survoler ceux qui nous intéressent. Je vais me charger de tout ce qui est écrit à la main.

— Alors, on va tout étudier pour trouver une référence quelconque à une dame à la peau noire ? ai-je demandé.

— Une dame noire ?

— Sage a parlé d'une dame noire. J'ai du mal à croire que mon père ait pu dire ça. J'ai du mal à croire qu'on puisse dire ça en général, mais si Sage est en vie...

— Si Sage est en vie... quoi ? a demandé Ben.

J'étais sur le point de dire que Sage avait dû naître aux alentours de l'an 1500 et qu'il devait parfois avoir du mal à s'y retrouver dans les convenances, mais je n'avais pas encore avancé ma théorie à Ben, et ce n'était pas le moment. Le temps pressait.

— Sage a pu le paraphraser. C'est sûrement ça.

— D'accord, C'est logique. Donc, une femme qui ne serait pas de type caucasien.

Il a extrait tous les dossiers de l'ordinateur sur l'élixir de vie et je les passai tous au crible pendant que Ben parcourait les carnets de notes.

Au bout de deux heures, nous avons regroupé toutes sortes d'informations sur l'Élixir, son histoire et ses pouvoirs. J'ai même trouvé un dossier sur les deux groupes qui étaient à la recherche de Sage : Vengeance maudite et Les Sauveurs de la vie éternelle.

Le groupe Vengeance maudite s'appelait ainsi parce qu'ils pensaient que leur lignée avait été maudite par l'Élixir depuis des générations. Ils croyaient qu'en le trouvant et en le détruisant, ils pourraient sauver leur peau. Les Sauveurs de la vie éternelle voulaient l'Élixir pour la raison opposée : ils croyaient que c'était leur devoir de le conserver à l'abri, et de décider du meilleur usage à faire de ses pouvoirs.

Le dossier de mon père confirmait ce qu'avait dit Sage : que l'origine des deux groupes remontait à la Renaissance, mais qu'ils étaient plus forts depuis que mon père avait déterré les fioles. Si les deux groupes s'étaient déployés dans le monde entier, ils restaient unis par le biais de plusieurs sites Internet

cryptés. Mon père avait fait la liste de tous ces sites, avec le code d'accès pour l'un d'eux. Après vérification, il appartenait bien aux Sauveurs de la vie éternelle. C'était un forum de discussion, où les membres pouvaient échanger des informations. Les posts étaient assez rares, ce qui me faisait dire que ce site n'était pas le noyau du groupe. Malgré tout, j'imprimai les pages du site et le code. Ça ne pouvait pas faire de mal d'avoir le plus d'informations possible sur nos ennemis.

Malheureusement, ni Ben ni moi n'avions trouvé quoi que ce soit sur la « dame noire », et le temps pressait. La réception de ma mère, et la protection qu'elle nous offrait, pouvait s'arrêter d'une minute à l'autre.

— C'est de la folie, nous n'avancons pas, ai-je dit.

Ben, l'air lessivé, débraillé, se passa les mains dans les cheveux.

— Je sais. Il faut trouver une autre idée.

Nous avons réfléchi. Sans rien trouver.

— Bon, peut-être que la « dame noire » n'est pas vraiment une personne. C'est peut-être un code, ai-je fini par dire en réfléchissant.

— Un code ?

— C'est possible. Peut-être que les lettres représentent d'autres lettres. Je ne sais pas... je cherche... je m'emballe... je devrais me mettre au café.

— Non, non, c'est bien. Un code, c'est bien. Ça pourrait être un truc caché dans la littérature, même. La littérature est pleine de codes. Comme les sonnets de Shakespeare.

Ben s'est soudain redressé comme s'il venait de prendre un coup sur la tête.

— Oh, mon Dieu !

— Quoi ?

— Les sonnets de Shakespeare ! La Dame Noire ! Il a écrit vingt-sept sonnets sur une femme appelée la Dame Noire ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt !

C'était à mon tour de me redresser.

— Et mon père était obsédé par Shakespeare avant sa disparition !

Nous nous sommes regardés un moment, avant de plonger dans les piles de documents de mon père à la recherche de tous ses livres sur Shakespeare. Ils étaient remplis d'annotations, de passages soulignés, la plupart de ces notes étant liées à la Dame Noire, mais il n'y avait rien qui puisse nous être utile. Juste un tas d'astérisques, de flèches et de soulignages.

— Je vois souvent la référence « voir dossier », ai-je dit à Ben.

— Moi aussi. Dossier d'ordinateur ? a-t-il demandé en levant la tête vers moi.

Retournant à l'ordinateur, nous avons inspecté ses dossiers jusqu'à en trouver un intitulé « Shakespeare ». À l'intérieur un fichier s'appelait « Dame Noire », et il contenait un document Word nommé « DNLXR.doc ».

— Dame Noire LXR. Dame Noire Élixir !

— Oui ! s'est exclamé Ben.

Nous nous sommes tapé dans les mains, comme deux geeks qui auraient trouvé un algorithme, avant d'ouvrir le fichier.

— Le fichier est protégé par un mot de passe, ai-je lu.

— Allez ! a grommelé Ben.

— Des mots de passe... quels sont les mots de passe de mon père : il écrivait tous ses mots de passe, comme il n'avait aucune mémoire. Cherche partout pendant que j'essaye des mots.

Ben savait comment mon père conservait ses mots de passe : imprimés sur des étiquettes collées à l'intérieur de ses tiroirs et de ses placards. Ben ouvrit tout pour les noter, pendant que j'essayais tous les mots de passe qui pouvaient avoir un sens pour mon père. J'essayais plusieurs combinaisons de mon nom, de ceux de ma mère, de mon père, de Rayna et de Ben, nos dates d'anniversaires, le mot « GloboReach », la date de création de GloboReach, la date de mariage de mes parents...

— Rien. Je n'arrive à rien. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? ai-je lancé, frustrée.

— Attends, attends, j'en ai quelques-uns, dit Ben avant de lire vingt mots de passe.

Aucun n'était le bon.

— Ça fait chier ! Le seul fichier de tout l'ordinateur qui soit protégé par un mot de passe ! ai-je hurlé.

— Exact, Réfléchissons. Pourquoi Grant aurait-il protégé ce fichier en particulier ?

— Pour frustrer à fond sa fille et son meilleur ami ?

— Bonne idée, mais peut-être pas la bonne réponse.

— Parce qu'il est important.

— D'accord. Ton père croit à l'Élixir. C'est tout pour lui. Il le trouve et il change le monde. Les mauvaises personnes le trouvent et c'est la catastrophe. Alors, si ce fichier est la clé permettant de le trouver, il est évidemment protégé par un mot de passe.

— Mais nous avons déjà essayé tous ses mots de passe.

— Nous avons regardé dans les endroits habituels. Pour quelque chose d'aussi important, il a dû choisir un lieu sûr, un endroit dont il serait le seul à avoir accès et qui serait sur lui en permanence, a dit Ben.

— Comme quoi ? Le seul objet qu'il gardait en permanence sur lui, c'est...

Ben et moi avons trouvé la solution en même temps.

Sa montre !

Immédiatement, je plongeai la main dans la sacoche de mon appareil photo pour en sortir sa montre. Je la retournais dans tous les sens, à la recherche de ce qui pourrait ressembler à un mot de passe. L'inscription de ma mère, peut-être ? En l'inspectant, je remarquai les petites éraflures sous les mots.

— Que penses-tu de ça ? Ce ne seraient que des rayures ? ai-je demandé en les montrant à Ben.

— Je ne sais pas... c'est tellement petit...

— Une loupe ! Mon père a une loupe pour observer les photos.

Ben fouilla dans les tiroirs puis cria :

— Je l'ai !

Il me lança la loupe pour que je puisse examiner les éraflures de près. On pouvait lire « foicouragesagesse ». Foi, courage et sagesse, les trois parties de l'iris. Avec un large sourire, je l'entraî dans la fenêtre de l'ordinateur.

— On l'a ouvert ! criai-je.

Ben me rejoignit pour lire par-dessus mon épaule et passer le fichier en revue avec moi. Il y avait des tonnes d'informations,

mais l'essentiel disait qu'en faisant ses recherches sur l'élixir de vie, mon père avait trouvé un obscur ouvrage spécialisé qui liait l'Élixir à Shakespeare. Le livre citait une pièce de théâtre perdue de Shakespeare : *Peines d'amour gagnées*. Seul le titre était resté, et tandis qu'on pouvait supposer que la pièce était une suite de *Peines d'amour perdues*, le livre de référence de mon père affirmait qu'il s'agissait de l'histoire d'un couple d'amoureux, unis puis arrachés l'un à l'autre à cause de l'élixir de vie. Les auteurs allaient jusqu'à avancer que l'histoire était inspirée d'une amoureuse de Shakespeare, la Dame Noire.

En partant de là, mon père avait poussé ses recherches. Il voulait savoir qui était cette Dame Noire, et si elle avait un rapport avec l'Élixir. Il s'était plongé dans des tonnes d'analyses sur le sujet, autant que dans les sonnets en question. Après une étude exhaustive, il avait fini par rejeter toutes les théories les plus courantes sur l'identité de la Dame Noire. Il croyait que la Dame Noire était une femme appelée Magda Alessandri, que beaucoup tenaient pour une sorcière. Mon père se demandait si cette réputation venait d'un lien complexe avec l'élixir de vie et il avait voulu en savoir plus sur elle. Il avait même réussi à retrouver des descendants vivants, et les avaient rencontrés et interrogés pendant ses visites dans différents avant-postes de GloboReach sur toute la planète.

Tout en bas du document, mon père avait écrit :

« EURÊKA ACTUELLE MAGDA ALESSANDRI CHAMBRE DE CLEA 121. »

— Tu crois qu'il a trouvé la descendante de la Dame Noire qu'il cherchait ? ai-je demandé à Ben.

Il fit oui de la tête.

— Et elle s'appelle également Magda Alessandri. Mais que veut dire « chambre de Clea 121 » ?

— Un autre code ? Une double protection pour l'adresse de la femme ? L'aurait-il caché quelque part dans ma chambre ?

Nous nous sommes regardés avant de sortir de l'atelier en courant pour monter les deux étages menant à ma chambre. Une fois là-bas, j'ai allumé mon ordinateur.

— Il a peut-être rangé un fichier dans mon ordinateur ?

Ben acquiesça.

— Cherche un fichier que tu n'aurais pas créé toi-même. Il pourrait être protégé par le mot de passe « 121 ».

J'étais d'accord, mais au bout d'une demi-heure passée à fouiller mon ordinateur, je n'avais rien trouvé sur le disque dur que je n'aie personnellement enregistré.

— Non ! m'écriai-je, frustrée. Allez, on est tellement près du but !

— Ne t'énerve pas. On y est presque. Ça doit être autre chose. 121... une date, peut-être ? Le 21 janvier ? Ou alors le 1<sup>er</sup> décembre ? Regarde dans le calendrier, il y a peut-être entré quelque chose.

— Rien. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas. On s'est peut-être trompés pour l'ordinateur.

Ben survolait désespérément la chambre des yeux en quête d'une idée.

— Clea ! Descends ! C'est l'heure de se dire au revoir et j'aimerais te voir avant de partir ! lança ma mère d'en bas.

Non, nous étions fichus ! Le service secret était sur le point de partir et nous n'avions toujours aucune idée...

— Cribbage ! Quel est le dernier score au cribbage ? demanda Ben en se précipitant vers la planche pour la décrocher du mur.

— 121, ai répondu, puis j'ai écarquillé les yeux en comprenant : 121 ! 121, c'est ça !

Ben examina la planche, puis la retourna pour enlever le panneau métallique qui fermait le compartiment des pions. Il plaça les pions dans sa main, regarda à l'intérieur et ferma les yeux... de défaite ?

— Ben ? demandai-je nerveusement.

Souriant, il leva la planche de façon à me montrer l'intérieur. En tout petit, dans le compartiment des pions, deux nombres étaient inscrits sur deux lignes. Celui du dessus commençait par le signe moins, et les deux étaient des décimaux. En dessous, on pouvait lire « petite porte ».

— Que sont ces nombres ? Une équation ? demandai-je.

Le sourire de Ben se fit encore plus large.

— Des coordonnées. Latitude et longitude.

— L'endroit où se trouve Magda Alessandri !

Ben acquiesça. Je criai en me jetant dans ses bras.

— Clea ? appela ma mère.

— J'arrive !

Sachant qu'il y avait de grandes chances pour que nous ne revenions pas à la maison avant longtemps, je jetai quelques affaires dans un sac. J'ajoutai du maquillage. Après tout, je n'avais aucune raison d'avoir une tête de fugitive, même si je me comportais comme telle. Vidant mes porte-monnaie, je rassemblai tout mon argent liquide. J'étais certaine que l'American Express noire de Larry Steczynski couvrirait nos dépenses, mais j'aimais bien avoir de l'argent sur moi, ne serait-ce qu'un tout petit peu. La dernière chose que je mis dans mon sac fut la planche de cribbage avec les coordonnées secrètes à l'intérieur.

Mission accomplie. Descendant précipitamment dans l'entrée, nous sommes arrivés juste au moment où tous les convives s'en allaient. Rayna embrassait tout le monde avec un grand sourire, acceptant les vœux de bonheur pour sa grande histoire d'amour. Sage avait l'air ahuri.

— Comment ça s'est passé ? ai-je demandé.

— Je pense que ta mère vient d'instaurer la paix au Moyen-Orient et a mis un terme aux politiques des bipartisans... tout cela en négociant les accords de mon mariage avec Rayna.

— Ça ne m'étonne pas. Combien d'enfants allez-vous avoir ?

— Quatre. Mais on ne doit pas commencer avant qu'elle ait vingt-six ans, c'est-à-dire trois années après le mariage. Oh, et nous allons passer notre lune de miel dans la maison du bord de mer du ministre, à Tel-Aviv.

— C'est chouette. Je viendrai vous dire bonjour.

Sage secoua la tête, toujours aussi effaré.

— Piri t'a pardonné, ou pas encore ? demanda Ben, tout sourire.

— Je ne crois pas. Elle a mis un centimètre d'ail sur tout ce qu'elle m'a servi.

— Ne le prends pas personnellement. Il y a beaucoup d'ail dans la cuisine hongroise, l'ai-je rassuré.

— Même dans ma *tarte* au chocolat, a ajouté Sage.

— Bon, d'accord, tu peux le prendre personnellement, ai-je admis.

Ma mère était le dernier des politiciens encore présent dans la maison. Elle s'est tournée vers moi avec une moue triste.

— C'est incroyable, j'ai à peine réussi à te voir et je dois déjà m'en aller !

— Je sais ! Vas-y, on te suit. Nous partons aussi.

Je n'avais aucune envie de rester à proximité de la maison après le départ du service d'ordre.

— Tu n'as même pas goûté aux desserts de Piri, se lamenta ma mère tandis que nous sortions tous les cinq. Elle a fait des croissants hongrois. À l'abricot, tes préférés.

— Est-ce qu'il en reste ?

— Quelques-uns, je crois. Si tu as de la chance.

— Je vais les chercher, dit Ben en voulant retourner à l'intérieur, mais Piri lui bloqua la route.

— Non ! hurla-t-elle. Ne reviens jamais en arrière quand tu viens de quitter une maison. Très, très mauvais.

— Ça va, Piri. Je veux juste prendre les gâteaux, lui expliqua Ben.

— J'y vais. Tu viens te mettre là, devant le miroir. Regarde-toi de travers, et tout ira mieux.

— Je le ferais avec plaisir, je vous le jure, vous savez que je le ferais, Piri, mais nous sommes un peu pressés. Je vais juste aller chercher les gâteaux.

Pendant que Ben forçait le passage de la maison, ma mère enlaça Rayna puis Sage comme un futur beau-fils. Ben rejaillit avec les croissants et tout le monde monta dans la voiture de Rayna. Ma mère et moi sommes restées enlacées.

— J'ai des vacances en avril, a-t-elle dit en me tenant les bras pour me regarder dans les yeux. Prenons une semaine pour aller quelque part, rien que nous deux.

— J'adorerais ! ai-je dit en retenant mes larmes.

Ma mère ne supporterait pas de me voir triste.

Après être montées dans nos voitures respectives, nous nous sommes éloignées.

— Des croissants ? a demandé Ben en me tendant un sac plein de pâtisseries.

— Tu t'es quand même condamné au malheur rien que pour aller les chercher, alors oui ! ai-je dit.

— Ouais, ils ont intérêt à en valoir la peine, a concédé Ben.

— Mmm, ils en valent plus que la peine. Allez tout le monde, prenez-en ! ai-je marmonné la bouche pleine.

— Mmm, pas d'ail. Je ne sais pas si mes papilles vont réussir à les apprécier, a blagué Sage en les examinant.

— Où allons-nous ? a demandé Rayna.

— Excellente question ! Voyons voir...

Je sortis la planche de cribbage de mon sac pour la tendre à Sage en indiquant les notes de longitude et de latitude inscrites au dos.

— Où est-ce ?

Sage s'empara de son téléphone et entra les coordonnées.

— Intéressant.

— Quoi ? Ce n'est pas en Antarctique, j'espère. Je n'ai pas pris ma doudoune.

— Ce sont les coordonnées d'un bâtiment qui s'appelle le Shibuya 109, à Tokyo.

— Le Shibuya 109 ? Ben, il y a un magasin qui s'appelle « La Petite Porte » ! Tu crois que c'est l'endroit où travaille Magda ? ai-je demandé en me tournant avec excitation vers lui.

— Magda ? a demandé Sage.

— La descendante de la Dame Noire. C'est elle que mon père voulait voir.

— Vraiment, Magda... a répété Sage.

— Nous allons au Shibuya 109 ! Est-ce que c'est vraiment mal si je dépense ma bourse de fin d'année quatre mois avant de la recevoir ? s'est exclamée Rayna.

— Nous n'allons pas au Shibuya 109. Toi, tu as cours. Wanda te tuerait si tu séchais. Et elle me tuerait si je t'aidais à le faire, ai-je précisé.

— Mais c'est une expérience éducative. Je rédigerai un compte-rendu en rentrant.

— Ça peut être dangereux, Rayna.

— Dangereux ? Vous allez dans un centre commercial !

Elle simplifiait un peu les choses, mais elle n'avait pas entièrement tort. Le Shibuya 109 était le sommet de la mode

pour la jeunesse branchée de Tokyo : dix étages de boutiques les plus avant-gardistes, toutes rassemblées dans un immense bâtiment cylindrique qui ressort dans le paysage urbain. Rayna et moi y avons fait des dégâts lors de notre dernière visite, mais ça remontait à trois ans et un autre pillage était à prévoir.

Autant j'avais envie de prendre l'endroit d'assaut en compagnie de Rayna, autant le moment était mal choisi. Si ça n'avait pas l'air dangereux de rechercher quelqu'un dans un magasin, rien ne s'était passé comme prévu au cours de ce voyage. C'était peut-être la première fois de ma vie que je ne voulais surtout pas que Rayna soit avec moi.

— S'il te plaît, n'insiste pas, Rayna. Si tu venais avec nous et que quelque chose arrivait...

À ma voix, elle comprit à quel point j'étais bouleversée et elle cessa de me taquiner.

— Pas de problème. Allez-y et moi, je vais rester ici à me languir de mon fiancé, blagua-t-elle.

Elle avait prononcé ces derniers mots avec un sens aigu du drame. Je ris avec soulagement. Non seulement elle comprenait, mais elle serait chez elle, en sécurité. Quand la voiture entra sur l'autoroute conduisant à l'aéroport, j'allumai la radio. Détendue dans mon siège, je pris une grosse bouchée fondante de croissant au beurre, en la gardant dans la bouche. Pendant ce bref instant, la vie était simple et pleine de joie. J'avais envie de la savourer. Je savais que ça ne durerait pas.

## Chapitre 10

EN FIN DE COMPTE, j'eus plus de temps que prévu avant le départ. Le moyen le plus rapide pour aller à Tokyo était un vol direct qui ne partait qu'un peu avant midi le lendemain. Dormir chez moi était hors de question, et tandis que Rayna élaborait avec un enthousiasme immodéré le projet de passer une nuit digne d'un sultan dans un hôtel de Manhattan grâce à l'American Express noire de Larry Steczynski, il sembla plus pratique de prendre des chambres plus modestes à proximité de l'aéroport.

— D'accord, mais franchement, on ne va pas se contenter d'aller se coucher, j'espère ? On a besoin de passer du temps ensemble. Une fois que j'aurai eu un moment avec Clea. Je suis sérieusement en manque, dit Rayna.

— Tu restes avec nous jusqu'à demain matin ? ai-je demandé avec joie.

— Tu croyais que j'allais vous laisser ? Je parlais sérieusement, au sujet de la fête de l'American Express noire. Mais un petit hôtel, c'est pas mal. On va aller à l'Holiday Inn Express. Ils ont des roulés à la cannelle hallucinants.

— Ah bon ? ai-je demandé.

— Des roulés inédits à la cannelle, même. Au petit déjeuner, tu peux en manger autant que tu veux.

— Ça me plaît bien.

En plus des roulés à la cannelle, l'autre requête de Rayna était de nous enregistrer à l'accueil et de répartir les chambres : deux chambres, chacune avec deux grands lits, au même étage, mais à chaque extrémité du couloir. Je fis la grimace en imaginant Sage et Ben dans la même pièce, toute la nuit. C'était inconcevable.

Une fois dans notre chambre, Rayna s'est jetée sur l'un des lits.

Enfin ! J'ai cru qu'on n'allait jamais avoir une seconde à nous !

Allongée sur le ventre, elle se redressa sur les coudes et leva les pieds.

— Crache ! Quelle est l'histoire du Méga Canon de tes rêves :

— Sage ? répondis-je en riant.

— Non, le ministre Sanders, répondit-elle en me lançant un oreiller. Bien sûr, Sage ! C'est donc lui, hein ? Le mec de tes rêves. Mais c'est qu'il est vrai, et canon ! Est-ce qu'il embrasse aussi bien dans la vraie vie que dans tes rêves ?

— Aucune idée. On ne s'est pas embrassés, ai-je avoué.

— Mais qu'est-ce que tu attends ?

— Alors, qu'il apparaisse au hasard de mes photos ne te dérange pas ?

— Pas du tout.

— Et tous les étranges fanatiques qui lui courent après ? Ça ne te dérange pas non plus ?

— Personne n'est parfait, Clea.

— Et si je te disais que c'était peut-être un tueur en série ? Est-ce que ça te gênerait ?

— C'est discutable. Explique.

Je lui parlai de mes cauchemars et de ce que j'avais vu chez lui. Tandis que je développais mon histoire, son attitude passa d'exaltée et fofolle à captivée bouche bée.

— Oh, là, là, Clea...

— C'est fou, hein ? Et je ne sais toujours pas comment il a pu apparaître sur mes photos.

— C'est la partie facile.

— Tu trouves ?

— Bien sûr, vous êtes des âmes sœurs.

— Rayna...

— Je sais, tu n'aimes pas ce mot. Mais tu ne peux pas nier votre connexion profonde et puissante. Par définition, vous l'avez. Tu l'as dit toi-même, il t'a trouvée dans quatre pays différents à quatre époques différentes. Parmi tous les gens ayant vécu sur la Terre depuis le début des temps, il t'a trouvée toi. S'il a pu faire ça, c'est parce que vos âmes sont liées. C'est un missile détecteur d'âme.

— Quand même, il n'était pas sur toutes les photos.

— Mais si ! Tu ne comprends pas, Clea ? Vos âmes sont connectées. Il est toujours avec toi, qu'il soit physiquement présent ou non. C'est toi qui m'as raconté qu'on pouvait capturer l'âme des gens en les photographiant. C'est ce qui se passe, tu captures l'âme qui est toujours avec toi parce que vous êtes connectés en permanence. C'est très romantique.

Je réfléchis à son explication, en ignorant la dernière remarque parce que j'avais fini par comprendre que tout était très romantique pour Rayna.

— D'accord, ai-je admis, je t'accorde la connexion. Mais si c'était un tueur en série ? Et si nous étions connectés parce qu'il poursuivait ces femmes, qu'il faisait comme s'il les aimait puis les tuait ?

— Te tuait. Tu es ces femmes.

— Ouais, merci, c'est mieux dit comme ça, ai-je ironisé en levant les yeux au ciel.

Rayna réfléchit un instant avant de secouer la tête.

— Non, je n'avale pas ça, Clea.

— Pourquoi ? Parce que ce n'est pas aussi romantique ?

— Ce n'est pas aussi romantique, mais ce n'est pas pour cette raison que je n'y crois pas. Si c'est un tueur, il y a plein d'autres filles à tuer.

— Ça pourrait être un jeu, après tout, la chasse à la même âme, encore et encore.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu toujours là ?

— Les autres femmes ont vécu un long moment avec lui. Il attend peut-être que mes défenses faiblissent pour ensuite...

— Clea, tu es tellement blasée. Tu as trouvé ton âme sœur. Il y a des gens qui passent toute leur vie à l'attendre. C'est la chose la plus incroyable du monde, et ça t'arrive à toi. Pourquoi ne peux-tu pas l'accepter et être heureuse ?

Je la comprenais, mais...

Me retournant sur le lit, je fixai le plafond. Sans regarder Rayna, je dis doucement :

— Il ne se comporte pas comme une âme sœur. Parfois, j'ai l'impression qu'il préfère les autres femmes. Je crois qu'il regrette que je ne sois pas l'une d'elles.

Rayna garda le silence. C'était du jamais-vu.

— C'est véritablement profond. Tu manques d'assurance parce que tu es jalouse... de toi-même, finit-elle par dire.

— Je n'ai pas dit que j'étais jalouse.

Tu préfères imaginer que c'est un tueur, plutôt que de risquer de sortir avec lui pour découvrir que tu ne lui plais pas autant que... toi-même !

Fronçant les sourcils, elle réfléchit avant de poursuivre :

— Que vous-mêmes ! Enfin bref, tu as compris, les autres toi.

— Oublie la jalousie, d'accord ? Il y a d'autres raisons de douter de lui. Ben ne lui fait aucune confiance. Il pense que Sage est une espèce de démon. Il dit que c'est un esprit, un incubé, et qu'il va trouver les femmes dans leur sommeil et...

— Bien sûr, Ben est jaloux, a dit Rayna en haussant les épaules.

— De quoi ?

— Ben est fou amoureux de toi, Clea ! C'est ce que je dis depuis toujours !

— Et je ne t'ai jamais écoutée, parce que ce n'est pas vrai. Tu as envie que ça soit vrai parce que c'est romantique.

— Tu n'as pas vu les photos de vous à Rio ?

— De quoi parles-tu ? demandai-je en plissant les yeux.

Rayna prit son portable.

— Franchement, je ne sais pas comment tu fais pour vivre sans les alertes Google sur toi. Les paparazzis se sont déchaînés pendant le carnaval.

Elle joua avec son téléphone pendant une minute avant de me le tendre. On voyait un gros plan de Ben et de moi au Sambodrome, qui avait dû être pris avec un zoom professionnel. Je me sentis violée.

— Je déteste ça.

— Pourquoi ? Vous êtes mignons !

— Je ne supporte pas l'idée qu'on vole des images de moi !

— Je sais. Mais regarde les photos quand même.

Il y avait cinq photos de Ben et de moi. Quatre images représentaient des moments dont je me souvenais très bien, des photos où nous nous regardions, en riant tout en imitant les danseurs gesticulants dans la parade.

La cinquième, je ne m'en souvenais pas. Je n'aurais pas pu. J'avais l'appareil photo devant les yeux, et j'étais concentrée sur la mise au point d'une photo, Ben était à côté de moi, mais il ne faisait pas le pitre comme sur les autres photos. Il m'observait de ses grands yeux, et son sourire n'était pas rieur mais...

— Eh oui ! s'exclama Rayna, triomphante.

Elle était venue me rejoindre sur mon lit et regardait la photo par-dessus mon épaule.

— Je savais qu'elle t'interpellerait. Il n'y a que deux mots pour décrire son expression, Clea : « éperdument amoureux ». C'est probablement la raison pour laquelle des tas de sites Web racontent qu'il est sur le point de te demander en mariage.

— Quoi ?

— Sur Messenger. Et ne rejette pas toute la faute sur eux.

Je dus observer plus attentivement la photo. Ben avait l'air éperdument amoureux. Terriblement fou d'amour.

— Ça pourrait venir de la photo. Ils l'ont prise à un drôle de moment, ai-je dit.

— Ouais, un drôle de moment où il croyait que personne ne le regardait et où il a pu exprimer ce qu'il ressentait vraiment.

Je lui rendis son téléphone en secouant la tête.

— Ben et moi, nous sommes comme frère et sœur. C'est dégoûtant.

— Je dis ça comme ça, mais penses-y. Réfléchis un instant. Est-ce si difficile de croire que Ben puisse être amoureux de toi ?

Par réflexe, je tiquai en entendant ces mots. Ils me faisaient un drôle d'effet. Ben et moi n'avions pas ce genre de rapports. Il me taquinait sur tous les sujets et j'en faisais autant avec lui. Nous étions comme ça. La photo était une chose, mais Ben ne m'avait jamais contemplée ainsi dans la vraie vie.

Pouvais-je me tromper ?

Je repensai à la plage de Copacabana, après le Sambodrome. À sa façon de me tenir dans ses bras. Comme il m'avait dévisagée en repoussant mes cheveux derrière mon oreille. Il avait voulu me dire quelque chose... ça ? Était-il sur le point de m'annoncer qu'il était amoureux de moi ?

Et pour être tout à fait honnête, n'avais-je pas éprouvé la même chose ? Peut-être pas un sentiment amoureux, mais dans ses bras, j'avais apprécié l'instant. J'en voulais plus...

— Mon Dieu, Rayna, je crois qu'il a failli se passer quelque chose avec Ben, à Rio.

— Quoi ? Attends, reprends tout. Quand ça ? Tu dis « il a failli se passer » mais quoi précisément ? Qu'est-ce qui a failli arriver ?

— Je ne sais pas trop. Tout est allé très vite. Il y avait toutes ces émotions en moi et il me regardait comme sur la photo, et puis...

— Oui ?

— J'ai vu Sage.

— Oh ! Qu'a fait Ben ? a demandé Rayna en grimaçant.

— Rien. Je me suis mise à courir après Sage et... tu connais la suite. Nous n'en avons même pas reparlé. Que dois-je faire ? ai-je demandé d'un air plaintif.

— Qu'as-tu envie de faire ?

Je réfléchis un instant.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais envisagé Ben autrement, sauf pendant cette petite seconde à Rio, et même là je n'y pensais pas sérieusement. Et Sage... avec Sage, je ne pense à rien d'autre, mais tout se mélange aux choses les plus folles : les rêves, d'autres vies, et les souvenirs d'autres personnes... je ne sais même pas ce qui est vrai.

Rayna m'écoutait attentivement.

— J'aime Ben. Tu le sais. Je crois que vous seriez très bien ensemble. Je crois aussi aux âmes sœurs. Pas seulement aux passades romantiques, comme les garçons en Europe, mais aux vrais âmes sœurs, destinées l'une à l'autre parce qu'elles sont faites pour être ensemble. Est-ce que Sage et toi êtes vraiment âmes sœurs ? Je le crois, et je crois aussi que tu te mentirais à toi-même si tu n'essayais pas de t'en assurer.

— Et comment je fais pour m'en assurer, Rayna ?

— J'aimerais que tu me rendes un service. Promets sur notre amitié.

C'était un stratagème diabolique. Rayna savait que je ne pourrais pas dire non, comme elle savait que je ne reviendrais

pas sur ma promesse si je jurais sur notre amitié. Ni elle ni moi ne ferions une chose pareille ; c'était une règle que nous avons établie quand nous avons cinq ans.

— D'accord, je jure sur notre amitié. Qu'ai-je promis de faire ? ai-je demandé en levant les yeux au ciel.

— Pour le restant de la soirée, ne réfléchis pas. Écoute tes sentiments et suis-les, où qu'ils te mènent. Et que ça te semble logique ou non.

— Je vais essayer.

— Ça ne suffit pas. Tu as promis sur notre amitié.

— Je vais le faire, ajoutai-je en souriant.

— Parfait.

Elle s'empara du téléphone et composa un numéro.

— Salut ! Dans notre chambre dans une heure pour dîner. Demande à Sage quelle pizza il préfère. OK, merci. Allons-y !

Après avoir raccroché, elle s'empara de son sac à main.

— Où allons-nous ?

— Chercher le dîner. Ce serait un crime de prendre une pizza dans une chaîne alors qu'on est tout près de Manhattan. Viens.

Je la suivis, mais nous ne sommes pas allées jusqu'en ville. Il se trouva que la fille de l'accueil connaissait un petit endroit formidable dans le quartier qui faisait des pizzas aussi bonnes qu'à Manhattan. Nous sommes revenues à la chambre quarante-cinq minutes plus tard avec trois grandes pizzas, des sodas, des assiettes en carton, des serviettes et une odeur si agréable qu'elle me rendait folle. J'ai enfilé une tenue confortable, attaché mes cheveux en queue-de-cheval, puis je me suis faufilée dans la salle de bains pour appliquer un peu de mascara.

— Oui ! Enfin, je meurs de faim ! ai-je crié en entendant frapper à la porte.

Rayna m'arrêta avant que je n'ouvre la porte aux garçons.

— N'oublie pas, tu as promis sur notre amitié, a-t-elle murmuré.

Je fis oui de la tête. En toute honnêteté, j'aurais pu jurer n'importe quoi sur notre amitié, tant que ça me permettait d'attaquer la pizza plus rapidement.

Je me hâtai de les accueillir.

— Entrez, asseyez-vous et dites-moi quelle pizza vous préférez avant que je ne dévore tout.

Comme la chambre était assez petite, nous nous sommes installés sur les lits : Rayna et moi sur l'un, Sage et Ben sur l'autre.

— Ouah, cette pizza est trop bonne ! ai-je dit en avalant une bouchée grasse.

— C'est vrai. Mais je crois que Sage voudrait plus d'ail sur la sienne. Piri prétend qu'il adore ça, a ironisé Ben.

— Sympa, ai-je lancé.

— Alors, les garçons, qu'avez-vous fait depuis qu'on est à l'hôtel ? est intervenue Rayna.

— On a joué au cribbage. Demande à Sage qui a gagné, a répondu Ben.

— Tu parles comme si tu n'avais perdu aucune partie, a riposté Sage.

— Pas du tout. Je te demande juste d'informer ces demoiselles sur celui qui a gagné le plus de parties.

— Alors, c'est toi, a admis Sage.

— Quatre sur sept. C'est un peu comme gagner la Coupe Stanley du cribbage, a fanfaronné Ben.

Je ne savais pas à quoi il faisait allusion, Ben a dû m'expliquer que la Coupe Stanley se jouait en sept parties.

— Je préfère le football. Dans la Coupe du monde, les éliminatoires permettent d'aller en finale. Et si Ben avait la gentillesse de vous dire qui a gagné notre match final... a avancé Sage.

— Appellation inadaptée. Tu as gagné la dernière partie que nous avons jouée avant le dîner, c'est vrai, mais on ne jouera pas la finale avant que nos chemins ne se séparent. Préviens-moi avant de rentrer en Amérique du Sud et j'apporterai les cartes pour la partie. Je serai prêt quand tu le seras.

S'il avait parlé sur un ton léger, son regard d'acier nous aida tous à comprendre le message.

N'étant pas du genre à laisser la tension gâcher l'instant, Rayna prit le contrôle de la suite. C'était un maître en la matière. Elle parvint à mettre le meilleur de chacun de nous, y compris moi, en avant : elle évoqua des anecdotes charmantes

qui soulignaient nos qualités les plus engageantes tout en nous faisant passer un bon moment. Quand un sujet menaçait de prendre une tournure trop grave, Rayna s'empressait de ramener la conversation vers un chemin plus léger sans donner l'impression que ce soit forcé. J'avais juré sur notre amitié de passer la soirée à ressentir et non pas à penser, et si je devais me concentrer sur les émotions, c'est Rayna qui remportait le vote du cœur.

Oh, non, je commençais déjà à faire n'importe quoi. J'étais sensée ne pas me concentrer. Ce n'était pas mon mode de fonctionnement habituel. Je devais penser comme Rayna. Je devais appliquer la logique du yoga.

Ben se mit à raconter une histoire. Là, je dus faire un effort pour éviter de trop penser. Ça n'impliquait pas de l'ignorer. Non, je le regardais parler. Je souriais et riais quand il le fallait. Mais je laissais les mots me glisser dessus sans me laisser distraire par le sens, tout en mangeant la pizza et en cherchant à le ressentir.

Ben avait un visage particulièrement expressif. Quand il relatait une histoire, il se plongeait dedans, jouant chaque personnage avec sa mâchoire et ses sourcils. Ses yeux brillaient et vibraient, et chaque fois qu'il riait ça se voyait dans tout son corps. Le regarder suffisait à me faire sourire. Avec lui, je me sentais rassurée, heureuse et à l'aise. C'était comme porter un pyjama en pilou, boire un chocolat chaud, serrer un ours en peluche et regarder le DVD de ma comédie préférée. Il me donnait l'impression d'être à la maison.

J'aimais Ben, voilà ce que j'éprouvais. L'idée s'est imposée à moi et je n'en ai pas douté une seule seconde. J'aimais Ben.

Bon, tout était clair, alors ?

Puis mon regard s'est posé sur Sage, et j'ai remarqué qu'il n'était pas plus concentré que moi sur les paroles de Ben. Il m'observait. Il me regardait en train de regarder Ben, pour être précise, en appui sur les coudes et me fixant avec une telle intensité que je pouvais l'entendre s'immiscer dans ma tête pour écouter mes pensées.

Après cette constatation, je n'avais plus qu'une envie, reprendre possession de mes pensées et m'assurer qu'il m'avait

comprise. Surtout que j'étais certaine que s'il croyait que j'aimais Ben, il disparaîtrait. Peut-être pas sur-le-champ mais dès qu'il le pourrait. Et ce serait la fin du monde.

— Sage, à ton tour. Quelle est la chose la plus embarrassante que tu aies jamais faite en public ?

Instantanément, Ben perdit son regard intense pour reprendre son air détendu et son charmant sourire.

— Je dirai recracher dans mon verre devant la mère de Clea, plusieurs sénateurs et le ministre israélien des Affaires étrangères.

— Tu as fait ça ? ai-je demandé.

— Oh, oui, il la fait, confirma Rayna.

— Et le ministre t'a malgré tout proposé sa maison de Tel-Aviv pour votre lune de miel ? C'est consternant.

— Rayna est particulièrement charmante, fit remarquer Sage.

— Merci, chéri, dit-elle en battant des cils comme une princesse de Walt Disney.

— Que s'est-il passé ? Piri a corsé ton verre avec de l'ail ? a demandé Ben.

— Tu dis ça comme si c'était une blague. Je suis presque sûr qu'elle l'a fait, a répondu Sage.

— Elle a vraiment dû t'en vouloir. Le *palinka*, c'est comme l'eau bénite hongroise. On ne rigole pas avec ça, a dit Ben.

— En parlant d'eau bénite, j'ai fait une gaffe pendant notre voyage. Clea et moi étions en train de visiter une cathédrale en Italie et devant tout un groupe de touristes, j'ai crié : « Comme c'est mignon ! Regardez, ils ont des bassins pour les oiseaux dans l'église ! »

C'est ainsi que Rayna a détourné la conversation de Ben et Sage, pour que l'ambiance redevienne légère et vaporeuse. Elle était incroyable. Je pris une autre part de pizza et me rassis pour profiter de l'instant et voir ce que j'éprouvais d'autre.

— C'est l'heure du film ! cria Rayna quand tout le monde eut fini de manger. J'ai vérifié les vidéos à la demande, il y a une bonne sélection. Il ne manque plus que des petites choses à grignoter.

Après avoir sorti ses clés de son sac pour me les lancer, elle ajouta :

— Vas-y avec Sage, tu sais ce que Ben et moi aimons.

— Je viens avec vous, proposa Ben.

— Tu es sûr ? J'espérais que tu puisses m'aider avec mon devoir d'histoire moderne. C'est un vrai cauchemar, demanda Rayna.

Comme elle était douée ! Elle posa un regard implorant sur Ben. Il avait une experte en face de lui et s'il ne voulait pas passer pour un salaud, il ne pouvait qu'accepter.

— D'accord, je vais t'aider, a-t-il dit.

— Merci ! s'exclama-t-elle en me faisant un clin d'œil alors que Sage et moi nous apprêtions à sortir.

Nous n'avons pas échangé un seul mot avant d'être dans la voiture de Rayna, en route, enveloppés dans l'obscurité de la nuit.

— Tu crois que Ben a compris ? a demandé Sage.

J'avais gardé en moi un intense monologue, essayant d'imaginer le meilleur moyen de démarrer la bonne conversation, et sa voix me prit par surprise.

— Quoi ?

Sage sourit.

— Tu ne crois pas que Rayna a voulu nous donner une chance d'être seuls ?

Je me tournai vers lui. Les lumières du tableau de bord se reflétaient sur son visage, et dans ses yeux un air entendu fit bondir mon cœur.

Rayna m'avait dit de suivre mon cœur.

J'avais envie de prendre son visage entre mes mains pour l'embrasser.

Mais je ne pouvais pas. Pas encore. J'avais besoin de savoir ce qu'il pensait, ce qu'il ressentait, qui il était. En présentant des excuses silencieuses à Rayna, je garai la voiture. La route était globalement désolée, éclairée par quelques rares lampadaires et les phares des voitures encore plus rares qui passaient.

Sage me regardait, et attendait.

Je fixais le volant.

— Comment ça marche ? Comment sais-tu où me trouver... nous trouver ? ai-je demandé en me tournant vers lui.

Sage eut l'air choqué, mais ça ne dura pas.

— Tu sais.

Je fis signe que oui.

— Comment ?

Tout changerait une fois que j'aurais répondu. Devais-je tout raconter ?

— Je fais des rêves, depuis que je t'ai vu pour la première fois sur mes photos. Des rêves de nous, ensemble... sauf que ce n'est pas vraiment nous.

— Non ? demanda-t-il.

Sa voix était calme, mais il se cramponnait à l'accoudoir.

Mon cœur résonnait sous l'effet de ce que je m'apprêtais à avouer.

— Dans les rêves, je suis elles. Toutes les femmes : Olivia, Catherine, Anneline, Délia.

Je parlais doucement, mais j'eus l'impression que chaque nom le blessait. Ses yeux s'assombrirent. Faisais-je une erreur ? Devais-je arrêter ? J'en étais incapable.

— Au début, j'ai cru que c'était mon imagination mais je me suis trompée. Mes rêves sont des souvenirs. Leurs souvenirs. Mes souvenirs.

Sage serra les mâchoires. Il ferma les yeux en appuyant son poing contre sa tempe.

— Quand je fais ces rêves, je ressens ce qu'elles ressentent pour toi. Et je te regarde, là devant moi, et tout est là, et j'ai envie de m'y fier, mais je ne sais pas ce qui est vrai.

Je pris une profonde inspiration en fixant obstinément le volant pour éviter de voir sa réaction.

— Qu'éprouves-tu pour moi ?

Ma question était idiote, mais également d'une importance monumentale. Je me sentais entièrement exposée.

— Clea, regarde-moi, a-t-il dit.

— Je ne peux pas.

— Regarde-moi.

Je lui fis face.

— Pourquoi regardes-tu mon nez ? Mes yeux, Clea.

Mes yeux ont finalement rencontré les siens.

— As-tu vraiment besoin de me demander ce que je ressens pour toi ?

Je n'en avais pas besoin. Tout ce que j'avais ressenti, il l'avait ressenti aussi, mais je n'étais toujours pas rassurée. Je ne voulais pas le rebuter avec toutes mes questions, mais je devais en poser une autre.

— C'est moi ou c'est elles ? Qui vois-tu quand tu me regardes ?

— Je te vois toi, répondit-il comme si c'était évident. Je ne vois pas un lieu, ni une époque ni un nom : rien que toi. Ton essence. Ton âme. C'est comme ça que je te trouve chaque fois que tu reviens. Je sais que c'est difficile à comprendre, mais ton âme m'appelle et elle m'aspire. Même si j'essayais, je ne pourrais pas rester loin de toi.

Sage prit doucement ma joue dans le creux de sa main. Je fermai les yeux en appréciant la chaleur de sa paume. Quand je les ouvris à nouveau, il s'était rapproché.

Franchissant la distance qui nous séparait, je l'ai embrassé.

J'avais le tournis, j'avais chaud et je flottais. Je ne sentais plus mes pieds. J'avais l'impression que mon âme était enfin là où elle devait être.

Il n'y avait qu'un seul problème. Le levier de changement de vitesse s'enfonçait dans mes côtes.

— Aïe !

— Ça va ?

— Ouais, c'est juste...

Je fis un geste, en m'en voulant de gâcher le moment.

Sage ne sembla pas perturbé. Il se baissa pour reculer son siège au maximum avant de me tendre la main. Je la pris et j'enjambai la console centrale, baissant la tête et me courbant maladroitement jusqu'à réussir à m'installer sur ses genoux, à califourchon. C'était l'acte de séduction le moins gracieux de toute l'histoire.

— C'est mieux ? demanda-t-il.

— C'est mieux, dis-je en souriant.

Il m'embrassa, et glissa les mains dans mon dos, sous mon tee-shirt. C'était incroyablement bon.

Sans détacher mes lèvres des siennes, je passai les mains sous son tee-shirt pour sentir son torse nu et lisse. Ma respiration s'accéléra, emportée par le bonheur de pouvoir enfin me laisser aller. Je pouvais enfin faire tout ce que je mourais d'envie de faire depuis la seconde où j'avais vu Sage sur la plage.

— Attends, a-t-il dit.

Il tira sur un levier. Je poussai un petit cri en sentant le dossier de son siège s'abaisser totalement. Je retombai sur lui. J'adorais sentir son corps sous le mien. Je voulais que chaque centimètre de nos corps soit en contact.

— C'est mieux, maintenant ? murmura Sage en me caressant le bas du dos.

Ce n'était pas juste de me poser cette question en faisant ce geste. J'arrivais à peine à fonctionner, alors comment aurais-je pu formuler une réponse cohérente ?

— C'est bien mieux. C'est presque comme dans un lit, ai-je répondu.

— Presque ? a repris Sage, et dans ses yeux je vis exactement ce que ça pouvait vouloir dire.

— Oh, mais nous ne pouvons pas. Nous n'avons pas de... ai-je dit avec une soudaine nervosité.

— J'en ai, a-t-il dit, en s'approchant pour m'embrasser dans le creux du cou.

— Oui ?

Je me raidis. Pourquoi en avait-il sur lui ? Pour qui ?

Il esquissa un sourire.

— Pour nous, Clea. La boutique à l'aéroport de Rio, tu sais ? Je me suis dit que...

Il rapprocha ses lèvres de mon cou. Il mordilla le lobe de mon oreille et je geignis.

— Oh, bon dans ce cas, ai-je réussi à dire.

— Je t'aime, Clea.

Tout devint flou et l'écho de ses mots résonna dans ma tête. Sage m'aimait. Moi. J'avais cessé de respirer, mais je ne m'en rendis compte qu'en l'entendant prononcer mon nom avec inquiétude.

— Clea ?

En le regardant, je me détendis immédiatement.

— Moi aussi, je t'aime.

Nous nous sommes embrassés et je me suis sentie fondre en lui. Je vivais le moment à fond, laissant derrière moi mes dernières pensées cohérentes.

## Chapitre 11

J'AVAIS L'IMPRESSION d'afficher un sourire permanent.

Sans compter que sur le chemin du retour vers l'hôtel, j'avais la tête qui tournait.

J'avais des fous rires.

J'étais heureuse.

Sage m'observait d'un air amusé.

— Quoi ? ai-je demandé.

Il secoua la tête.

— Tu te moques de moi.

— Pas du tout, m'assura-t-il.

Je savais qu'il disait la vérité. Ses yeux débordaient de tendresse. J'étais sienne, pas seulement dans le passé, mais aujourd'hui et pour toujours, et rien ne m'avait jamais apporté un tel réconfort.

J'étais sur le point d'entrer sur le parking de l'hôtel, quand il m'a rappelé les friandises, la raison pour laquelle nous étions soi-disant sortis. Je fis un brusque demi-tour qui l'envoya contre la portière.

— Tu te lances dans les cascades ? demanda-t-il.

— Imagine qu'on arrive sans rien à manger ? Rayna ne me lâcherait pas.

— Parce que tu penses qu'elle va te lâcher ? On est partis longtemps pour aller chercher des trucs à grignoter.

— Pas si longtemps que ça. Si ?

Il fronça les sourcils.

— Que cherches-tu à me dire ?

J'eus un petit rire au moment où nous sommes arrivés dans une station-service. En entrant dans la boutique, Sage passa les bras autour de mes épaules et je restai appuyée contre son torse. Il me tenait les mains pendant que je déambulais dans les allées. Il restait derrière moi et me massait les épaules au moment où nous avons payé.

Tout me semblait naturel. J’imaginai sans mal notre vie une fois que tout serait terminé. Après qu’on ait rencontré la Dame Noire, mis la main sur l’Élixir et retrouvé mon père. Sage et moi pourrions partir en voyage autour du monde : je prendrais des photos, il peindrait, et nous nous rejoindrions en fin de journée pour partager ce que nous avons fait, allongés l’un contre l’autre.

Bien sûr, il y aurait des détails à travailler. Comme le fait que sa vie était éternelle et que des bandes de psychopathes le poursuivaient activement pour l’éliminer. Mais bon, tous les couples ont des problèmes.

Ensuite, il y avait la forte probabilité que je sois destinée à une mort atroce, comme les autres.

Je n’avais pas envie d’y penser. Pas ce soir. Pas au moment où je reprenais ma place derrière le volant, en faisant mine d’être concentrée sur la route, alors que tout ce que je voyais, c’étaient les doigts de Sage qui jouaient doucement avec mes cheveux.

Je me suis garée aussi loin que possible de nos chambres, pour éviter que Ben et Rayna ne nous aperçoivent de la fenêtre. Quand j’ai coupé le moteur, Sage était déjà tout près, penché pour m’embrasser. M’écarter de lui me fit physiquement mal, d’autant que je ne savais pas quand j’aurais de nouveau l’occasion de l’embrasser.

Main dans la main, nous nous sommes dirigés vers l’hôtel jusqu’à ce que l’éclairage extérieur nous tombe dessus, nous forçant à nous lâcher. Nous n’en avons pas parlé. C’était purement instinctif de notre part. Il valait mieux que Rayna et Ben ne sachent pas. Surtout Ben.

Même si Sage et moi ne nous touchions plus, je pouvais encore sentir ses mains sur moi. J’eus le sentiment que ça ne cesserait jamais.

— Nous sommes de retour ! ai-je crié en arrivant dans la chambre.

Alerté, Ben se leva. Sa position montrait qu’il avait passé son temps à arpenter la pièce. Rayna était affalée sur le lit, totalement détendue. Une énorme pile de devoirs était proprement entassée sur le sol.

J'ai déposé les deux sacs de butin sur le lit.

— Nous avons de quoi grignoter ! ai-je lancé.

— Où les as-tu achetés ? Dans le Delaware ? a demandé Ben.

Son regard noir était fixé derrière moi, là où Sage était tranquillement appuyé contre le mur.

— Presque. C'est ma faute. J'avais envie de Red Hots, Presque impossible à trouver. Quel film regardons-nous ? ai-je dit.

Quand nous étions dans la grotte, Sage m'avait dit que je n'étais pas faite pour le métier d'actrice, et apparemment il avait raison. J'avais cru bien jouer la comédie, mais les yeux de Ben exprimaient de la méfiance, Rayna avait l'air d'être sur le point de bondir, et Sage faisait des efforts pour ne pas rire.

Rayna bâilla.

— Pas pour moi. Je suis trop fatiguée. Désolée mais je vais devoir vous virer, les gars, pour pouvoir dormir.

Elle ne jouait pas la comédie mieux que moi. Je savais qu'elle avait envie de parler, mais l'idée d'être loin de Sage me tuait.

— Pas de problème, je vais emporter les bonbons. On peut regarder le film dans la chambre des garçons et te laisser dormir, ai-je dit.

— Très bien ! a approuvé Ben.

Rayna resta bouche bée, et en l'espace de dix secondes nous avons eu une conversation muette.

Rayna : « C'est quoi ce plan ? »

Moi : « Je sais, mais j'ai envie de rester avec Sage ! »

Rayna : « Tu as perdu la tête ? Tu vas passer le restant de tes jours avec lui. Je ne suis avec toi que jusqu'à demain matin ! »

J'étais à court d'arguments. Elle avait raison.

— En fait, moi aussi, je suis fatiguée, ai-je repris en allant jusqu'à faire semblant de bâiller, bien qu'à en croire le petit sourire en coin de Sage, ce n'était pas très convaincant.

— Tu es sûre ? demanda Ben.

Il me scruta avec une telle intensité que j'eus l'impression de passer une radio.

— Absolument. Prenez des trucs à manger ! J'ai acheté des M&M's et des Chipsters.

— Tout ce qu'il faut pour une soirée pyjama ! s'exclama Rayna.

— Tout à fait ! Fais gaffe, Ben, je fais des tresses incroyables ! blagua froidement Sage.

Ben ne fit pas attention à ses paroles. Il s'était approché pour m'observer avec suspicion, comme un chien dont les maîtres rentrent à la maison avec l'animal de quelqu'un d'autre. J'ai eu peur qu'il se mette à me renifler.

— Bonne nuit, a-t-il dit.

Il devait passer devant Sage pour ouvrir la porte mais il l'ignora. Sage m'adressa un sourire amusé.

— Bonne nuit, mesdemoiselles, lança-t-il avant de suivre Ben.

Ça me faisait mal de le voir partir, comme si quelqu'un avait déposé une boule de glace sur mon cœur, mais je savais que je dramatisais. Je le reverrais dès le lendemain matin. Nous avons toute la vie pour être ensemble. Ce soir, il pouvait rester avec Ben.

J'ai éclaté de rire en les imaginant tous les deux en train de discuter, de grignoter et de se faire des tresses, assis en tailleur sur le lit.

Puis un oreiller est venu s'écraser sur le côté de ma tête.

— « On peut regarder le film dans la chambre des garçons et te laisser dormir » ? Tu es folle ! gémit Rayna.

— Je sais, désolée ! Mais j'ai changé d'avis, tu vois.

— Tu as deux secondes pour tout me raconter ou je repars à la charge.

Avant ce soir, si on m'avait dit qu'un jour je n'aurais pas envie de me confier à Rayna, j'aurais crié à la folie. Mais concernant Sage, c'était différent. Tout était parfait. Si j'en parlais, j'aurais l'impression de livrer quelque chose d'énorme sans pouvoir le reprendre.

— C'était très sympa, merci, ai-je dit.

Rayna s'empara d'un autre oreiller, puis le laissa tomber. Elle n'était pas enchantée, mais elle comprenait. Elle savait également que je ne la remerciais pas simplement d'avoir posé la question, mais pour tout.

— Prête pour aller au lit ? Il faut arriver au petit déjeuner avant les garçons, pour qu'ils ne prennent pas tous les roulés à la cannelle, avança-t-elle.

Je l'aimais de tout mon cœur.

Le lendemain matin, nous n'avions pas besoin de partir pour l'aéroport avant dix heures, mais je me suis levée à six heures. Pour la première fois depuis longtemps, j'étais complètement reposée, mais mon énergie venait d'ailleurs. J'avais rêvé de la veille, avec Sage, pas une version super améliorée du moment, mais exactement ce qui s'était passé. C'était parfait comme ça.

Au réveil, je mourais déjà d'envie de le retrouver. J'étais tellement impatiente que je ne tenais plus dans mon lit. Je me demandais si je pouvais frapper à sa porte pour aller le chercher sans réveiller Ben. Pouvais-je lui envoyer un SMS avec le téléphone de Rayna ? Mais il y avait autant de chances pour que Ben entende le téléphone en même temps que lui.

C'était trop frustrant ! Sage pouvait être réveillé et éprouver la même chose, mais nous n'avions aucun moyen de communiquer.

Il fallait que je me lève et que je m'occupe. Courir serait parfait. Je me changeai avant de filer à la petite salle de gym. Je parcourus huit kilomètres, transpirant toute mon angoisse.

Rayna dormait toujours quand je suis revenue dans la chambre. Je pris une douche avant de descendre discrètement au buffet. J'espérais que Sage m'attendrait en bas. Ne le voyant pas, je pris un énorme plateau de roulés à la cannelle, un café, un thé puis j'emmenai le tout dans la chambre. Rayna n'avait pas bougé. Je pris un roulé pour l'agiter sous son nez.

— Mmmm, dit-elle, sans ouvrir les yeux.

J'ai continué à le passer devant elle en m'amusant à l'idée de l'intégrer à ses rêves.

— Ahhh ! hurlai-je alors que la tête de Rayna recula pour prendre de l'élan avant de croquer dans le roulé.

— Merveilleux ! Merci ! dit-elle en s'asseyant.

— Rayna ! Tu as failli me manger un doigt !

— C'est toi qui m'as cherchée...

Elle prit une autre bouchée.

— Mmmm, c'est encore meilleur que le sexe. Tu n'es pas d'accord ? demanda-t-elle en me regardant avec insistance.

— Quelle subtilité...

— Si tu n'as pas envie d'en parler, n'en parle pas.

Elle savait que c'était la bonne chose à dire, mais ses yeux trahissaient une telle curiosité que j'ai éclaté de rire. En vérité, je commençais à avoir envie d'en parler, juste pour que tout reste vivant dans ma tête.

Je lui dis tout. Observer ses réactions me donnait l'impression d'être devant un film muet : son visage exprimait toutes les émotions exagérément.

— Suis-je autorisée à avoir une pensée pour mon pauvre siège passager qui vient d'être défloré ? demanda-t-elle quand j'eus fini.

Grimaçant, j'enfonçai ma tête dans mes mains.

— Mmm... ouais.

— Merci.

Elle se tut un instant, puis sourit en explosant ;

— Clea, mon Dieu !

— Oh, oui !

— Que va-t-il se passer maintenant ?

— Nous allons à Tokyo, comme prévu.

— Et Ben ? Vas-tu le dire à Ben ?

Je l'ai regardée comme si elle était folle.

— Euh... pas tout ce que tu m'as raconté, juste... Vas-tu lui dire que vous êtes ensemble ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas...

— Tu crois vraiment que tu vas réussir à le lui cacher ?

Bonne question. Avant la nuit dernière, je n'étais pas certaine de parvenir à cacher mes sentiments pour Sage. Pouvais-je sérieusement croire que j'y arriverais mieux maintenant ?

— J'imagine que je vais trouver une solution, ai-je répondu.

Quinze minutes plus tard, on frappa à la porte, et je faillis tomber sur la tête en me précipitant hors du lit pour aller ouvrir.

— Quelle grâce ! Respire à fond. Sois détendue.

Avec un sourire railleur, j'ouvris la porte. C'était Ben.

— Prête pour descendre au buffet ? Il parait que les roulés à la cannelle sont à ne pas manquer, dit-il.

Rayna jeta la couverture sur notre plateau plein de miettes.

— Formidable ! Je rêve d'une viennoiserie à la cannelle !

— Où est Sage ? ai-je demandé avec une nonchalante feinte, tout en me tordant le cou pour vérifier s'il ne se tenait pas derrière Ben, dans le couloir.

— Il est déjà descendu, répondit Ben.

Vraiment ? Mon cœur se serra. Il n'avait pas voulu venir dans notre chambre ? N'avait-il pas envie de me voir autant que j'en avais envie ?

— Tout va bien ? demanda Ben.

— Ouais, ça va. Allons manger.

Sage n'était pas dans la salle du petit déjeuner.

Même Ben trouva ça étrange ; Sage avait dit qu'il serait là. Malgré tout, il ne s'inquiéta pas. En fait, il semblait même ravi.

— Il a peut-être décidé de ne pas aller à Tokyo. Bon, ce n'est pas grave, on s'en sortira mieux si on n'est que tous les deux, pépia-t-il.

Si j'aimais Ben, il était totalement transparent.

— Nous avons besoin de Sage pour trouver l'Elixir.

Non pas que l'Élixir soit devenu important pour moi. Mais je commençais à m'inquiéter. Où était Sage ? Allait-il bien ?

— Il dit qu'on a besoin de lui. Je parie que la Dame Noire va nous apprendre tout ce que nous avons besoin de savoir, dit Ben avec dédain.

— Appelle-le sur son portable, ai-je proposé à Rayna.

Elle composa son numéro.

— Il ne répond pas.

— Envoie un texto.

— Il s'est peut-être enfui, suggéra Ben.

Ben était trop heureux à mon goût. Je le comprenais, mais c'était agaçant.

— Il dit qu'on peut se retrouver devant l'hôtel à l'heure du départ, lut Rayna en découvrant son SMS.

— Il n'est donc pas rentré chez lui. J'imagine qu'il est peu sociable, s'amusa Ben.

J'étais sur le point de lui envoyer une réponse hargneuse, quand je compris mon erreur. Sage voulait me voir seule. Son SMS à Rayna m'était adressé.

— Excusez-moi, je reviens tout de suite, ai-je dit en me levant.

— Quand même, marmonna Rayna qui avait dû saisir le sens du message avant moi.

Je me dirigeai vers les toilettes avant de bifurquer vers l'accueil et de franchir la porte, m'attendant à ce que Sage me soulève et m'embrasse.

Je n'eus pas ce plaisir. Il n'était pas là.

— Sage ? appelai-je.

Rien. Je fis le tour de l'hôtel sans le trouver. J'essayai partout. Je regardai derrière chaque arbre, chaque poteau, chaque rangée de voitures. Je savais que c'était inutile. S'il voulait me voir, il serait bien en vue au lieu de jouer à cache-cache. L'autre possibilité était inimaginable.

S'il ne m'attendait pas... il m'évitait.

L'air se fit plus épais, plus lourd.

Je retournai à l'intérieur, vers la salle du petit déjeuner. Dès qu'elle m'aperçut, Rayna m'envoya un sourire coquin mais il s'effaça à mesure que j'approchais. Je vis toutes mes peurs se refléter sur son visage et c'était insupportable. Je préférais me précipiter aux toilettes.

Heureusement, c'était vide. Je dus me retenir des deux mains au lavabo pour ne pas tomber quand des sanglots m'ont secouée.

Fermant les yeux, je m'efforçai de respirer à fond. Encore une inspiration. Je tremblais en essayant de retenir des torrents de larmes, mais je ne pouvais pas les laisser couler et retourner voir Ben avec le visage rouge et gonflé. Je me regardai dans le miroir en réordonnant de me calmer.

Trois autres respirations profondes.

J'ouvris le robinet pour me passer les mains sous l'eau glacée avant de m'asperger le visage.

J'allais bien.

Je n'allais pas bien du tout, mais j'avais retrouvé un certain calme.

Je pouvais aller rejoindre Ben et Rayna à table.

— Est-ce que ça va, Clea ? demanda Ben. Tu es un peu pâle.

Je m'efforçai de sourire.

— Ouais, trop de roulés à la cannelle.

— On n'en mange jamais trop, s'exclama Rayna pour apaiser Ben.

Elle se lança dans une conversation pour l'occuper et me laisser le temps de réfléchir.

Pourquoi Sage m'évitait-il ?

Regrettait-il ce qui s'était passé ?

Mais il l'avait voulu.

« Évidemment, il en avait envie. C'est un garçon », imaginai-je me répondre Rayna.

D'accord, mais il avait dit qu'il m'aimait. Et Sage n'était pas un garçon comme un autre. C'était mon âme sœur.

Tout était bancal dans ma tête. « Mais il avait dit qu'il m'aimait. » On aurait cru la dernière des naïves en face de quelqu'un à qui elle ne plaît pas tant que ça. Mais là, c'était différent. Je n'étais ni rêveuse ni romantique. J'avais une preuve.

Nous sommes restés à table jusqu'au moment d'aller chercher nos affaires et de partir pour l'aéroport. En passant la porte, nous sommes tombés sur Sage, appuyé contre le mur devant l'hôtel, les mains enfoncées dans les poches.

Il ne me regardait même pas.

J'eus envie de hurler. Chaque cellule de mon corps voulait se précipiter vers lui, pour qu'il s'intéresse à moi, alors qu'il ne m'accordait même pas un simple coup d'œil.

— Salut, a-t-il lancé en nous emboîtant le pas, mais sans s'adresser à moi.

C'était comme si je n'existais pas pour lui.

— Où étais-tu passé ? a demandé Rayna.

— Je suis allé faire un tour.

J'ai préféré m'asseoir à l'arrière de la voiture, en pensant que Sage allait me suivre et me donner une occasion d'attirer son attention. Hélas, il a ouvert la portière de devant.

— Oh, zut, j’espérais que Ben se mette à côté de moi. Je me perds toujours pour aller à l’aéroport. Il sait m’indiquer la route comme personne, a dit Rayna.

Comme elle était forte !

— Mes jambes sont plus grandes que les siennes. Je serai plus à l’aise à l’avant, a répondu Sage.

Wahou ! Il ne s’efforçait même plus d’être délicat. Il dépassait les limites pour m’éviter. Il prit place, là où lui et moi étions la nuit dernière, et regarda fixement par la fenêtre. Incroyable. Il ne cherchait même pas à croiser mes yeux dans le rétroviseur.

J’avais l’impression d’étouffer.

Le regard de Ben allait de Sage à moi, la bouche figée dans une ligne droite. Je n’avais pas de mal à imaginer ce qu’il pensait. La voiture contenait difficilement toute la tension qui y régnait, comme si elle criait tous mes secrets. J’avais besoin de sortir prendre l’air.

Rayna se gara enfin devant l’aéroport et nous laissa descendre. Pendant tout le trajet, j’avais été tellement concentrée sur Sage que je fus choquée de voir des larmes dans les yeux de mon amie. Je la serrai fort dans mes bras. Nous avions du mal à nous quitter.

— Appelle-moi. Dis-moi si ça va... pour tout. Je vais me faire du souci, et ça me va mal. Je ne m’inquiète pas souvent, a-t-elle précisé.

Je me rapprochai pour poser mon front contre le sien, les yeux dans les yeux.

— Tout va bien se passer. Tu ne me perdras jamais, ai-je affirmé.

Je n’étais pas certaine d’y croire, mais c’était sa phrase et je savais qu’elle apprécierait de l’entendre de ma bouche. Nous nous sommes enlacées une autre fois, puis elle a saisi le bras de Ben pour murmurer à son oreille :

— Prends soin d’elle, d’accord ?

Ben a promis de le faire, Rayna a regardé Sage froidement. Elle est remontée en voiture et s’est éloignée.

Dans l’aéroport, aucun de nous n’a parlé pendant que Sage prenait les billets. C’était toujours le silence au moment de

passer la sécurité et de se diriger vers la salle d'embarquement. Sage s'est assis en premier. Je me suis demandé s'il changerait de place si je m'asseyais à côté de lui.

Ben s'est rapproché pour me demander à voix basse :

— Tu as envie d'en parler ?

J'ai fait non de la tête.

— Tu veux aller faire un tour ?

— Ouais.

Je me suis demandé si Sage levait les yeux vers moi quand nous sommes partis en balade. Je n'allais pas me retourner pour vérifier ; ça serait trop horrible de constater son indifférence. Comment tout avait-il pu changer à ce point en une seule nuit ?

Ben a attendu que nous soyons à une certaine distance pour prendre la parole.

— Je respecte le fait que tu n'aies pas envie d'en parler. Tu n'as pas à le faire. Rien ne t'y oblige, mais je voudrais juste savoir... t'a-t-il fait du mal ?

— Ben...

— Dis-moi, t'a-t-il fait du mal ?

Les mots ne voulaient pas sortir de sa gorge. Je m'aperçus qu'il était crispé et qu'il serrait les poings.

Oui, je souffrais. Horriblement. Dans cette vie, et probablement dans toutes les autres.

— Non, je vais bien. C'est promis, ai-je répondu.

C'était le plus gros des mensonges. Et il me coûtait cher. J'ai même souri et pris sa main pour prouver que c'était vrai.

Avec une profonde expiration, il s'est déchargé de toute sa tension.

— Bon, tant mieux.

Comment avais-je pu douter de l'amour de Ben ? À présent, c'était tellement évident ! Je me demandais si les choses auraient été différentes si je l'avais su un an auparavant, avant de voir Sage pour la première fois. Si j'avais passé un an à aimer Ben, les photos de Sage auraient-elles eu le même impact sur moi ? L'aurais-je seulement remarqué ? Serait-il apparu sur mes photos, ou se serait-il dissous, notre connexion ayant été rompue par la présence d'un autre ?

Ce n'était pas trop tard pour faire ce choix. Je pouvais refouler tous les souvenirs de l'agitation sismique que Sage avait provoquée en moi et préférer me concentrer sur tout ce qu'il y avait de doux, de simple et de merveilleux avec Ben. Même si je n'aimais pas Ben comme il m'aimait, je l'aimais malgré tout. N'était-ce pas suffisant ? Ben ne me torturerait pas comme Sage le faisait. Il serait toujours bon pour moi. Tout ce que j'avais à faire était de l'embrasser, là, tout de suite.

Je m'imaginai en train de le faire. Hissée sur la pointe des pieds, les bras autour de son cou, j'approcherais mes lèvres des siennes, et par cet unique baiser, je promettrais de lui être aussi fidèle qu'il l'était depuis toujours avec moi, envers et contre tout.

Au lieu de ça, j'ai préféré consulter ma montre.

— Il nous reste beaucoup de temps. On va chercher des magazines ?

— Et si je t'invitais à prendre un café ? Il y a un endroit où ils font des mokas au pain d'épice. Tu adores le gingembre, ça va te plaire.

— Aucune chance, Ben. Jamais, ai-je répondu en m'éloignant.

Par ce mouvement, je m'écartais officiellement des rapides pour revenir aux courants fluides de notre amitié.

Sage n'avait pas bougé quand nous sommes revenus dans la salle d'embarquement. Il n'a pas non plus levé les yeux.

Une certaine colère s'empara de moi.

Voilà. C'était mieux. Je me sentais plus forte.

Mais comment osait-il ? Après ce que nous avons fait la nuit précédente, comment pouvait-il se permettre un truc pareil ?

S'il était mon âme sœur, mon âme avait besoin d'apprendre à avoir meilleur goût.

Je suis allée m'asseoir à côté de lui. Il ne s'est pas levé. Pas plus qu'il ne m'a regardée.

Ça ne pouvait plus durer.

— Sage, regarde-moi.

Je vis les muscles de sa mâchoire frémir. Il n'a pas bougé.

— Dans les yeux. Regarde-moi.

Il l'a fait. Comme toujours, j'y vis la vérité. Ses sentiments n'avaient pas changé depuis la veille au soir, mais quelque chose était différent.

— Ne joue pas à ça avec moi. Je mérite mieux. Si tu veux me quitter, pars. Je n'ai pas besoin de toi pour trouver l'Élixir ou mon père.

— Je partirai dès que je le pourrai.

C'était tout. Il n'allait même pas chercher à s'expliquer. Au fond de moi, j'étais anéantie, comme après le passage d'un énorme ouragan.

Très bien. Après tout, je n'allais pas le supplier. Il pourrait partir quand il en aurait envie. J'avais fini.

Une heure plus tard, nous étions dans les airs, Sage dans l'aile opposée. Ben me proposa de jouer au cribbage. Je n'étais pas d'humeur. Je me suppliais de ne pas penser à Sage. J'ai feuilleté un magazine, regardé un film... et je me suis finalement endormie.

Cette fois-ci, je n'ai pas rêvé de Sage. J'ai rêvé de mon père. Un rêve follement simple : mon père, ma mère et moi étions à la maison. Nous ne faisons rien de particulier. Dîner ensemble, et taquiner ma mère qui avait décidé de se lancer dans la préparation de petits plats. Mon père penché sur les mots croisés du *New York Times* du samedi, plus durs que ceux du dimanche, nous demandant de l'aide à ma mère et à moi. Nous trois serrés devant la télé : mon père tenait ma mère dans ses bras, et moi allongée sur le canapé, enroulée dans une couverture, la tête sur les genoux de mon père. Mon père avait l'air un peu plus vieux, un peu plus mince, mais il allait bien. Il était là. L'année pendant laquelle il avait disparu n'était plus qu'un lointain souvenir, quelque chose dont nous ne parlions plus.

Ça ne ressemblait pas à un rêve, mais à une prémonition. Je me suis réveillée pleine d'espoir, au moment de notre descente vers Tokyo. L'optimisme et le dynamisme m'avaient envahie comme une injection de caféine pure. Désormais, j'étais sûre que tout allait s'arranger, mais que nous aurions plus de chances de réussir si nous travaillions ensemble. Cela voulait

dire que nous avons besoin de l'aide de Sage, et que nous ne l'obtiendrions pas si lui et moi ne nous parlions pas.

Jusqu'à la fin du voyage, je ne serais ni blessée, ni triste, ni amoureuse. J'allais faire de mon mieux pour n'être que moi-même. Sage pouvait réagir comme il le voulait, je me comporterais normalement.

À l'aéroport, nous avons pris le bus pour Shibuya qui traversait Tokyo. De nuit, ça ressemblait à Times Square, avec toutes les tours entassées, chacune brillant de lumières clignotantes et de néons, d'écrans vidéo qui menaçaient de surcharger les sens. Les voitures passaient en flot constant, et leurs phares venaient s'ajouter à la confusion visuelle.

De l'autre côté de la rue, on le vit : le cylindre qui montait en flèche, le centre commercial à la pointe de la mode, son « 109 » rose fluo ressortant sur le ciel noir. Il paraissait peu probable de trouver ce que nous recherchions dans cet endroit et, brièvement, je me suis demandé si nous avions pu mal interpréter les messages de mon père. Non. Ils étaient clairs. Aussi incongru que cela puisse paraître, nous étions au bon endroit.

Je me suis tournée vers Sage.

— Es-tu déjà venu à Tokyo ? ai-je essayé.

Il bondit. Après tout ça, j'étais certaine qu'il ne s'était pas attendu à ce que j'aie ce ton optimiste et enjoué. Cependant, c'était ma nouvelle façon d'être : tout pour que l'équipe réussisse.

— Quelquefois.

— C'est mon moment préféré.

Quand les feux de signalisation changent de couleur et que toutes les voitures s'arrêtent, dans toutes les directions. Les piétons submergent le carrefour et remplissent les trottoirs qui partent dans cinq directions. Nous avons rejoint la course folle, marchant parmi les foules de touristes venus de partout, mélangés aux fêtards japonais les plus branchés, tous amassés dans les rues et éclairés par les phares des voitures, des taxis et des bus arrêtés au feu rouge.

Même si j'étais déjà venue ici à plusieurs reprises, ce carrefour était toujours aussi spectaculaire. Je l'adorais.

Mais cette fois-ci, quelque chose n'allait pas. Une des raisons pour lesquelles j'aimais Shibuya était que, dans toute cette excitation et cette masse de gens affairés, personne ne me remarquait. Aujourd'hui, on me regardait. Beaucoup de gens. Alors que nous avançons péniblement dans la foule, des groupes de jeunes Japonaises se retournaient sur mon passage. Elles écarquillaient les yeux en se tirant par le bras, se posaient une main sur la bouche, murmurant et rigolant comme des gamines. Certaines me prenaient même en photo avec leurs portables extraordinairement décorés.

C'était étonnant. En général, les jeunes fashionistas au rire facile ne s'intéressent pas à moi, et pourtant, aujourd'hui, elles m'inondaient de regards et d'airs ahuris.

— Merde ! s'est exclamé Ben.

J'ai suivi son regard éberlué vers l'écran géant installé sur le côté du Q Front. C'était une émission de divertissement qui présentait des potins... et des photos de Ben et de moi au carnaval. S'afficha celle où il me regardait au moment où je prenais des photos du défilé de samba. Si je ne savais pas lire le japonais, je n'avais aucun mal à imaginer ce que les inscriptions roses animées de cœurs et de fleurs insinuaient.

Non pas que l'expression de son visage ait besoin d'explication.

Une avalanche assourdissante de Klaxon se fit entendre. Nous avons tout juste eu le temps d'atteindre le trottoir avant que le carrefour de Shibuya ne soit de nouveau envahi par la circulation.

— Ouah, euh, c'est... euh...

Ben n'arrivait pas à faire une phrase.

— Des problèmes en vue. Ça risque d'arriver sur Internet, non ? dit Sage avec agacement.

Il indiqua une fille qui me photographiait. Je fis la grimace. Il avait raison, nous avons un plus gros souci que celui de notre gêne à Ben et à moi. Nous avons fait tellement d'efforts pour passer inaperçus ! À présent, un nombre incalculable de jeunes filles avait probablement envoyé ma photo partout dans le monde *via* Facebook et Twitter. Si Vengeance maudite et Les

Sauveurs de la vie éternelle surveillaient mes apparitions sur Internet, ils allaient bientôt être récompensés.

Le forum des Sauveurs de la vie éternelle que j'avais vu sur l'ordinateur de mon père me revint à l'esprit. Devrions-nous vérifier si j'avais été repérée ? Non, ce forum n'était pas assez actif. Ce serait une perte de temps.

Il n'y avait qu'une chose à faire : essayer de passer inaperçus. Après tout, nous étions dans un centre commercial.

Nous sommes entrés. De la musique pop japonaise résonnait dans nos oreilles, et la mode la plus actuelle s'exposait dans toutes les vitrines. Chaque centimètre des huit niveaux était occupé par des consommateurs. Rayna aurait perdu la boule à ma place. Elle apprécierait que je fasse un peu de shopping, puisque j'étais là.

J'ai demandé sa carte de crédit à Sage avant de m'engouffrer dans la première boutique appropriée. En un rien de temps, j'avais trouvé une perruque courte noire, des grandes lunettes, un jean déchiré et un débardeur, ce qui me rendrait moins reconnaissable.

Je me suis changée dans la cabine d'essayage avant de retrouver Ben à l'entrée d'un autre magasin. Il était troublé et fasciné par un étui de portable rose Hello Kitty entièrement recouvert de cristaux Swarovski. Il le retourna avec curiosité, avant d'activer un bouton sur le côté de l'étui. La tête de chaton en cristal jaillit pour révéler un miroir compact caché.

— Je crois que c'est tout toi, ai-je claironné.

Ben se retourna en souriant avec approbation.

— Oui, ça me plaît bien. C'est très japonais.

— Moi aussi, j'ai quelque chose à te montrer.

— Je ne mettrai pas de perruque.

— Quel rabat-joie ! ai-je dit en lui tendant une casquette de base-ball, avant d'enlever la sacoche de mon appareil photo pour la placer autour de son cou. Voilà ! Tu es un touriste américain normal. Personne ne se retournera plus sur ton passage.

— Je préfère ne pas le prendre comme une insulte.

— Tu es très bien comme ça. Allons trouver « La Petite Porte », dit Sage sur un ton professionnel.

C'était là que nous conduisaient les indications de mon père.

— Sixième étage, précisai-je après vérification.

Nous sommes montés précipitamment jusqu'au magasin pour demander à voir Magda Alessandri. Nous étions conscients qu'elle ne travaillerait pas forcément à cette heure-là, mais nous espérions apprendre des informations permettant de la trouver.

Personne de ce nom ne travaillait dans ce magasin. Ni ce jour ni un autre.

— Nous avons raté un truc. Il y a quelque chose que nous n'avons pas compris, dit Ben.

— Bon, j'ai peut-être pris les choses trop à la lettre. Et s'il ne s'agissait pas du magasin « La Petite Porte »... mais d'une vraie petite porte ?

J'étais la première à admettre que ça semblait bizarre, mais je n'avais pas d'autre idée.

— Alors, nous fouillons tout le centre commercial pour trouver des portes particulièrement petites ? a demandé sèchement Sage.

— Je suis totalement ouverte à toute autre suggestion, si tu en as, ai-je rétorqué.

Aucun de nous n'avait de meilleure idée. Nous avons décidé d'être méthodiques : le bâtiment cylindrique comportait dix niveaux, dont deux en sous-sol, et il sembla plus intelligent de commencer par le bas pour remonter jusqu'au dernier étage, en cherchant dans chaque magasin tout ce qui pourrait se rapprocher d'une petite porte, et de là demander si on connaissait Magda. C'était incroyablement décourageant, et ça allait prendre du temps que nous n'avions pas, mais nous n'avions pas d'autres solutions.

Nous avons trouvé très peu de petites portes, et aucune Magda. Nous avons atteint le huitième et dernier étage très lentement, aucun de nous n'ayant envie d'admettre l'évidence.

C'était un échec total.

En haut de l'Escalator, nous sommes restés en arrêt.

— Grant a pu se tromper en inscrivant les coordonnées sur la planche, a fini par dire Ben.

— C'est impossible. S'il s'est donné autant de mal pour graver des nombres minuscules à l'intérieur de la planche de

cribbage, il a fait suffisamment attention pour ne pas se tromper, ai-je commenté.

— Mais on a fouillé partout ! Ton père a dû se tromper ! a insisté Sage.

— Arrêtez de dire ça ! C'est impossible ! Comment pouvez-vous avoir envie de tout laisser tomber ? ai-je explosé.

— On ne laisse pas tomber, mais c'est que... dit Ben sans finir sa phrase, ce qui voulait tout dire.

Il pensait que c'était sans espoir. Sage avait l'air d'accord.

— Vous avez tort, tous les deux. Nous avons raté quelque chose. Nous reviendrons demain. Et le jour suivant s'il le faut. Nous avons peut-être parlé aux mauvaises personnes, des gens qui ne connaissent pas Magda, ai-je dit.

Ni Ben ni Sage n'ont répondu, et aucun d'eux ne me regardait en face. Ils savaient que notre temps à Shibuya était limité. Nous n'allions pas pouvoir éviter nos poursuivants très longtemps.

Puis, Ben a incliné la tête en remarquant quelque chose.

— Clea, si tu devais poser une porte d'une taille peu ordinaire dans un centre commercial, la mettrais-tu à la vue de tous... ?

— ... ou dans les cages d'escaliers ! Ben, tu es un génie !

Jetant mes bras autour de son cou, je le serrai fort.

— Je ne suis pas encore un génie. Nous ne sommes pas sûrs de trouver quelque chose.

C'était vrai, mais c'était mieux que rien. Ça nous donnait de l'espoir.

Étage après étage, nous avons parcouru tous les niveaux une fois de plus, sans rien remarquer d'anormal. Étage après étage après étage, nous sommes redescendus jusqu'au niveau B1, le premier sous-sol.

Rien.

— Clea... a commencé Sage.

Mais je l'ai interrompu :

— Pas encore. Nous ne sommes pas encore arrivés au bout.

— Tu as raison, a dit Ben avec une pointe de respect dans la voix. Regarde.

Nous étions sur un palier situé entre deux niveaux souterrains et dans le mur, il y avait une parfaite petite porte à hauteur de poitrine.

— Incroyable, ai-je dit dans un souffle.

Avançant une main, j'ai tourné la poignée et ouvert la porte sur un long couloir, légèrement éclairé par des ampoules nues de faible puissance. Me hissant jusqu'à l'ouverture, je suis entrée dans le minuscule passage.

Une fois la porte franchie, le couloir était suffisamment haut de plafond pour qu'on puisse y marcher normalement, malgré l'obscurité. Nous parvenions à distinguer l'isolation et les poutres métalliques, mais pas grand-chose d'autre. Même si nos pas étaient prudents, ils résonnaient entre les murs.

Devant nous, l'éclairage se fit plus violent. Nous avançons ensemble, plus proches les uns des autres à mesure que s'éloignaient la porte et le monde extérieur. Finalement, nous avons atteint la source de la lumière : une pièce minuscule, exiguë, dont chaque centimètre était occupé par des vases, des tapisseries et d'étranges antiquités. Une cage à oiseaux dorée était appuyée contre un long banc d'église en bois sculpté qui reposait sous un énorme miroir au cadre composé de roses noires fanées en fer forgé. Les étagères fourmillaient d'œufs de Fabergé, de poupées russes sculptées et peintes, de vieux verres à pied et de soupières ternies et usées... tout était sombre, vieux et mystérieux dans un sens qui me soulevait le cœur. La puanteur de la pièce n'aidait pas : ça sentait le renfermé, le froid et l'humidité.

Sur la pointe des pieds, nous avons fait le tour de la pièce sans voir personne.

Un craquement me fit bondir, face à un lynx empaillé la bouche ouverte, les dents dévoilées dans une attitude agressive. Je restai interdite.

Sage posa une main sur mon bras. J'eus l'impression qu'il ne m'avait pas touchée depuis des années.

— Ne t'inquiète pas.

Il enleva sa main et elle me manqua immédiatement. Il toucha délicatement les incisives du lynx.

— Pointues, mais inoffensives, commenta-t-il.

Tous les trois, nous sommes allés plus loin dans la pièce. Que cherchions-nous ? Sur le côté, je remarquai un voile rouge incrusté de perles. C'était joli. Il bloquait l'accès à une autre partie de la pièce. Curieuse, je m'approchai pour le soulever et poussai des cris hystériques.

Juste devant moi, à quelques centimètres, un corps humain était posé sur un vieux canapé en velours. C'était la pire image de ma vie. On aurait dit une momie sans ses bandelettes. La peau fine comme du tissu émergeait d'un linge gris tacheté qui collait à son corps atrophié, retombant dans chacune des fissures creusées entre chaque os. Le fantôme de ses lèvres en papier parchemin se détachait de ses dents jaunes, et de longues mèches de cheveux blancs serpentaient sur son crâne flétri.

Sous l'effet de mes cris, la chose ouvrit brusquement les yeux.

Je fis un bond en arrière, butant contre Ben et Sage, tandis que les globes laiteux roulèrent dans leurs orbites, pour nous regarder tous les trois avant de se fixer sur mon visage.

Et tout s'arrêta.

## Chapitre 12

JE REPOUSSAIS le moment de me réveiller. Je ne voulais pas affronter ce que j'allais voir. Cette chose était-elle réelle ?

— Ta fiancée est très mal élevée, Sage. Relève-la et fais les présentations convenablement.

La voix était râpeuse, épaisse, et sentait la tombe.

Cette chose était donc vraie. Et elle parlait. Je n'avais absolument aucune envie d'ouvrir les yeux.

— Clea ?

C'était Sage et sa voix était proche. J'ouvris les yeux. Il était penché au-dessus de moi, l'air inquiet. Je fus sur le point de sourire. L'horrible spectacle semblait me l'avoir ramené, au moins pour l'instant, et c'était déjà ça.

— Est-ce que ça va ? a-t-il demandé.

Est-ce que ça va ? J'étouffai un rire avec l'horrible impression que si je commençais, je ressemblerais rapidement à une folle au ricanement strident que je ne pourrais plus faire taire.

Mieux valait attendre avant de faire confiance à ma voix. Acquiesçant d'un geste, je laissai Sage m'aider à me mettre debout. Les yeux rivés sur son visage.

Un gloussement sec de désapprobation sortit du cadavre animé.

— Tu ne regardes même pas ton hôtesse. Ce que Sage voit en toi, Olivia, je ne le saurai jamais.

Entendre ce nom me choqua au point de me faire tourner la tête vers la chose.

Un crachotement rauque secoua sa poitrine, et il me fallut un moment pour comprendre qu'elle riait.

— Tu es surprise que je connaisse ton vrai nom. Tu ne devrais pas. On se connaît depuis longtemps. Pas aussi longtemps que ton fiancé et moi, bien sûr, articula la chose.

La créature lorgna longuement Sage. Il grimaça.

— Je connais aussi ton ami Giovanni, dit-elle en posant les orbites sur Ben.

Pâle, il tremblait. La sueur dégoulinait sur son visage. Il était profondément bouleversé.

— Giovanni ? Non... intervint Sage.

— Oh, c'est bien lui ! Tu ne le vois pas comme tu la vois, elle. Mais c'est lui, insista la créature.

Elle taquina Ben, en agitant un doigt d'une maigreur improbable dans sa direction. Son rire gras le fit reculer.

— Laisse-les tranquilles, Magda, dit Sage.

Magda ? C'était ça, Magda ?

— Mais Sage, c'est toi qui es venu à moi !

— Vous êtes Magda Alessandri ? Vous êtes la Dame Noire de Shakespeare ? ai-je demandé en reconstituant les faits sans y croire.

Elle plissa les yeux.

— Quoi ? Tu n'arrives pas à m'imager en mégère aux cheveux de jais ? J'étais belle, il y a cinq cents ans. Ton fiancé me trouvait belle. Il ne pouvait pas s'empêcher de me toucher.

J'eus la nausée. Je n'étais pas jalouse, même si Magda voulait clairement que je le sois. Mais je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'à Sage touchant cette femme telle qu'elle était aujourd'hui. L'image me donnait envie de vomir.

— Il y a cinq cents ans. Mais je croyais que l'Élixir... bégaya Ben avant de s'arrêter devant le regard glacial de Magda.

— ... empêchait de vieillir, termina-t-elle froidement. Visiblement, je n'ai pas bu d'élixir de vie. Ma longévité vient d'un enchantement de ma mère, une puissante mystique, fait le jour de ma naissance. Elle est morte en couches, juste après avoir scellé ma force vitale dans le pendentif de verre que je porte autour du cou. Tant qu'il restera intact, je vivrai.

Je baissai les yeux vers sa poitrine creuse. J'y trouvai une bulle en verre fragile accrochée à une fine chaîne.

Magda émit un râlement gras.

— Si ma mère avait survécu, j'aurais voulu qu'elle rompe le charme. La vie éternelle ne sert à rien sans la jeunesse éternelle. Je ne peux même plus me montrer en public. Je reste cachée ici, parmi tous mes biens.

— Dans le centre commercial ? demandai-je.

— Pourquoi pas ? J'ai tout ce qu'il faut. Un gardien m'apporte le reste. Et j'entends la clameur de la vie à travers ces murs. Quand je ferme les yeux, je peux presque faire comme si j'en faisais encore partie...

— Mais après l'attaque, je t'ai vue morte, protesta Sage.

— Tu m'as vue faire semblant d'être morte. On m'a donné sept coups de couteau, tu sais. Un poignard est entré directement dans mon estomac pour ressortir dans mon dos, et m'a clouée dans le sol. J'ai dû rester là, comme une bestiole coincée qui se tortille...

— C'est inutile de tout décrire, dit Sage d'une voix ferme.

— Je pense que ça en vaut la peine, parce que tout est ta faute. Tu connaissais les règles et tu les as ignorées. Et nous en avons tous payé le prix, dit Magda en faisant peser sur lui son regard perçant.

Ses mots semblaient toucher Sage au plus profond de son âme et il lui fallut un moment avant de pouvoir répondre.

— Je sais, ton visage me hante toutes les nuits. Mais tu n'es pas la seule à avoir payé. Si tu es restée en vie pour t'assurer que je souffrirais, je te garantis que c'est le cas.

— C'est vrai, je suis restée en vie pour constater tes souffrances, et j'ai eu les moyens de le faire. J'étais à la direction de la Société et j'étais plus proche que n'importe qui de l'Élixir. Ça nous liait l'un à l'autre. J'ai tout vu, expliqua Magda.

— Alors, comme tu dois le savoir, j'ai passé des siècles dans un enfer plus amer que tous ceux qui ont péri ce jour-là. J'échangerais volontiers ma place, dit Sage, les dents serrées.

— Ça ne suffit pas. Tous les autres membres de la Société ont perdu la vie et moi, je me suis transformée en carcasse flétrie, pendant que tu vivais un bonheur inconnu de nous tous.

Elle me lança un regard noir et ses lèvres fines comme du papier esquissèrent un sourire méprisant.

— Tu l'as toujours. Je veux plus que ça de toi, mais je devais attendre que tu viennes me trouver pour l'avoir.

Sage tressaillit, son regard allant de Ben à moi avant de revenir sur Magda.

— Je suis prêt. Nous devrions parler seul à seul.

— Quoi ? De quoi parlez-vous ? ai-je demandé.

— Je pense que toi et Ben devriez partir, dit Sage.

— Non ! Je n'irai nulle part. As-tu perdu la tête ? Je n'ai pas fait tout ce chemin pour repartir ! Que crois-tu ? Nous ne savons toujours rien !

— La fille a raison. Elle ne sait rien. Et je crois que le moment est venu de tout lui dire. Je crois qu'il faut tout vous dire, ajouta-t-elle en regardant Ben.

— Magda... l'avertit Sage.

Elle l'ignora.

— Va chercher des chaises. Il vaut mieux être assis pour entendre ça.

— Non, ordonna Sage en posant un regard insistant sur Ben et moi. Rien ne vous oblige à l'écouter.

— Ils doivent m'écouter s'ils veulent savoir où est le père de la fille. Et tu n'auras pas ce que tu veux si tu ne fais pas ce que je dis, répliqua Magda.

Les narines de Sage frémirent et il retroussa les lèvres avant de s'emparer de trois tabourets rembourrés pour les lancer devant une Magda souriante. Nous nous sommes assis et elle a tendu les mains.

— On se donne les mains pour former un cercle, ordonna-t-elle.

Mon siège se trouvait entre Ben et Magda. J'allais devoir la toucher, mais je ne voulais pas lui donner la satisfaction de voir à quel point ça me dégoûtait. Sa main me fit l'effet d'une feuille de papier crépon enroulée autour d'un cure-dents. J'étais certaine qu'elle tomberait en poussière à la moindre pression.

Mon autre main serrait celle de Ben, tandis que lui et Sage fermaient le cercle en revenant à Magda. Celle-ci était penchée en arrière, les yeux fermés. Soudain, son corps entier se mit à convulser. Mes paupières se fermèrent aussi sûrement que des volets. Je voulus les rouvrir, mais c'était impossible. J'étais enfermée dans ce que Magda voulait nous montrer.

J'étais Sage. Il était habillé comme dans mes rêves où j'étais Olivia. Il faisait tinter des pièces d'or dans une bourse tout en marchant. Je pouvais sentir sa fierté d'être particulièrement

bien habillé et de venir d'une famille fortunée. Il avait vingt et un ans et l'impression que le monde entier lui appartenait.

Il monta les escaliers pour aller frapper à une porte richement décorée, et soupira. Je compris que c'était le point de rendez-vous de la Société, le groupe dont il s'était plaint auprès de moi dans mon rêve. Les réunions auxquelles il allait uniquement pour faire plaisir à son père.

Soudain, cette image disparut, remplacée par celle de Sage avec neuf autres personnes, hommes et femmes, se tenant main dans la main. Ils étaient en cercle, et tout leur environnement – leurs vêtements, les meubles – indiquait un luxe excessif. Au milieu du cercle se trouvait un coffret orné de bijoux.

Je reconnus Magda dans le groupe, ou plutôt je sus que c'était elle, bien qu'elle ne ressemblât en rien au squelette émacié qu'elle était devenue. Elle était l'image de la jeunesse flamboyante et de la beauté. Elle adressa un clin d'œil suggestif à Sage, et j'éprouvai un pincement de jalousie. La voix de Magda se fit entendre, forte et claire tandis qu'elle ouvrait la cérémonie par le vœu de secret de la Société avant de poursuivre :

– Nous sommes réunis ici pour chanter les louanges de l'élixir de vie et le protéger...

Elle continua de parler, mais la scène disparut, remplacée par l'image de Sage et d'un ami dans une taverne. Ils riaient en prenant un verre.

Stupéfaite, j'ouvris la bouche.

L'ami était Ben.

Ce n'était pas vraiment Ben, bien sûr. Il était Giovanni, que je connaissais de mes rêves, mais soudain, à travers la vision de Magda, je n'eus pas le moindre doute sur le fait qu'il s'agissait bien de lui. En sentant la main moite de Ben se resserrer autour de la mienne, je compris qu'il le savait aussi.

Fils d'un commerçant, Giovanni était d'une classe sociale largement inférieure à celle de Sage, même s'ils se connaissaient depuis l'enfance. Le statut de Giovanni ne dérangeait pas Sage le moins du monde. Giovanni était son meilleur ami et c'était aussi simple que ça. Il aimait Sage de la même façon, mais il était plus conscient du fossé qui les séparait. Ça le rongait. Dans les mauvais moments, il croyait que leur amitié n'était

rien d'autre qu'un acte de charité de la part de Sage, quelque chose dont il pouvait se vanter auprès de ses vrais amis, les riches, pour se donner de l'importance.

Sage n'avait jamais soupçonné les idées noires de Giovanni. Il ne saisit donc pas la portée de son acte quand il se mit à rire de la Société en sa présence.

— Franchement, Gi, c'est absurde. Dans cet endroit, l'argent coule des murs, mais ce n'est rien par rapport à la boîte qui renferme l'incroyable « élixir de vie » ! En or massif incrusté de rubis, de diamants, d'émeraudes... toutes les pierres précieuses de la terre y sont. Mais à l'intérieur, c'est encore mieux !

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ? demanda Giovanni, en salivant secrètement à l'idée du coffret serti de pierres.

Il s'imaginait en train de soustraire une ou deux de ces pierres parfaites. Il pourrait nourrir et vêtir ses trois petites sœurs pendant des semaines. Ou mieux encore, il pourrait se faire un beau cadeau, une belle tenue du genre de celle que portait Sage. Quelque chose qui le ferait ressembler à un vrai noble.

— À l'intérieur de la boîte, il y a trois fioles, chacune de la longueur de mon avant-bras, et chacune a de quoi faire passer la boîte pour une babiole. Davantage de pierres, d'or, des bouchons en cristal... et tout ça, pour quoi ?

— « L'élixir de vie ». Est-ce que ça donne vraiment la vie éternelle ? demanda Giovanni, émerveillé :

Allons, Gi, bien sûr que non ! C'est impossible ! Rien ne peut faire ça ! Ce n'est qu'une excuse qu'ont trouvée ces gens pour se sentir spéciaux, « les gardiens de l'Élixir ». Ah, ça me tue de devoir passer du temps avec ces idiots pompeux !

Sage s'adossa confortablement et appela le serveur pour commander une autre tournée. Il s'était déchargé et il n'avait plus rien à ajouter au sujet de la Société, mais je voyais que Giovanni continuait de ruminer ce qu'il venait d'entendre.

On changea une nouvelle fois de scène. Giovanni se tenait sur un chemin de terre dans un quartier malfamé de la ville. Avec lui, un gang de trois garçons dont aucun n'avait plus de vingt ans. Je savais, même si là non plus je n'avais aucun moyen de le savoir, que ces garçons avaient grandi dans le même

quartier que Giovanni. Je savais également qu'ils étaient mauvais. Cette vision sortie de mon imaginaire me procurait un sentiment négatif si palpable que je voulus ouvrir les yeux pour m'enfuir. J'essayai, mais je frissonnai en m'apercevant que c'était impossible. Tant que j'étais dans le cercle de Magda, j'étais à sa merci, puisqu'elle contrôlait tout.

Giovanni ne s'apercevait pas que ses amis étaient néfastes. C'étaient les gosses sympas de son quartier et il souhaitait ardemment leur prouver qu'il était aussi rebelle qu'eux. Il leur raconta l'histoire de Sage sur la Société et ses riches, avant de gonfler la poitrine pour ajouter :

— J'ai l'intention d'y faire une descente un jour ou l'autre, et de piquer quelques trucs pour moi.

Ce n'était pas vrai, mais il se disait que ça les impressionnerait.

— Je vais peut-être voler les fioles d'élixir de vie. Je parie que je serai tranquille pour de bon avec une seule d'entre elles.

— L'« élixir de vie » ? C'est quoi ? demanda le plus dur des trois garçons.

Giovanni s'expliqua en imitant le dédain de Sage pendant son récit, sans avoir aucune idée de l'incendie qu'il allait provoquer. Des richesses insondables et la vie éternelle ? Giovanni avait donné aux garçons l'envie de chaparder leur plus gros butin. Ils lui extirpèrent autant de détails que possible, tandis que Giovanni s'épanouissait sous leur attention, sans jamais deviner leurs motivations. Giovanni les laissa avec un sentiment de fierté, en pensant que la bande le verrait désormais comme quelqu'un d'important. De leur côté, les garçons s'éloignèrent en décidant d'attaquer la Société dès le lendemain.

Immédiatement, la scène changea de nouveau, et je me vis.

Olivia et Sage marchaient dans la rue, bras dessus, bras dessous, au clair de lune. Ben ouvrit la bouche et je sus qu'il venait de comprendre que j'étais Olivia. Elle ne me correspondait pas entièrement. Ce n'était pas comme les rêves dans lesquels je m'étais vue sous la forme de ces différentes femmes. Elle ne ressemblait qu'à elle-même, comme Sage l'avait

dessinée sur le sol de la grotte, comme elle était dans ses peintures.

— Est-ce que c'est un grand moment pour toi, de présenter ta future épouse aux membres de la Société ? le taquina Olivia.

— C'est toujours un grand moment d'être avec toi. Tu sais ce que je pense de la Société. Leur bénédiction est un mal nécessaire pour obtenir ma part de la fortune familiale, dit Sage en souriant.

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous allons avoir leur bénédiction ? Ton ancienne maîtresse me déteste, et c'est elle qui la dirige.

— Magda ne te déteste pas.

— Tu veux rire ? As-tu vu de quelle façon elle me regarde ?

— Elle est peut-être un peu jalouse, admit Sage.

— Bien sûr ! Elle est magnifique ! Une femme comme elle ne doit pas avoir l'habitude de perdre un homme. Je suis sûre qu'elle attend le moment où tu te rendras compte de ton erreur et lui reviendras.

— Promets-moi que tu ne crois pas vraiment que ça puisse arriver.

— Je ne sais pas, dit Olivia en se dérochant à son regard. Elle est riche, belle et elle fait partie de la Société. Je suis certaine que ton père serait ravi que tu l'épouses...

— Es-tu jalouse ? me taquina Sage.

— Jalouse, je ne sais pas. Je dis ça comme ça...

Sage éclata d'un rire bruyant et la souleva dans ses bras.

— Olivia, à la minute où je t'ai vue, les autres femmes ont cessé d'exister. Tu es mon âme sœur. Je ne retournerai vers personne d'autre. Tu es coincée avec moi pour toujours. Il va falloir t'y faire.

Olivia sourit.

— D'accord, puisqu'il le faut.

Sage l'embrassa. Ils reprirent leur promenade, mais il la garda serrée contre lui.

— Tu n'as pas d'inquiétude à avoir au sujet de Magda. Elle ne peut pas se mettre entre nous. Et ce qu'elle ressent n'y changera rien, d'autant qu'elle ne laissera pas ses sentiments interférer

avec les affaires de la Société. Nous allons obtenir leur approbation.

— Bon, très bien. Je dois avouer que je suis très curieuse de voir comment ça marche.

— Oh, je crois que ça va t’amuser...

Le couple marchait d’un pas tranquille, mais soudain la peur me saisit. La vérité me heurta comme une collision de plein fouet.

Sage allait emmener Olivia dans la Société le soir même.

C’était la nuit qu’avaient choisie les amis de Giovanni pour opérer.

J’étais sur le point d’assister à l’attaque que j’avais vue dans mes rêves, et sur les toiles de Sage.

Mon cœur battait si fort que c’en était douloureux.

J’allais visionner ma propre mort.

La Société était installée en cercle autour du coffret serti de pierres, et cette fois-ci Olivia était parmi eux. Magda conduisait le chant d’ouverture, esquissant un sourire méprisant lorsque son regard croisa celui d’Olivia.

Soudain, la porte s’ouvrit et le groupe d’« amis » de Giovanni se rua dans la pièce... mais ils n’étaient pas seuls. Le gang s’était agrandi de huit membres, tous armés de clubs de golf et de couteaux improvisés. L’opulence de la pièce se refléta dans leurs yeux et les fit saliver, avides de gourmandise qu’ils étaient.

— Interdiction de crier ! Pas un bruit ou je la tue ! rugit le leader en s’emparant de Magda pour brandir un couteau devant sa gorge.

Les membres de la Société s’immobilisèrent en gémissant de peur. Même Sage restait figé, mais il n’allait pas céder. Il regarda Olivia en coin et un léger signe de tête pour montrer qu’il maîtrisait la situation. Il attendait le bon moment.

Le leader sourit largement en voyant le coffret.

— Il est là, les gars. L’elixir de vie est là-dedans. Comme Gi l’a dit.

— Gi ? demanda Sage, en adressant un regard stupéfait à Olivia.

Incrédule, elle secoua la tête. Giovanni ne pouvait pas être à l’origine de leur intrusion.

— Ouais, Gi, ton œuvre de charité. Tu croyais qu'il était trop pauvre et trop bête pour être dangereux, hein ? Mais il se moque de toi. Il vient tout nous raconter. Et maintenant, ce qui est à toi va être à nous. Tout ce qui est à toi, lança leur représentant à Sage.

Souriant, le chef de la bande passa ses doigts sales sur la joue d'Olivia. Avec un rugissement animal, Sage bondit... mais le leader poussa deux de ses hommes à agir. Ils tombèrent sur Sage et lui poignardèrent le torse, les bras et les jambes sans pitié.

Olivia recouvra ses esprits et se mit à hurler, d'un cri fort et perçant. Le chef lui ordonna d'arrêter, de se taire, mais elle n'entendit rien. Elle ne pouvait plus s'arrêter de crier...

L'un des assaillants lui écrasa le crâne avec un club de golf pour la faire taire. C'est la dernière chose que vit Sage avant de perdre connaissance.

Quand il reprit conscience, il était étalé sur le côté, tout juste capable d'ouvrir les yeux. Ce simple effort lui déchira les tripes, mais il avait besoin de la voir.

On se serait cru dans un abattoir.

Tout autour de lui gisaient les corps des membres de la Société, réduits en pièces, entaillés et sanguinolents. Magda était parmi eux. Je compris pourquoi Sage avait eu du mal à croire qu'elle ait pu survivre. Elle était comme ce qu'elle avait décrit. Elle luttait malgré ses blessures béantes et la lame ensanglantée qui la maintenait au sol.

Sage détourna la tête. Anéanti, il se força à regarder le reste de la pièce. Où était Olivia ?

Enfin, il la vit. Allongée par terre. Ses yeux éteints reflétaient encore le choc et la terreur de ses derniers instants.

Je ne pouvais plus respirer. C'était d'une atrocité insupportable, pire que dans les peintures de Sage. C'était réel. Et c'était moi. J'avais vécu cette vie, et péri de cette mort. J'étais devant ma propre fin. C'était trop. Je commençais à suffoquer. Derrière mes paupières, les images se brouillèrent, et je fus certaine de m'évanouir.

La main de Magda, légère et squelettique, serra la mienne fort, et ranima ma conscience.

La vision reprit.

Sage ouvrit la bouche pour hurler de douleur en voyant Olivia, mais ses poumons étaient perforés et aucun son n'en sortit. En lui, tout était brisé. Il savait qu'il allait bientôt mourir. Cela le réconforta quelque peu.

C'était sa faute. Il avait raconté les secrets de la Société, et voilà ce qui s'était passé. Tout était sa faute.

Ce seraient ses dernières pensées, s'imaginait-il. C'était le message qu'il emmènerait avec lui en enfer pour le délivrer au diable en personne, afin d'être correctement puni jusqu'à la fin des temps.

Mais en enfer, il ne verrait pas Olivia. Il devait lui faire ses adieux tout de suite. Dans un effort herculéen, il rampa pour se placer le plus près possible de son visage. Ses forces le quittaient rapidement ; il n'avait que peu de temps. Il tenta un dernier mouvement, mais n'y arriva pas. Des mains fermes l'empoignèrent et une voix railleuse cria :

— Regardez ça, les gars ! Il est vivant ! Je devrais l'achever, vous croyez ?

— Non ! J'ai une meilleure idée ! dit le chef.

Son projet était de tester l'Élixir sur Sage, pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'une espèce de truc empoisonné. Ils l'obligèrent à avaler une fiole entière malgré sa gorge blessée, avant de le pousser dans un attelage pour l'emmener à l'extérieur de la ville.

Ils faillirent ne pas y arriver.

Les pouvoirs de guérison de l'Élixir étaient stupéfiants. Ils ne réussirent pas à soulager Sage de l'horrible douleur provoquée par ses blessures, mais au bout d'une heure elle s'était estompée et il commençait à reprendre des forces.

S'il avait été plus patient, les choses auraient pu prendre une autre tournure. Mais les hommes qui se trouvaient dans le chariot avec Sage avaient tué Olivia. La patience était hors de question ; il n'y avait plus que la vengeance. Dès qu'il en fut capable, Sage bondit sur l'homme le plus proche et lui serra la gorge au point de broyer sa trachée-artère.

Dans la voiture, les autres étaient tellement stupéfaits par l'impossible guérison de Sage qu'ils manquèrent de rapidité.

Malgré tout, ils finirent par recouvrer leurs esprits et écartèrent Sage de leur ami, pour le battre et le poignarder jusqu'à ce qu'il tombe dans l'inconscience.

Cette fois-ci, il se réveilla plus rapidement, mais ses poignets et ses chevilles étaient fermement attachés dans son dos. Les agresseurs avaient pris toutes les précautions possibles. Si Sage se débattait ne serait-ce qu'un peu, ils sortiraient leurs armes.

Plus tard, cachés dans une ferme abandonnée, ils réfléchissaient à l'étape suivante. Le meurtre de plusieurs Romains fortunés n'allait pas passer inaperçu. Leur projet était de se partager ces nouvelles richesses avant de se disperser à travers l'Europe, dès qu'on ne les rechercherait plus.

La seule interrogation était ce qu'ils devaient faire de l'Élixir... et de Sage. Désormais, il était clair que ce n'était pas un canular. Il avait réellement donné à Sage la vie éternelle, et ils voulaient tous la même chose. Mais était-ce possible ? Sage avait bu une fiole entière. Celle-là n'existait plus, et le récipient vide avait été perdu dans la hâte de quitter la maison.

Il restait deux flacons... mais s'il fallait une fiole entière pour s'assurer la vie éternelle, seuls deux d'entre eux pourraient en bénéficier. Une plus petite dose pourrait convenir... mais s'ils partageaient ce qu'il restait du breuvage en huit parts et que ce n'était pas suffisant pour donner la vie éternelle ?

La gang se mit d'accord pour que personne ne touche à l'Élixir avant qu'ils n'aient trouvé un consensus, mais le problème était qu'ils ne se faisaient pas confiance. Ils se disputaient constamment, et s'observaient avec une telle méfiance qu'ils dormaient à peine. Ceux qui se reposaient jouaient délicatement des coudes pour se placer au plus près des fioles, afin d'être sûrs de se réveiller si quelqu'un essayait d'y toucher.

La situation épuisait le groupe qui commençait à déborder de colère et de frustration, et ils se passèrent les nerfs sur Sage. S'ils devaient en boire, se disaient-ils, il semblait logique de tester son efficacité. Après avoir bu une fiole entière, Sage allait-il vraiment survivre à tout, ou certaines choses seraient-elles trop insoutenables et incurables ?

Inventer des façons de tuer Sage était devenu leur exutoire. Cela éloignait aussi la menace, puisque chaque torture l'affaiblissait au point qu'il ne pouvait plus se révolter. Ils le jetèrent du haut des falaises, l'attachèrent à des rochers pour que des bêtes sauvages l'attaquent, essayèrent de l'enflammer. Sage s'en remettait toujours, mais la douleur était si forte qu'elle le rendait fou et qu'il priait pour que la mort le délivre.

Puis il entendit un homme projeter leur prochain jeu : le démembrement.

Sage n'en était pas sûr, mais il imaginait sans mal ce qui allait se passer. Il n'allait pas mourir, mais il ne pourrait pas non plus se recomposer par magie. Il continuerait à vivre, avec une conscience divisée en autant de parties que son corps serait découpé par ses geôliers.

Il devait s'échapper. Sans tarder. Malgré la contrainte de ses liens fermement serrés, il lui fallait trouver une solution.

Un soir, il eut une occasion de passer à l'action. Il était très tard. Cinq membres du groupe aux yeux bouffis par la fatigue étaient toujours éveillés. Armés, ils surveillaient attentivement les autres, pour que personne ne boive l'Élixir. Trois hommes se tenaient loin de Sage. Deux autres, plus près de lui, préparaient des plans déments pour partager la potion entre eux.

Oui. C'était parfait.

Sage attira l'attention des deux hommes les plus proches. Il parla doucement, pour éviter que les autres ne l'entendent. Il leur proposa un arrangement. S'ils le libéraient, Sage leur prêterait serment. Il les aiderait à se débarrasser des autres, en s'assurant qu'ils soient les seuls à recevoir l'Élixir.

— Pourquoi est-ce qu'on te croirait ? demanda l'un.

— Ouais, et si on te détachait et que tu t'en prenais à nous ?

— Si je fais ça, vous vous mettez à crier et tout le monde me sautera dessus. Je n'aurai aucune chance de m'en tirer. Je ne veux plus qu'on me torture. J'ai besoin de votre aide. Si je dois vous aider pour l'obtenir, je le fais, expliqua Sage.

Tentés, les deux hommes se consultèrent du regard. Si Sage éliminait leurs comparses, non seulement les deux hommes auraient l'Élixir, mais ils pourraient aussi se partager tous les biens volés.

— D'accord, allons-y, murmura le premier.

Rapides et silencieux, l'un coupa les cordes qui enserraient Sage tandis que l'autre faisait le guet.

— Maintenant, toi, tu t'occupes des autres et nous, on attrape l'Élixir, dit l'homme en libérant Sage.

Sage ne répondit pas. En un seul mouvement fluide, il arracha le couteau accroché à la ceinture de l'homme et trancha la gorge de ses deux conspirateurs. Ils moururent sans avoir le temps de comprendre ce qu'il leur arrivait.

Le bruit des corps s'écroulant sur le sol attira l'attention des hommes les plus éloignés. Quand ils comprirent ce qui se passait, ils poussèrent des cris qui réveillèrent les autres. Ils se précipitèrent vers Sage, prêts à passer à l'attaque.

Sage fut ravi de ce défi. Il laissa la rage s'emparer de lui. Il se sentait capable d'écraser une armée ; trois hommes ne lui faisaient pas peur. Il brandit les couteaux de ses deux victimes et hurla en sautant sur ses agresseurs. Il ne sentit même pas les coups qu'ils lui flanquèrent, mais ses lames les touchèrent à plusieurs reprises. Il se délectait de leur sang.

Les trois attaquants qui restaient, les amis de Giovanni, n'étaient pas idiots. Ils virent la tournure que prenait la bataille. La chance n'était pas de leur côté. Pendant que Sage était encore occupé avec les autres, ils rassemblèrent rapidement autant de biens qu'ils pouvaient en porter et s'enfuirent avec l'attelage.

Sage était toujours pris dans la bataille, transporté par l'adrénaline. Il riait comme un fou, évacuant sa colère. Il ne remarqua pas que les trois hommes s'enfuyaient.

La voix rauque de Magda résonna :

— Ces hommes ont survécu, mais leur vie a été maudite, comme celle de leurs enfants à travers les siècles. Ces descendants, qui sont maintenant présents dans tous les pays, se sont regroupés sous le nom de Vengeance maudite. Les Sauveurs de la vie éternelle descendent des membres de la Société. Les femmes et les enfants qui avaient eu la chance de rester chez eux ce jour-là ont pu transmettre l'histoire de l'Élixir de génération en génération.

J'entendais la voix de Magda, mais mon attention restait fixée sur l'image devant mes yeux. Sage se tenait comme un

animal sauvage parmi les cadavres des cinq hommes qu'il avait tués. Il traînait péniblement son corps ensanglanté, tout en cherchant à reprendre son souffle. Il avait fait ce qu'il avait à faire, et là, seul au milieu de nulle part avec l'éternité qui s'offrait à lui, son cœur se brisa. Il tomba à genoux et poussa, un hurlement.

L'image changea. C'était plus tard, le même jour. Je vis Sage répandre l'Élixir qui restait dans le sol. Il enterra les deux fioles... là où l'équipe de mon père allait les retrouver des siècles plus tard.

Puis, je vis Sage de retour à Rome, abattu devant la pierre tombale d'Olivia. Un homme d'âge mûr posa une main sur son épaule. C'était le père d'Olivia. Je scrutai l'image en me demandant si mon père était cet homme, mais il n'avait rien de familier. Sage était surpris de le voir, mais l'homme le regardait avec gentillesse. Il déposa quelque chose dans sa main : le collier avec le pendentif en forme d'iris d'Olivia.

La vision suivante montra un Sage souriant. Il montait à cheval, dans la campagne anglaise de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Même si ses yeux portaient encore la marque de ses souffrances, il avait l'air heureux et je compris rapidement pourquoi. Il était avec Catherine. Ses cheveux roux détachés, elle galopait à ses côtés.

Catherine et Sage paressaient ensemble au bord d'un ruisseau, tandis que leurs chevaux buvaient en reprenant leur souffle. Sage toucha l'iris qu'elle portait autour du cou.

— Je n'en reviens pas. Je m'émerveille toujours d'être vraiment là avec toi, dit-il.

Catherine sourit et l'embrassa, mais il la repoussa doucement.

— Fais attention. Ton père t'a promise à quelqu'un d'autre.

Elle leva les yeux au ciel.

— Il changera d'avis.

Elle se blottit dans les bras de Sage, qui la serra avec bonheur.

Ils ignoraient qu'on les observait. Un homme se tenait dans les arbres. Bâti comme un taureau, il avait un cou fort, des petits yeux, un gros nez compact et des narines frémissantes de colère.

Je compris rapidement deux choses : cet homme était Jamie, le fiancé de Catherine... et c'était Ben. La vision de Magda était une fenêtre ouverte sur son cœur, et j'eus un aperçu de l'horrible projet qui naissait de sa peine et de sa colère. Il allait l'accuser de sorcellerie. La honte allait peser sur elle. Ça lui apprendrait à le déshonorer en se donnant à un autre homme, au lieu d'être avec lui.

J'avais envie de lui crier de ne pas faire ça, que les choses n'allaient pas se passer comme il le voulait. Hélas, je ne pouvais rien faire que de regarder, et la scène changea encore.

Catherine était ligotée à un poteau et des flammes lui léchaient les pieds. La fumée qui montait tout autour d'elle ne l'empêcha pas d'apercevoir Jamie dans la foule. Il était pâle et décharné, comme s'il n'avait ni mangé ni dormi depuis des semaines. Il se balançait d'avant en arrière en marmonnant des prières, mais c'était trop tard pour effacer ce qu'il avait fait. Catherine secoua la tête avec tristesse, puis chercha Sage du regard. Il tenait son collier serré dans son poing. Cinq gardes le retenaient, tandis qu'il se débattait, des larmes inondant son visage devant le feu qui montait.

Je m'aperçus que j'avais cessé de respirer, quand une nouvelle image s'imposa : Anneline, la célèbre actrice française. Sage et elle avaient réussi à atteindre le jour de leur mariage, et le futur marié commençait à se détendre, certain d'avoir enfin évité la tragédie.

On les voyait chez eux, l'image même du bonheur conjugal. Puis un colis fut livré. Des roses envoyées pas un admirateur anonyme, comme celles de mon rêve. Je compris que c'était le dernier d'une longue série de bouquets. Le petit mot qui les accompagnait était passé de gentil à légèrement dominateur, puis à franchement menaçant. Il disait : « Si je ne peux t'avoir, personne d'autre ne t'aura. »

Sage se mit en colère. Il exigea d'appeler la police. Il était si bouleversé qu'elle finit par céder. Elle accepta de mettre sa carrière entre parenthèses et de quitter la ville. Sage l'avertit qu'il valait mieux ne parler à personne de leur projet, et elle ne l'écouta qu'en partie. Elle évoqua à quelques-uns de ses vieux amis les plus proches la villa dans les îles grecques.

Julien faisait partie de ces amis. Quelques mois plus tard, il révéla l'adresse d'Anneline et de Sage à la presse, pour une grosse somme d'argent. Je reconnus instantanément Julien... non seulement parce qu'il était apparu dans mes rêves, mais surtout parce qu'il était Ben.

Grâce à l'information de Julien, l'agresseur trouva Anneline et la poignarda, à plusieurs reprises, une pour chaque rose qu'il avait envoyée.

Puis, je vis Délia. Elle s'était liée au célèbre gangster Eddie, croyant qu'il ferait d'elle une vedette. Sage apparut ensuite en nouveau pianiste du bar clandestin. Son désarroi était palpable. Il ne voulait pas s'attacher à Délia. Il ne voulait pas d'une autre tragédie, mais il n'arrivait pas à garder ses distances.

Il se dit que cette fois, il allait réussir à changer l'histoire. Cette fois, lui et Délia auraient une vie commune longue et heureuse.

Même si la relation entre Délia et Sage était secrète, elle en avait parlé à son ami le plus proche, Richie. Il travaillait pour Eddie et essayait de l'aider en présentant de nombreuses femmes à son chef. Mais ce dernier finit par avoir un doute. Il commença par surveiller Délia comme un rapace et, quand il réussit à la surprendre avec Sage, exprima son mécontentement en leur tirant à chacun une balle unique entre les yeux.

Sage guérirait. Pas Délia.

Richie était Ben.

— Ils sont liés l'un à l'autre, cet homme et votre fille, dans un cercle vicieux qui traverse les temps.

La voix était celle de Magda, mais l'image avait changé, et il faisait trop sombre pour distinguer quelque chose.

Quand l'image se précisa, je compris que nous étions dans cette pièce, au Shibuya 109.

Magda tenait les mains de quelqu'un... des mains d'homme.

Oh, non, les mains de mon père ! Je pouvais désormais le voir. Il était si réel que je crus pouvoir m'approcher pour le prendre dans mes bras. C'était si bon et si douloureux à la fois !

Magda lâcha ses mains et mon père ouvrit les yeux. Il semblait pâle et bouleversé, et je sus qu'il avait vu les mêmes images que nous.

— Il la trouvera dans cette vie. La fin sera la même, dit Magda.

— Comment faire pour empêcher ça ? demanda mon père d'une voix désespérée.

Magda sourit.

— Je croyais que vous étiez venu ici pour trouver l'Élixir.

— C'était avant que je ne sache. Tout cela m'est égal, maintenant. Je veux sauver ma fille et je ferai tout ce qu'il faut pour ça.

— Pour y arriver, il faut détruire Sage de façon irrévocable. Il doit venir ici par sa propre volonté. Tout ce qu'il y a à faire, c'est essayer de le convaincre.

— Je vais le faire, dit mon père.

— Surtout, ne lui parlez pas de moi. J'aimerais lui faire une agréable surprise, dit Magda.

— Très bien. Où puis-je le trouver ?

Le sourire de Magda s'élargit, et dans ma tête, l'image changea pour celle d'un lieu que je connaissais : la maison de Sage. Mon père parlait avec Sage, conversation que ce dernier ne nous avait pas rapportée.

— Voilà ce qui vous reste à faire. Vengeance maudite pense qu'ils ont besoin de vous détruire, mais ils ne savent pas comment. S'ils vous attrapent, votre vie ne sera plus que torture, parce qu'ils essaieront tout. Les Sauveurs de la vie éternelle ne vous voient que comme un instrument leur permettant d'atteindre l'Élixir. Entre leurs mains, vous vivrez comme une pièce de musée, en sécurité, mais exposé. L'un de ces groupes va finir par vous trouver. Ce n'est qu'une question de temps.

— Alors, vous me proposez la mort comme autre solution. J'ai du mal à trouver un bon côté à cette option, dit Sage d'un air narquois.

— J'ai autre chose, et j'espère fortement que ça vous convaincra, dit mon père.

Il tendit une photo de moi à Sage. Ce n'était qu'un Polaroid sans rien de spécial, pas même la trace d'une quelconque présence mystérieuse.

— C'est ma fille, Clea.

Sage observa le cliché, vaguement confus, et fit un signe de tête avant de le lui rendre.

— Elle est adorable.

— Vous ne la reconnaissez pas ? C'est intéressant. Je crois que vous la reconnaîtrez plus facilement en la voyant en chair et en os. Vous l'avez déjà rencontrée. Olivia était son nom la première fois, expliqua mon père.

Le nom frappa Sage comme un coup dans l'estomac. Grâce à la vision de Magda, je pouvais partager ses émotions. Effrayé, il tremblait... mais il était également transporté de joie. Son âme sœur était en vie et de retour sur terre. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'elle ne l'appelle et qu'il la retrouve. Est-ce que tout pourrait être différent, cette fois-ci ? Sage n'en savait rien. Une partie de lui ne voulait pas le savoir. Être avec elle, heureux, même un bref instant, même si ça se terminait horriblement mal.

Non, ce n'était pas juste envers elle. Il la retrouverait, mais ça ne finirait pas mal. Il ne laisserait pas une telle chose arriver. Cette fois-ci, il allait être prudent, plus vigilant que les autres fois.

Mon père lut dans les pensées de Sage, et il secoua tristement la tête.

— Non, Sage. Ça ne finira pas bien. Vous vous en sortirez, comme toujours. Mais pas elle. Elle mourra. D'une mort horrible.

L'angoisse se lut sur le visage de Sage.

— Vous ne pouvez pas le savoir, pas avec certitude.

— Combien de fois allez-vous laisser les choses recommencer ? Combien de fois allez-vous laisser cette femme arrachée à la vie et à tous ceux qui l'aiment ? Vous pourrez attendre de la retrouver dans cent ans, mais nous, nous la perdrons pour toujours, argumenta mon père.

Sage serra les lèvres et les mâchoires.

— Alors, je ne l'approcherai pas.

— Vous ne pourrez pas vous en empêcher. Vous ne comprenez donc pas ? Pour que Clea vive, il n'y a qu'une seule chose à faire : vous devez rompre le cercle. Venez avec moi chez

la Dame Noire. Elle peut vous libérer. Le cercle sera brisé, et tout cessera. Je vous en prie. Si vous l'aimez vraiment, faites-le.

Sage réfléchit un instant. Il voulait tellement garder espoir, essayer encore une fois de trouver le bonheur avec la femme qu'il aimait par-dessus tout. Mais la voir – me voir – pour qu'elle soit assassinée une fois de plus... rien ne valait ce prix. Pas même sa propre vie.

— Je vais le faire. Je vais vous accompagner, dit-il à mon père.

Enfin, Magda lâcha ma main, me ramenant à la réalité si brusquement que j'eus l'impression d'avoir la maladie des caissons. Ma bouche chercha de l'air jusqu'au prochain palier, puis je me suis tournée vers Sage.

— Ce n'est pas du tout pour trouver l'Élixir que tu es venu ici ! Tu es venu pour te donner la mort ! l'accusai-je.

Je secouai la tête en prenant conscience de l'énormité de tout ce que j'avais vu.

— Il t'a demandé de te suicider.

— Il avait raison. C'est la seule chose à faire pour te sauver, répondit Sage.

— C'est exact. Tout se répétera, tant que l'Élixir ne sera pas renvoyé aux pouvoirs universels qui l'ont créé. Et cela n'est possible qu'en réalisant un transfert d'âme. Sage... sois gentil, déchire la toile qui est au mur.

Elle indiqua un tableau peint à l'huile. Sage arracha le coin du tableau qui révéla un fourreau en or, dont il sortit une lame luisante.

— Doucement. Elle est très aiguisée. Elle a été faite pour découper la chair et les os, mais également l'âme, l'avertit Magda.

— Alors, c'est tout ce qu'il me faut. C'est aussi simple que ça... dit Sage en scrutant le poignard.

— Non, ce n'est pas tout. Il y a des règles à respecter pour que l'univers t'accorde la libération. Il faut que tu fasses un feu, et sa lumière doit représenter ton temps ici et tous les plaisirs terrestres que tu sacrifies volontairement, pour que tout soit en place. À minuit précis, et c'est la partie la plus difficile, tu devras t'enfoncer la lame dans le cœur. C'est toi qui dois le faire, seul.

— Ça suffit ! Ne fais pas ça, dis-je.

— Ce n'est pas à toi de décider, intervint Magda avant de poursuivre à l'intention de Sage : fais ce que *je* dis, et ton âme sera libérée. Ton corps mourra et l'Élixir que tu as en toi sera neutralisé.

— Je comprends, répondit Sage.

— C'est faux ! J'ai omis quelques détails, dit Magda.

Elle semblait ivre. J'avais envie de la frapper.

— Quand l'âme est séparée du corps de cette façon, elle ne peut pas atteindre le monde des morts. Ton âme essaiera de trouver un hôte, un corps vide. Je crains qu'il n'y en ait pas autour de toi le moment venu, alors ton âme errera dans d'atroces souffrances pendant un temps, avant de disparaître dans le néant. Bref, ça n'aura rien d'amusant pour toi, ajouta-t-elle en souriant.

— Ça ne me plaît pas, dis-je.

— Pense aux vies que Sage a détruites, dont quatre des tiennes. Ne crois-tu pas qu'il doive payer ? Ne te fatigue pas à me répondre, ce que tu penses n'a aucune importance. Sage connaît la vérité, et j'éprouve un énorme plaisir à l'idée qu'il fasse le bon choix.

Magda se tourna vers Sage, et le temps d'un éclair, j'aperçus un peu de l'innocence des jeunes gens qu'ils avaient été.

— Au revoir, mon amour. J'ai besoin de me reposer à présent... du genre de repos que tu ne connaîtras jamais, dit Magda avec un large sourire malicieux qui effaça toute trace d'innocence dans ses yeux.

Au prix d'un effort physique ahurissant, elle leva le bras et, fouettant les airs, arracha la chaîne de son cou pour la jeter à terre. Le pendentif de verre éclata en morceaux.

## Chapitre 13

LE CORPS DE MAGDA, FIN comme du papier à cigarettes, tomba en poussière et elle disparut.

— Clea, Sage... je... commença Ben en cherchant ses mots.

Une bagarre éclata au-dessus de nos têtes et l'interrompit.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

Les bruits de bousculade redoublèrent, Sage avait l'air terriblement sombre.

— Quelqu'un sait que nous sommes ici.

— Nous ne devrions pas bouger. On ne nous trouvera pas, ai-je dit.

— Ils vont fouiller les cages d'escaliers. Et s'ils voient la porte, ils entreront. Et nous serons coincés, dit Sage.

— Mais si nous partons, nous risquons de tomber sur eux, ai-je protesté.

— C'est un grand bâtiment. Si nous partons, nous aurons une chance de leur échapper, dit Sage.

— Ben ? ai-je demandé.

Ben était à des milliers de kilomètres de nous.

— Ben !

— Clea...

Il avait l'air affligé. Je compris : nous avions vu les mêmes scènes, mais nous n'avions pas le temps d'en parler.

— Oublie ça pour l'instant, Ben ! Nous avons besoin de toi.

Le martèlement était directement au-dessus de nous, et nous pouvions entendre des voix. Je ne parvenais pas à distinguer ce qu'ils disaient, mais il était possible qu'ils se trouvent dans la cage d'escalier et qu'ils descendent vers nous. Je me suis tournée vers Sage :

— Tu as raison. Nous devons partir d'ici.

Nous précipitant dans le couloir, nous avons franchi la petite porte surélevée avant d'atteindre la cage d'escalier. Les bruits de pas et les voix se rapprochaient. Nous nous sommes engouffrés

dans le centre commercial, angoissés, pour emboîter le pas à toutes les personnes qui faisaient leurs courses. Il était dix heures du soir et la foule n'était pas énorme, mais elle restait suffisante. Avançant d'un pas rapide vers la sortie, nous nous efforcions d'avoir l'air tranquille pour nous fondre dans la masse.

— Hé !

Deux étages plus haut, un homme nous regardait de l'Escalator. Il s'est mis à courir en s'emparant de son talkie-walkie pour hurler :

— J'ai repéré les cibles ! J'ai repéré les cibles ! Ils se dirigent vers l'entrée !

Nous nous sommes mis à courir tandis que plusieurs hommes affluaient des magasins et des escaliers pour se joindre à la poursuite. Ils arrivaient de partout. Ils ne portaient pas d'uniforme et ils représentaient tout un arc-en-ciel de nationalités. Mais ils étaient faciles à repérer. Ils avaient tous le même air endurci : des gros muscles et des âmes dures, comme des prisonniers impénitents qui n'auraient rien eu de mieux à faire depuis des décennies que de soulever des poids en préparant leur vengeance.

— Oh, mon Dieu, ils ont des flingues ! nous prévint Ben.

— Faufilez-vous entre les gens ! Ils ne tireront pas s'ils n'arrivent pas à bien viser ! cria Sage.

Nous cavalions côte à côte en direction de la sortie. L'un d'eux tira et fit éclater la vitrine d'un magasin. Je poussai un cri.

Les quelques personnes encore présentes dans le centre commercial étaient totalement paniquées. Elles hurlaient en se jetant à terre pour se protéger.

J'entendis deux autres coups de feu avant de franchir la porte. Sage surgit sur le trottoir et essaya d'ouvrir les portières des voitures jusqu'à en trouver une qui ne soit pas fermée.

— Entrez ! Et baissez la tête ! brailla-t-il.

Ben se glissa à l'arrière, tandis que Sage et moi passions à l'avant. Nous avions la tête baissée depuis un moment quand l'émeute se fit entendre, annonçant l'arrivée de nos poursuivants.

— Qu'allons-nous faire ? Rester planqués là ? On aurait aussi bien fait de rester cachés derrière la petite porte ! ai-je murmuré à Sage.

Sage ne répondit pas. Il tripotait quelque chose sous le tableau de bord. Une seconde plus tard, la voiture se mit à vrombir. Il se hissa sur le siège et s'élança à toute allure.

— Tu sais démarrer une voiture avec les fils ? ai-je demandé.

— On apprend beaucoup de choses, quand on passe cinq cents ans sur terre, répondit-il.

À mon tour, je me suis relevée pour m'asseoir sur le siège, tout en essayant d'attacher ma ceinture de sécurité. Derrière moi, Ben faisait la même chose. Je pensais que nous étions tirés d'affaire... quand j'entendis un coup de feu. Hurlant, je me suis à nouveau baissée.

— Ils essaient de crever les pneus ! dit Sage en grimaçant.

Il appuya plus fort sur l'accélérateur. Il y avait trop de voitures et pas suffisamment d'espace pour avancer. Il fit une embardée sur la voie opposée.

Des Klaxon retentirent.

— Que fais-tu ? criai-je.

— Accroche-toi !

Il revint sur la voie de droite en évitant une collision de plein front à un dixième de seconde. Je fermai les yeux, mais quelques secondes seulement. Si je devais mourir, je préférerais être consciente de mes derniers instants.

Sage manœuvra dans un réseau de passages plus ou moins larges, zigzaguant en permanence pour esquiver les voitures. Sans lâcher le Klaxon, il franchissait les passages piétons à vive allure et montait sur les trottoirs. Les promeneurs s'écartaient en bondissant à notre passage.

— Ben ? Est-ce que ça va ?

Je me suis tournée vers lui. Il était livide. Il ne supportait pas les tasses tournantes de Disney World, alors j'imaginai sans mal comment il devait se sentir.

Il secoua la tête en se repliant un peu plus sur lui-même.

Me tordant le cou, je vérifiai ce qui se passait derrière nous, mais Sage me força à me rasseoir correctement.

— Ne fais pas ça.

— Je veux juste savoir combien ils sont.

— Trop nombreux.

Sage poussa la voiture à une vitesse insensée, et fit crisser les pneus avec un demi-tour avant de naviguer dans les ruelles en enchaînant les virages en épingles à cheveux.

J'entendis des crissements de pneus, puis un énorme choc retentit.

— Ouah ! Regardez ça ! s'exclama Sage avec un rire triomphant.

Derrière nous, j'aperçus par le pare-brise arrière les décombres fumants de deux voitures qui disparurent dans le fond. D'autres s'agglutinèrent autour d'elles, avant de reprendre la traque. Je m'enfonçai dans mon siège.

— Pas mal, hein ? demanda Sage.

Il avait un grand sourire. La course lui avait redonné de l'énergie. L'adrénaline faisait briller ses yeux et ses muscles étaient tendus. Il se poussait lui-même, ainsi que la voiture, au maximum de ses limites.

Il était plus sexy que jamais. C'était déplacé de ma part, mais je n'avais pas envie que la poursuite prenne fin.

— Accroche-toi ! cria Sage.

Nous avons quitté les ruelles. À une vitesse excessive, il prit un virage à trois cent soixante degrés qui envoya trois autres voitures dans le décor. Sage surprit mon regard et reprit :

— Alors, tu as le cœur qui bat à toute allure ?

C'était vrai, et quelque chose me disait qu'il savait précisément pourquoi. Il sourit, puis des coups de feu ramenèrent son attention sur la course. Le souffle court, je l'observai pendant cet instant de conduite défiant la mort, jusqu'à ce que tous les véhicules qui nous traquaient aient disparu.

Nous étions entrés sur une voie rapide dégagée, sans plus personne derrière nous.

— Euh, Sage ? Où allons-nous ? articula Ben.

Il avait toujours l'air malade, mais commençait à reprendre des couleurs.

— À la plage de Kujukuri. C'est à environ quarante-cinq minutes de route, et c'est assez tranquille à cette heure. Nous

nous arrêterons pour prendre du bois et un briquet... On y sera vers onze heures et demie.

Sage avait parlé avec légèreté mais je savais ce qu'il ressentait. Si rien ne m'étonnait, ça me glaçait le sang.

— Vraiment ? Ne devrions-nous pas rentrer à l'hôtel, ou aller ailleurs pour réfléchir à la suite ? demanda Ben.

— Sage a déjà réfléchi à la suite, ai-je dit.

— D'accord... qu'est-ce que c'est ?

— La libération, dit Sage en même temps que moi.

Il me lança un regard en coin, impressionné de voir que je le connaissais assez pour le deviner. Cependant, il gardait un air déterminé. Rien ne pourrait le faire changer d'avis.

— La libération, avec le poignard ? demanda Ben.

— On est venus pour ça, répondit Sage.

Ben ouvrit la bouche, mais ne le contredit pas. Il me regarda en haussant les sourcils dans l'attente de ma réaction.

— C'est ce qu'il avait prévu depuis le début, ai-je dit.

Et si tout se passait comme Sage l'avait prévu, il serait mort dans exactement une heure et trente minutes. J'aurais cru que cette idée serait suffisamment dramatique pour mériter une longue conversation, pleine d'interminables adieux et de tristes évocations de tout ce qui aurait pu se passer. Au lieu de ça, nous gardions le silence.

— Vous savez, je n'arrête pas de penser à ce que nous avons vu... à ce que j'ai fait... finit par dire Ben.

— Ce n'était pas toi, ai-je dit.

— Si, quelque part. C'était moi.

C'était lui avant. C'était lui et il avait été horrible avec moi, une vie après l'autre.

— Je t'ai trahie chaque fois, et ce qui t'est arrivé par la suite... poursuivit Ben.

Sa voix se brisa, et je sautai sur la seule chose de la vision de Magda qui améliorerait l'ensemble.

— Tu n'as pas voulu tout ce qui s'est passé. Tu te souviens ? Tu ne savais pas que ça tournerait aussi mal, ai-je dit.

— Mais c'est pire ! Ça veut dire que je ne peux jamais me faire confiance ! Même quand je pense faire le bon choix, je me trompe !

Il avait raison. Même quand il cherchait à m'aider, ses actions se concluaient toujours par ma mort.

Est-ce que ça allait recommencer ?

Non. C'était Ben. Mon Ben. Peu importe ce qu'il avait été auparavant, dans la vie présente il préférerait mourir que de me faire du mal. Je n'en doutais pas un seul instant.

Un doute lancinant persistait, mais je le repoussai.

— Ce qui s'est passé avant ne va pas forcément se reproduire. Ces gens n'étaient pas toi. Ils font peut-être partie de toi, mais ils ne sont pas toi, ai-je voulu le rassurer.

— Comment peux-tu en être sûre ? demanda-t-il.

Dans sa voix, je sentis à quel point il avait envie de me croire.

— Tout fait partie du cercle. Il prendra fin ce soir, dit Sage.

Il se gara devant une échoppe.

— Je n'en ai que pour une minute, dit-il.

— Peux-tu me prêter ton téléphone ? J'aimerais envoyer un SMS à Rayna, pour lui dire que nous sommes toujours en vie.

Sage réfléchit aux mots que j'avais employés, puis il me tendit son portable avant de se diriger vers la boutique.

— Je reviens tout de suite, ai-je informé Ben avant de descendre de voiture.

J'avais une idée. Je n'ai pas envoyé de SMS à Rayna. J'ai ouvert la sacoche de mon appareil photo pour extraire l'adresse Web et le mot de passe que j'avais trouvés dans le bureau de mon père : le forum des Sauveurs de la vie éternelle. Je me connectai à Internet sur le portable de Sage et j'écrivis un texte rapide et simple : qui j'étais, que j'étais avec Sage, et que nous étions en chemin pour la plage de Kujukuri. Je dis que s'ils voulaient l'Élixir, ils devaient nous rejoindre avant minuit ou ce serait trop tard.

Sage revenait déjà vers la voiture. Je n'eus pas le temps de lire les *posts* du site pour vérifier les activités récentes. Je ne pus que balancer mon information en espérant qu'on vienne avant qu'il ne soit trop tard.

J'avais contacté l'un de nos pires ennemis, mais je n'avais pas d'autre solution, et je pensais que ça pouvait marcher. Tout ce que je pouvais faire désormais, c'était attendre.

— Rayna vous dit bonjour, ai-je dit en rendant son téléphone à Sage.

Nous sommes remontés en voiture avant de nous diriger vers l'endroit qu'il avait choisi pour mettre fin à ses jours.

Nous sommes arrivés à la plage de Kujukuri avec trente minutes d'avance.

Quand nous sommes descendus de voiture, Sage a posé une main sur l'épaule de Ben.

— Si ça ne t'ennuie pas, j'aimerais être seul avec Clea.

Ben eut l'air vexé, puis son regard alla de Sage à moi.

— Bien sûr, dit-il.

Les deux garçons étaient mal à l'aise, trop conscients que c'était la dernière fois qu'ils se voyaient. Ben a finalement tendu la main à Sage.

— Je ne sais pas quoi dire.

Sage le regarda un moment avant de prendre sa main et de le serrer contre lui. Il murmura quelque chose à l'oreille de Ben qui acquiesça avant de s'éloigner.

Sage me prit la main, et ensemble nous avons commencé à marcher sur la plage. Longue et vaste, elle était parsemée de grandes dunes et accolée à une zone résidentielle endormie à cette heure de la nuit. Nous avons continué d'avancer jusqu'à être à quelques mètres du bord de l'eau, suffisamment proches pour que le sable soit dur sous nos pieds, mais assez loin pour que les vagues ne nous atteignent pas et ne perturbent pas le projet de Sage.

Pendant tout le trajet, je m'étais sentie forte. Je n'avais pas voulu croire que ça puisse vraiment arriver. J'avais même trouvé une idée pour l'arrêter.

Mais nous étions là, quelques minutes avant minuit, et rien ne garantissait que mon plan fonctionne. S'il échouait, tout était fini. Je n'allais pas pouvoir me battre avec Sage pour lui arracher la lame des mains. Si c'était ce qu'il avait décidé de faire, il le ferait.

Les larmes me montèrent aux yeux, et je dus lutter pour empêcher ma voix de se briser.

— Et maintenant ?

— Je vais faire un feu, comme l’a dit Magda, et symboliser tous les plaisirs terrestres que je sacrifie.

Il me prit la main pour m’entraîner vers une bande de sable sec et m’attira dans ses bras pour m’embrasser longuement.

C’était foutu. Je me mis à sangloter.

— Ne fais pas ça, rien ne t’oblige à le faire, le suppliai-je.

— Je dois le faire. Même ton père le savait.

J’étais incapable de parler. Je pleurais trop. Sage se pencha pour embrasser le sommet de ma tête. Dans ses yeux aussi, il y avait des larmes. Quand il se recula, je lui pris la main pour le reprendre dans mes bras. Je m’accrochais à lui, déchirée par les larmes. Si je le serrais suffisamment fort, il ne pourrait rien faire. Il n’aurait plus qu’à rester là jusqu’à ce que minuit soit passé. J’aurais gagné un jour, et si je pouvais en gagner un, je pourrais en obtenir d’autres. Il fallait que je le garde près de moi, quoi qu’il arrive.

Doucement, mais fermement, Sage me repoussa. Ne plus sentir ses bras autour de moi était la pire des expériences. J’avais l’impression de mourir. Je m’effondrai sur le sable, impuissante et perdue.

Pendant que je pleurais, Sage alluma un petit feu de joie qu’il entoura de dessins qu’il gravait dans le sable avec une brindille. Le résultat final était une ronde d’images illustrant son passage sur terre... sa vie avec moi.

Il revint vers moi et me prit la main. Je me raccrochai à lui comme à une bouée de sauvetage. Il passa un bras autour de moi et je me blottis contre lui, aussi près que possible, pour mémoriser le souvenir de son corps contre le mien.

Sage me présenta les vies que nous avons passées ensemble, une image après l’autre. Sage et Olivia faisant de la barque sur le Tibre. Sage et Catherine dansant dans leur champ préféré. Sage et Anneline devant l’autel, le jour de leur mariage. Sage et Délia, se souriant devant le piano. Sage et moi sur la plage de Rio, au moment où on s’était vus pour la toute première fois.

C’était un véritable travail d’artiste. Nous étions une œuvre d’art. Je n’arrivais pas à croire que ça puisse s’arrêter. En l’entendant renifler, je m’aperçus que Sage pleurait aussi. J’ai levé la tête pour plonger mes yeux dans les siens.

— Ne le fais pas, ai-je ordonné.

— Je dois le faire, a-t-il articulé d'une voix brisée.

Il tourna la tête à contrecœur pour regarder sa montre. Je serrai mes bras de plus en plus fort autour de son cou pour l'embrasser. Je voulais désespérément que cet instant ne finisse jamais. Si j'arrivais à le garder avec moi pendant un peu plus de cinq minutes, tout irait bien.

Cinq minutes. C'était tout ce qu'il me fallait.

Tout en l'embrassant, je caressai son corps, son torse pour faire descendre mes mains vers sa taille...

— Non, Clea. Je ne peux pas te laisser faire ça, a-t-il dit d'une voix suppliante en repoussant mes mains.

— Tu le peux ! Tu en as envie. S'il te plaît.

Je me suis jetée contre lui pour l'embrasser encore, avec plus de vigueur, faisant tout pour le distraire.

— Non !

Il me repoussa avec plus de fermeté, au point de me faire tomber dans le sable. Il essuya ses dernières larmes du plat de la main avant de brandir la lame.

— Je suis désolé, Clea, mais je dois le faire. Je t'aime tellement.

« Je t'aime aussi », ai-je voulu dire, mais seules des larmes réussirent à sortir de ma gorge.

Sage regarda sa montre : lui restait-il une seule minute ?

C'est alors que j'entendis des crissements de pneus. Des phares nous éclairèrent brusquement et un vieux van Volkswagen déboucha sur la plage. Les portes s'ouvrirent ; trois hommes et deux femmes en sortirent, chacun brandissant une arme à feu.

Était-ce possible ? Est-ce que c'étaient bien eux ? Le soulagement était si intense que je faillis m'évanouir, mais je n'en eus pas le temps. Ils n'étaient pas loin, mais ils ne nous avaient pas encore vus.

— Par ici ! Juste là ! ai-je crié en agitant les bras.

Cinq fusils se sont pointés dans ma direction.

— Mais que fais-tu ? hurla Sage.

— Par ici ! ai-je répété.

— Clea ! s'exclama Sage avant de se jeter sur moi au moment où le groupe de cinq Sauveurs de la vie éternelle ouvrait le feu en accourant vers nous.

Tout en me maintenant au sol, il nous entraîna vers une dune pour nous mettre à l'abri des coups de feu qui nous encerclaient.

— Qu'as-tu fait ? demanda-t-il avec colère.

— Je leur ai dit où nous étions. Je n'avais pas d'autre solution.

Les tirs se rapprochaient. Sage me prit la main pour m'entraîner à sa suite. Après avoir slalomé sur la plage, nous nous sommes cachés derrière les dunes. Nous courions aussi vite que possible. L'effort me déchirait les poumons, mais l'épreuve était la bienvenue. Sage était avec moi. Il était vivant.

Une horrible douleur me transperça le corps et je m'écroulai derrière une dune de sable. Je portai une main à ma cuisse. Elle dégoulinait de sang. J'avais des vertiges.

— Clea !

Sage tomba à genoux pour faire pression sur ma jambe et empêcher le sang de couler.

— Clea ! cria une autre voix.

Ben ? Il venait vers nous en courant. Non, non ! Mauvaise idée. J'eus envie de lui crier de faire demi-tour, de s'enfuir, mais ça n'aurait fait qu'attirer l'attention des Sauveurs.

— Clea ! Clea ! criait Ben en courant à l'aveuglette entre les dunes.

Il n'avait pas eu besoin de mon aide pour attirer leur attention. Ils l'avaient repéré et avaient compris qu'il se précipitait vers nous. Rassemblant mes forces, j'espérais réussir à distraire les tueurs ne serait-ce qu'un instant en criant :

— Ben, arrête ! Va-t'en ! Sauve-toi d'ici !

Trop tard. L'un des hommes l'empoigna fermement, et le groupe se rassembla autour de lui.

— Nous tenons votre ami ! Donnez-nous ce que nous voulons et nous ne lui ferons aucun mal ! lança l'une des femmes.

Leur donner ce qu'ils voulaient ? Leur donner Sage ? Non ! Je me tournai vers lui. Il sourit tendrement et dégagea mes cheveux de mon visage.

— Comment va ta jambe ? Tu te sens bien ?

— Non, Sage, ne fais pas ça...

— Elle n'est qu'éraflée. Je sais que ça fait mal. Mais ça va aller.

La panique s'empara de moi, et je me pendis à son tee-shirt.

— Ne pars pas.

— Il n'est rien pour eux, Clea. Ils lui feront du mal si je n'y vais pas.

Ça m'était égal. Je n'avais pas envie qu'ils fassent de mal à Ben, mais j'avais encore moins envie que Sage me laisse.

— Non ! Non, non, non, non !

Je ne pouvais rien dire d'autre. Sage me fit taire en m'embrassant.

— Je t'aime, dit-il.

Il détacha mes doigts de son tee-shirt et remonta la plage en direction de Ben et du groupe, les mains levées pour montrer qu'il se rendait.

— C'est un échange. Moi contre lui. Laissez-le partir, proposa calmement Sage.

— Non, répondit Ben d'une voix faible, même s'il ne pouvait rien faire.

La femme sourit avant de faire signe à celui qui le maintenait. L'homme le repoussa durement avant de se diriger vers Sage d'un pas chancelant. Ce dernier aida Ben à se tenir debout, et ils échangèrent quelques mots. Puis deux hommes plongèrent sur Sage, en pointant leurs armes sur ses tempes. Une balle ne le tuerait pas, mais ils savaient que ça le ralentirait s'il cherchait à s'enfuir. Ils le poussèrent dans le van et la porte se referma avant que le véhicule ne s'éloigne à toute vitesse.

Sage était parti. Mon regard restait fixé sur l'endroit où se tenait le van quelques secondes plus tôt.

— Clea... commença Ben.

Il était près de moi. Je secouai la tête.

— Tu n'avais qu'une seule chose à faire, rester là où tu étais. Sage serait encore là, et encore vivant après minuit, ai-je dit d'une voix hébétée.

— Je sais. Je sais, mais je t'ai vue tomber et je ne pouvais pas te laisser, et j'ai recommencé. J'ai encore tout fichu en l'air, constata tristement Ben.

Il se mit à sangloter. En temps normal, j'aurais été la première à tenter de le consoler, mais là je restai froide.

Une sirène retentit dans la nuit et des lumières apparurent. Plusieurs voitures de police s'arrêtèrent à côté de nous, sur la plage. Ils étaient un peu en retard.

— Es-tu bien installée ? Je peux aller te chercher un autre oreiller pour surélever ta jambe, s'enquit ma mère.

— Tout va bien, maman.

— Tu en es sûre ? C'est un long vol.

— Certaine.

Cela faisait vingt-quatre heures qu'ils avaient pris Sage, et j'étais assise à côté de ma mère, en première classe, dans un avion à destination de New York. Ben était assis dans l'autre aile.

La police était venue sur la plage après avoir été alertée par des voisins qui avaient entendu des coups de feu. Ils nous avaient brièvement interrogés avant de me conduire à l'hôpital pour faire examiner ma jambe. Nous avons raconté que nous ne savions rien. Nous étions sortis faire une promenade quand les coups de feu ont retenti, et j'ai été touchée dans l'échange des tirs. À l'hôpital, on diagnostiqua une simple blessure superficielle.

Quand on m'a laissée sortir, Ben avait déjà contacté ma mère. Elle était en route pour Tokyo et avait organisé un service de sécurité pour veiller sur nous jusqu'à ce qu'elle arrive, afin de nous remmener à la maison.

La presse allait certainement se régaler de tout ce qui s'était passé. C'était une histoire assez juteuse, que Ben et moi ayons été impliqués par hasard dans des tirs échangés sur une plage du Japon, juste après tous ces potins sur nos fiançailles. Les Sauveteurs détenaient Sage... mais pour combien de temps ? Il avait le poignard avec lui. N'importe quelle nuit, à minuit, il pourrait se donner la mort, et je n'en saurais rien.

Sage était-il toujours en vie ? Était-il avec mon père ? Mon père était-il en vie ? J'étais plus confuse que jamais.

Je me tortillais dans mon fauteuil.

— Ta jambe te gêne ? demanda Ben.

Je fis la grimace. Je savais qu'il faisait des efforts... mais je n'y arrivais pas.

— Ce n'est pas ma jambe qui me fait souffrir, dis-je froidement.

Ben ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais il se ravisa. Il leva la main pour tirer sur sa mèche de devant et soupira.

Même son soupir m'était insupportable. Je n'avais pas envie de l'entendre. Lui tournant le dos, j'ai regardé ma mère qui dormait à côté de moi.

Dormir. Si seulement je pouvais dormir ! Mais j'avais peur. J'avais peur de faire des cauchemars, et j'avais encore plus peur de mes rêves. De le retrouver dans mes rêves pour me réveiller et le perdre encore. C'était insoutenable.

Plus terrible encore, l'idée de ne plus le retrouver en fermant les yeux.

Je me suis levée pour aller m'isoler aux toilettes. Devant le miroir, je me suis observée. Je ne me ressemblais plus. Quand était-ce arrivé ? Quand avais-je changé intérieurement au point de ne plus me reconnaître ?

Soudain, j'eus l'impression que cette étrangère avait tout un monde de secrets à partager.

Et si je l'écoutais ?

J'ai essayé.

Rien.

Me rapprochant de mon reflet, je l'ai regardée dans les yeux.

Puis, détournant la tête, j'ai préféré regagner ma place.

Je ne savais pas ce qu'elle avait à dire, mais je n'étais pas prête à l'entendre.

Et je n'étais pas certaine de l'être un jour.

FIN